

Werk

Titel: I. Neue Mittheilungen

Ort: Frankfurt a. M.

Jahr: 1887

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?503540463_0008|log11

Kontakt/Contact

[Digizeitschriften e.V.](#)
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

I. NEUE MITTHEILUNGEN.



I. MITTHEILUNGEN AUS DEM GOETHE- ARCHIV.

EIN BRIEF GOETHES AN WALTER SCOTT UND
80 BRIEFE AN GOETHE VON FRAU VON STAËL,
UGO FOSCOLO, ALESSANDRO MANZONI, ADAM
OEHLENSCHLÄGER, JOH. GOTTFRIED, CAROLINE,
AUGUST HERDER, CHARLOTTE VON SCHILLER,
KÖRNER, WILHELM, CAROLINE, ALEXANDER V.
HUMBOLDT, B. G. NIEBUHR, SAVIGNY.

GOETHE AN WALTER SCOTT NACH EDINBURG.

Der mir durch seine Thätigkeit vortheilhaft bekannte Kunstverleger Herr Handerson überschickt mir ein, wie man hoffen darf, wohlgerathenes Bild des zu früh abgeschiedenen Lord Byron und erregt aufs neue den Schmerz, den ich bey einem Verlust fühlen mußte der die Welt im Allgemeinen und mich im Besondern traf, da ich mich der Neigung eines so allgemein geschätzten Mannes, nach dessen verschiedenen Aeufferungen wohl schmeicheln durfte.

Indess gereicht den Ueberlebenden zum besten Troste, wenn sie umhersehen und sich überzeugen, daß, wie der Abgeschiedene nicht allein stand, sondern in Liebe, Freundschaft, Zutrauen gar manchen Guten an sich zog, auch sie nicht allein stehen, sondern einer geistigen Vereinigung mit vielen wackern Männern, die sich mit jenem verbunden fühlten, als der wichtigften Erbschaft sich erfreuen dürften.

Indem nun Herr Handerson mir anzeigt, dass er nach Edinburg zurückzukehren denke, so freue ich mich bey dieser Gelegenheit, einen schon längst gehegten Vorsatz auszuführen und Ihnen, mein verehrter Herr, den Antheil auszusprechen, den ich an Ihren bewundernswürdigen Darstellungen seit vielen Jahren zu nehmen nicht verfehlen konnte. Auch mangelt es mir nicht am Anlaß von außen Ihrer zu gedenken, indem in unseren Gegenden nicht etwa nur Uebersetzungen Ihrer so reich ausgestatteten Werke, sondern auch die Originale selbst gekannt und dem wahren Geift und Verdienst nach geschätzt sind.

Bedenke ich nun daß ein so vorzüglicher Mann in früherer Zeit auch von mir und meinen Arbeiten gründliche Kenntniß genommen und, wenn ich nicht irre, sogar seine Nation zum Antheil daran herbeygerufen; so darf ich in hohen Jahren meinen Dank dafür nicht länger verspäten, sondern den Ausdruck desselben bey neuerer Veranlassung um desto lieber beeilen als ich zugleich den Wunsch um Fortsetzung eines freundlichen Wohlwollens aussprechen und fernere geneigte Theilnahme mir unmittelbar erbitten kann.

Weimar, den 12. Januar 1827.

BRIEFE AN GOETHE.

I. BRIEFE DER FRAU VON STAËL.

1.

*veimar ce 15**Xbre (1803)*

je vous avois écrit ce matin ici Monsieur, vous devez croire que mon premier désir en venant en allemagne est de vous connoitre, et de m'honorer de votre bienveillance, je reste ici jusqu'au 1^{er} de l'an, si vous y venez plusieurs jours avant ce moment je vous y attendrai, si votre santé ne vous le permettoit pas ayez la bonté de me l'écrire, et j'irai passer deux jours a yena avec vous, il ne me faut pas moins de tems pour vous exprimer mon admiration et pour recueillir quelques unes de vos pensées qui germeront dans mon esprit le reste de ma vie.

pour mr goethe. à yena.

N. Stael de H

2.

Berlin ce 7 avril 1804

je vous devois des excuses my dear sir pour ne vous avoir pas encor écrit si je ne savois pas que l'on vous fait toujours un petit plaisir secret en retardant pour vous l'occasion de répondre — vous êtes si sur de mon amitié et de mon admiration que vous aimez autant qu'elle reste dans le vague, et vous ne désirez pas que manquant à toutes les loix de la nouvelle poétique, je vienne tout directement sans vague et sans mystere vous exprimer ce que je sens — vous avez bien voulu me dire que vous auriez été bien aise de voir Berlin avec moi, en vérité ce que j'ai de vif et de jeune dans les impressions ne peut guère s'exercer ici c'est un pays qui ne frappe point l'imagination la société y est alignée à la prussienne, et les femmes ici doivent être tout étonnées de vieillir car elles disent et font la même chose pendant soixante ans de suite et le tems ne devrait pas marcher quand les pensées les sentimens et les circonstances sont stationaires — si je vivois en allemagne je ne m'établirais certainement pas dans une

grande ville, les allemands ne savent pas tirer parti d'une grande ville, on n'y choisit pas sa société on l'augmente, on n'y sait guère plus de nouvelles publiques mais seulement mille fois plus de commérages on n'y a pas plus de liberté que dans une petite ville mais seulement un plus grand nombre d'observations et la vie physique boire manger danser jouer y tient mille fois plus de place qu'à veimar — au milieu de tout cela l'on décerne dans le monde littéraire ce qui caractérise l'Allemagne érudition philosophie droiture, mais il n'y a pas l'ombre de comparaison entre ce que nous appelons société en France et ceci — et je ne suis pas étonnée que les savants aient en Allemagne plus de temps pour l'étude que par tout ailleurs car la séduction de la société n'existe pas — je n'en ai pas moins été bien aise de voir un pays nouveau d'être recue vraiment à merveille et de rencontrer au milieu de cette foule, des hommes et des princes, des reines et des femmes qui ont un goût aimable et bon pour tout ce qu'ils croient distingué — vous avez des fanatiques ici comme à veimar et si vous y arriviez je suis sûre que la cour et la ville seroit aussi en mouvement que par l'arrivée d'un Bonaparte c'est beaucoup que le génie soit à l'égal de la puissance — il faut aussi que je vous remercie de la société la plus intéressante que j'aye rencontrée à Berlin Wilhelm Schlegel je suis punie ou récompensée de toutes mes plaisanteries sur les Schlegel — je ne crois pas possible d'avoir une critique littéraire plus spirituelle plus ingénieuse que Wilhelm, et des connaissances si étendues en littérature que lors même qu'on n'est pas de son avis, c'est de lui qu'il faut emprunter des armes enfin je trouve dans son caractère quelque chose qui ne répond pas à l'amère réputation qu'on lui a donné et je veux attribuer à son frère ce qu'il y a de trop rude dans l'esprit de la famille pour aimer à mon aise celui-ci — il passera comme moi le mois de juin à veimar ah je vous déclare mon cher Goethe qu'il vous faudra terriblement causer avec nous deux

— ces trois semaines peut être hélas les dernières que je passerai de ma vie avec vous je veux les consacrer à vous entendre, je veux vous voler tout ce qui se vole cela vous laissera bien riche encor, et revenir en France avec un butin tout à fait différent de celui que nos généraux y rapportent — adieu vous n'avez pas besoin d'être aimé et je vous aime c'est une preuve de plus de ce que j'ai toujours remarqué c'est qu'on obtient aisément ce qu'on désire peu — adieu dictez sans gêne votre réponse j'ai de votre écriture que je ne perdrai point.

N. Stael de H—

Soyez sur qu'il n'y a pas un prince à Berlin ni un homme du monde aussi spirituel que notre duc —

3.

Rome ce 20 mars

M^{elle} de geghausen m'écrit qu'il le pourroit que vous vinssiez en suisse cet été c'est une telle chimère de plaisir que de vous voir là que de vous établir chez moi que je n'ose m'y fier[?] si cependant vous êtes sensible à l'idée de donner des jours heureux à une personne qui en a été depuis un an bien amèrement privée dites vous que moi benjamin et Schlegel nous vous recevrons comme un empereur comme notre empereur très électif et point du tout héréditaire, mon fils aussi cependant voudroit que le vôtre fut de la partie et le 15 de juin je serai à coppet vous attendant, vous espérant et quoiqu'il arrive vous aimant et vous admirant jusqu'à ma mort —

N. Stael de H

4.

vienne ce 21 may —

on me dit que vous êtes à carlsbaden, pourrois je me consoler de ne pas vous voir? Soyez capable de venir à dresde passer quatre jours avec moi, pendant ces quatre jours vous me donnerez de quoi penser et écrire pour plusieurs années vous me ferez un bien réel et peut être aux autres en faisant passer quelques unes de vos idées dans

le français — je serai à dresde samedi 28 may au soir et j'y resterai six jours — écrivez moi chez ms de breling et c^{ie} à Dresde si je dois vous espérer — je vous rendrai compte de vienne je vous dirai surtout combien je vous admire, et bien que vous y soyez accoutumé peut être trouverai je une nouvelle expression pour un sentiment universel.

Necker Staël de Holstein

Schlegel aussi se rappelle à votre souvenir son frère nous attend à dresde votre cour littéraire y sera réunie.

II. BRIEF UGO FOSCOLOS AN GOETHE.

5.

Al signore Goethe
illustre scrittore tedesco.

Milano 15 Gennajo 1802.

Riceverete dal signore Grassi il primo volumetto di una mia operetta a cui forse die' origine il vostro *Werther*. Duolmi che voi non vediate se non se i primi atti, per così dire, della *tragedia*; gli ultimi sono più veri, e più caldi. Ho dipinto me stesso, le mie passioni, e i miei tempi sotto il nome di un mio amico ammazzatosi a Padova. Non ho nissun merito nell' invenzione avendo tratto tutto dal *vero*; i miei concittadini pregiano il mio stile in una opera dove per mancanza di modelli ho dovuto farmi una lingua mia propria; per me, non sono contento di me stesso in questo lavoro se non se perchè ho odegnato il titolo di autore, nè mi sono vergognato di mostrare quello di uomo. — La contessa Antonietta Avesi mia eterna unica amica tradusse dall' ultima edizione il *Werther* nello stile dell' *Ortis*: e sarà questa la sola versione italiana che l'ignoranza de' traduttori, o la prepotenza de' governi non abbiano mutilata. Se vi cale di vedere il manscritto scrivetemi; vo lo incierò col mio secondo volumetto tosto che questo sarà pubblicato. — Vi auguro intanto ciò che invano spesso auguro a me stesso: due cose insociabili; gloria, e tranquillità.

Ugo Foscolo.

III. MANZONI AN GOETHE.

6¹.

Signore

Per quanto screditati sieno i complimenti e i ringraziamenti letterarj, io spero ch'Ella non vorrà disgradire questa candida espressione d'un animo riconoscente: se, quando io stava lavorando la tragedia del Carmagnola, alcuno mi avesse predetto ch'essa sarebbe letta da Goethe, mi avrebbe dato il più grande incoraggiamento, e promesso un premio non aspettato. Ella può quindi immaginarsi ciò ch'io abbia sentito in vedere ch'Ella si è degnata di osservarla tanto amorevolmente, e di darne dinnanzi al Pubblico un così benevolo giudizio.

Ma, oltre il prezzo che ha per qualunque uomo un tal suffragio, alcune circostanze particolari l'hanno renduto per me singolarmente prezioso: e mi permetto di brevemente esporglielo, per motivare la mi doppia gratitudine.

Senza parlare di quelli che hanno trattato il mio lavoro con aperta derisione, quei critici stessi che lo giudicarono più favorevolmente, in Italia e anche fuori, videro quasi ogni cosa in un aspetto affatto diverso da quello in cui io l'aveva immaginata, vi lodarono quelle cose alle quali io aveva dato meno d'importanza, e ripresero, come inavvertenze e come dimenticanze delle condizioni più note del poema drammatico, le parti che erano frutto della mia più sincera e più perseverante meditazione. Quel qualunque favore del Pubblico non fu motivato generalmente che sul coro e sull' Atto quinto: e non parve che alcuno trovasse in quella tragedia ciò che io avevo avuto più intenzione di mettervi — Di modo che io ho dovuto finalmente dubitare che, o le mie intenzioni stesse fossero illusioni, o ch'io

¹ Adresse: A S. E. il Signor Goethe / Ministro di Stato di S. A. R. / Weimar. — Aus Goethes Autographensammlung. Oben an den Rand schrieb Goethe mit rother Tinte: Alexander Manzoni

non avessi saputo menomamente condurle ad effetto. Né bastavano a rassicurarmi alcuni amici dei quali io apprezzo altamente il giudizio, perchè la comunicazione giornaliera, e la conformità di molte idee toglievano alle loro parole quella specie di autorità che porta seco un estraneo, nuovo, non provocato, nè discusso parere. In questa noiosa ed assiderante incertezza, quel cosa poteva più sorprendermi e rincorarmi, che l'udire la voce del Maestro, rilevare ch'Egli non aveva credute le mie intenzioni indegne di essere penetrate da Lui, e trovare nelle sue pure e splendide parole la formola primitiva dei miei concetti? Questa voce mi anima a proseguire lietamente in questi studj, confermandomi nell' idea che per compire il meno male un' opera d'ingegno, il mezzo migliore è di fermarsi nella viva e tranquilla contemplazione dell' argomento che si tratta, senza tener conto delle norme convenzionali, e dei desiderj per lo più temporanei della maggior parte dei lettori.

Deggio però confessarle che la distinzione dei personaggi in storici e in ideali è un fallo tutto mio, e che ne fu cagione un attaccamento troppo scrupoloso all'esattezza storica, che mi portò a separare gli uomini della realtà da quelli che io aveva immaginati per rappresentare una classe, un' opinione, un interesse. In un altro lavoro recentemente incominciato io aveva già ommessa questa distinzione, e mi compiaccio di aver così anticipatamente obbedito al suo avviso.

Ad un uomo avvezzo all' ammirazione d'Europa io non ripeterò le lodi che da tanto tempo gli risuonano all' orecchio, bensì approfitterò dell' occasione che mi è data di presentargli gli augurj i più vivi e più sinceri di ogni prosperità.

Piaciale di gradire l'attestato del profondo ossequio col quale ho l'onore di rassegnarmele

Milano 23 Gennajo 1821

Div.^{mo} Obb.^{mo} Servitore

Alessandro Manzoni

IV. BRIEFE OEHLenschLÄGERS.

7¹.*Paris den May 1807*

In dem Augenblick da Herr von Herda fertig steht um nach Deutschland zu reisen, kann ich mich nicht enthalten Ihnen mein edler Meister und Gönner einen herzlichen Gruß zu senden, wobey ich jeziges Gedicht füge, das längste was ich noch in deutscher Zunge gemacht habe. Möchte es meine Erinnerung in Ihrer Seele zurückrufen, und die guten Gedancken, die Sie von meine Anlagen zu haben geruhten, erneuern; es wäre gewiß der beste Lohn den ich mir wünschen konnte. — Herr von Herda, dessen angenehme Bekanntschaft ich leider erst ein Par Tage vor seiner Abreise gemacht habe, wird Ihnen doch etwas von mir sagen können. — Ich habe ein dänisches Trauerspiel wieder gedichtet: Palnatoke, der Stifter Jomsburgs. Mit Sehnsucht erwarte ich, daß Herr Frommann mir das Mskript von Aladdin und Hakon Jarl senden soll, damit ich beide umarbeite. Mehrere kleine deutsche Gedichte habe ich gemacht, und wäre nicht ungeneigt solche in eine lyrische Samlung auszugeben, wenn es Herr Frommann genähmigt seyn sollte, solche auf die selben Conditionen wie Aladdin und Hakon zu verlegen. Diese Samlung konnte dann gedruckt werden während ich die Schauspiele umarbeite. Ich bin gesonnen eine Künftlertragedie zu schreiben »Correggio« das dramatische Motif seines Todes kennen Sie. Ich habe Vieles noch selbst erfunden Michel Angelo und Giulio Romano sollten mit herein, und indem ich

¹ Beide Briefe Adam Oehlenschlägers fanden sich in Goethes Autographensammlung, der zweite von Goethe selbst, wie er zu thun pflegte, rechts oben mit dem Namen des Schreibers, in rother Tinte, ausgestattet. Der erste scheint eine alte Copie zu sein, welche mehrere Eigenthümlichkeiten der Oehlenschlägerschen Handschrift nachahmt, aber dem Dänen Sprachfehler anheftet, die wir ihm nicht zutrauen (z. B. Drabant, Mamonsknochen) und deren willkürliche Apokopen u. s. w. der folgende Originalbrief ausbessern half.

einen tragischen Contract des Künstlers mit dem allgemeinen Leben darstellte, wollte ich sogleich die Partheiungerei, die Schülerfeindschaften, das impotente Schwazen im Contract mit dem fröhlichen gutmütigen und productiven Künstlercarakter bringen. Dieß Stück wollte ich in beiden Sprachen dichten.

Ich bin bey der Frau von Stael Holstein gewesen, die ich angenehm und lebendig gefunden habe. Selbiges getraue ich mir nicht von ihren beiden Trabanten die Herren Schlegel zu behaupten, die mir wie ein Par versteinerte Mammonsknochen von der anorganischen Riesenzeit vorkommen; es sind petrifizierte Titanen, deren gestoßenes Gebein keinen Nutzen mehr in der litterairen Apotheke Deutschlands machen kann, und doch wollen sie noch immer die Götter bestürmen.

Übrigens bringe ich mehrstens meinen Tag so zu. Morgens dichte und arbeite ich bis Eins, dann habe ich eine französische Stunde noch immer meiner Sünden wegen, dann geh ich ins Museum bis 4; dann esse ich allerley französische Sachen in den Leib herein, und dann geh ich sehr oft in die Comoedie, die hier vortrefflich ist. In die Tragoedie gehe ich selten, denn Talmas Talent vermag nicht mich mit der Abgeschmacktheit und Affektation des Ganzen zu versöhnen.

Wie oft wünsche ich mich nach Weimar auf einige Stunden wo das gaftfreie Salve mich so freundlich einlud, bis es von die Füße wilder Scharen ausgelöscht wurde; aber jezt steht es gewiß wieder neu aufgefrischt. Der friedliche Weihrauch winkt wieder und lockt zum kleinen attischen Tempel Deutschlands, wo Goethes Leben belebt, Schillers Geist begeistert. Der gräßliche Augenblick ist vorbey; die Verwundeten sterben jezt wieder einen Scheintod auf Thespis leichtgezimmertem Wagen, der nur Schatten und Idole tragen kann, und die grause Wirklichkeit ist wie ein flüchtiges Trauerspiel, das nur augenblicklich gault, mit allen den übrigen von den Brettern verschwunden.

Jetzt blüht der Garten wieder. Das wüfte Leben hat die Hamadryaden nicht länger weggescheucht, sie bewohnen wieder Felsen und Grotten, und geben einem jeglichen gern was er im Stillen begehrt.

Aber ich werd es alles wieder sehen auf meiner Zurückreise von Italien. Zum dritten Mahl werd ich mich erquicken vor dem Angesicht meines Meisters, meines Vaters. Der fruchtbare Herbst seines Lebens wird mir mit seiner heitern warmen Septembersonne bescheinen. Gewiß ich werde mein Vorbild der Vollendung, Besonnenheit und Seelenruhe wieder sehn.

Gott erhalte Sie! Ich bitte ihre Frau Gemahlin und den lieben Riemer, wie Frommanns innigst zu grüßen. Ich vergesse Sie gewiß alle nie, und hege die Hofnung daß ich auch nicht vergessen werde.

A. Oehlenschläger.

8.

Tübingen den 4. September 1808.

Wie lange habe ich mich gesehnt in Ruhe einigermaßen zu kommen um Ihnen, mein geliebter Lehrer und Meister zuzuschreiben. Per varios casus, per tot discrimina rerum tendimus, noch nicht in Latium — aber in Tübingen. Hier sitze ich schon mehrere Tage ohne Coffre (worin die Trauerspiele liegen die ich Herrn Cotta vorlesen sollte) und habe also Otium literarium genug um lange Briefe zu schreiben; welches eigentlich ein Widerspruch ist, da ein Brief immer brevis oder kurz seyn sollte. Obschon ich nun lieber ein deutsches Gedicht (Aladdin zum Beispiel) als einen deutschen Brief schreibe, so schreib ich doch diesen ohne Zagen und Zittern; weis ich doch von Alters her daß Sie es mit meinen accusativen und dativen nicht so genau nehmen.

Meinen ersten Brief von Paris mit dem irrenden Ritter werden Sie hoffentlich durch Herrn von Herda erhalten haben, dieser Ritter müßte sich sonst auch verirrt haben

was ich doch nicht glaube. Ich erinnere mich dass ich meine Adresse in jenem Briefe nicht geschrieben hatte, konnte also auch keine Antwort bekommen; dieses werde ich jetzt nicht vergessen, und melde Ihnen also gleich: Ich halte mich in dieser Zeit auf der Heerstraße zwischen Tübingen und Rom auf, wo der Brief mich alle Tage von Morgen bis Abend zu Hause treffen kan; will er nicht das, dann braucht er sich nur bey Herrn Cotta in erstgenannter Stadt einzulegen der ihn dann weiter besorgt.

Verzeihen Sie mir theuerster Meister! Daß ich so übermüthig bin; aber habe ich nicht Ursache? Es ist heute der 4te Morgen der 5te September, und ich weiß doch mit ziemlicher Gewißheit daß weder heute noch Morgen Bomben und Feuerkugeln in mein liebes Kopenhagen geworfen werden; daß weder mein Vater, meine Schwester noch übrige Freunde und Anverwante Arme, Beine oder Leben verlieren werden. Muß ich dann nicht froh seyn? Hurra!!

Voriges Jahr war es anders; vier Wochen giengen hin worin ich Ursache zu vermuthen hatte daß Sie alle getödtet waren, und die ganze Gegend meiner Kindheit verwüthet und zugrunde gerichtet. Und doch hat Gott bis dato seine Hand über Sie gehalten, und wird es ferner thun. Hurra!

Meinen Aladdin haben Sie hoffentlich gleich erhalten von Herrn Brockhaus. Nehmen Sie vorlieb, lieber Meister! besser konnte ich es warlich nicht machen. Sie sehen ich habe eigentlich das ganze Gedicht umgearbeitet und viele von Ihren Winken benutzt und befolgt. Hat mein extemporiertes Stottern zum erstenmahl Ihnen gefallen, so weis ich daß die fleißige Aus- und Bearbeitung Ihnen nicht hat misfallen können, und daß Sie mir zugestehen werden: ich habe Fortschritte in der deutschen Sprache gemacht, seitdem wir uns letzens sahen.

Es wird immer besser kommen; Rom ward nicht an einem Tage gebaut; so viel weis ich daß ich Aufmun-

terung und nicht solche gemeine feindselige Animosität verdiene, womit ein Anonymus mir neulich in der *eleganten* Zeitung begegnet hat. Nichts darin schmerzt mich, als daß er sagt: ich habe mit Anmaßung in schlechten Versen zu Ihnen gesprochen. Doch, um so etwas muß man sich nicht kümmern. Man muß von diesen Leuten sagen wie Ovid von den Fröschen:

»Quamquam sint sub aqua, sub aqua maledicere tentant«.

Aber, mein geliebter Gönner! wollen Sie mir wohl die unsägliche Freude machen eine Recension über meinen Aladdin zu schreiben? Sind Sie doch Schuld daran daß er im Deutschen ausgekommen ist. Eine solche Recension wollte mich als Mensch außerordentlich freuen, als Dichter außerordentlich wehrt seyn und als Bürger außerordentlich nutzen. *Die Herren zu Hause* verstehen bitter wenig von der Aesthetik. Wenn Sie mich herunter gerissen in einem deutschen Blatte sehen, werden Sie sagen: Que diable vouloit mon fils à cette galère? Sehen sie dagegen eine Recension von Ihnen werden sie sagen: A la bonheur! c'est une autre chose!

Keiner kan bedingter über meinen Aladdin sprechen als ich. Es ist ein Gedicht, und zwar das beste, *in meiner ersten Manier* um so zu reden. Dieses Gedicht ist umgearbeitet und verbessert in einer Zeit wo ich schon in *meiner zweiten Manier war*; ich wollte als Künstler wenig Sinn für Individualität beweisen wenn ich dem Gedichte diese Manier hatte aufdringen wollen; welches sich mit dem Stoffe gar nicht ohnedem thun ließ; ich habe es nur besser übermahlt, es auch einen dunkleren Hintergrund gegeben, damit das Bild sich edler und ehrwürdiger ausnehmen sollte. Meinen *Hakon*, das erste Werk der zweiten Manier (Manier ist ein schlechtes Wort, aber lassen wir das so hingehen, sie verstehen mich doch) kennen sie — zum Theil. Es war unmöglich den wahren Gliederbau durch die lumpige Hülle, die er damals hatte zu erkennen. Nur

die Poesie konnte einiger massen durchschimmern. Jezt ist Hakon besser übersetzt, hat mehr Gedrungenheit, Deutlichkeit und Kraft erhalten. Mein zweites Stück Palnatoke (der Stifter Jomsburgs) ist auch völlig übersetzt, und noch leichter aufzuführen. Diese zwey Stücke soll Cotta haben; ich hab eigentlich keinen Accord mit* ihm geschlossen; er giebt mir 800 Thaler voraus und berechnet mir nachher die Einnahme; damit bin ich zufrieden. Mein letztes Trauerspiel ist *Axel und Walborg*; eine Liebestragödie. Hier ist sogar die Einheit des Orts und der Zeit, obschon eben so viel Bewegung und Handlung darin vorkommt wie im Hakon; dieses Stück wird bey den *Damen* am meisten Glück machen. So habe ich nun in Aladdin: *das Glück*, in Hakon *die Religion*, in Palnatoke *den Staat*, in Axel und Walborg *die Liebe* dargestellt. Nun will ich einen Correggio in Rom machen da soll *die Kunst* kommen; und dann wage ich mir vielleicht einen Sokrates zu dichten, wo *die Philosophie*, oder eigentlich *die Lebensweisheit* zum Vorschein kommen sollte. Einen Albert Julius oder Felsenburg möchte ich auch machen wo das Romantische wieder sein Recht behaupten sollte. Einen *Tadenschild* werd ich auch machen als *Heldenlustspiel*. Sie werden über alle die Pläne lächeln — aber etwas wird doch heraus kommen dabey.

O wie hat mich der erhabne *Faust*, und der göttergleiche *Achilles* gefreut und begeistert. Edler Meister! ob sie mit Farben auf Glas mahlen, oder mit dem Meisel das Marmor bearbeiten, sind Sie immer der große unsterbliche Johan Wolfgang Goethe! Gott sey lob daß so ein Beyspiel vor uns jungen Menschen dasteht; das giebt Muth, denn es zeigt was ein Mensch werden *kan*.

Man sagt daß Sie in Carlsbad einen Roman geschrieben haben sollen. Ist das wahr? O wie ich in Werther im Frühlingswalde ging umgeduftet von Blumen durchgeblasen von Frühlingssturm und benetzt von Frühlingsregen, wie der Sommerschatten mich in Wilhelm Meister mich labend

kühlte, so wird ein herrlicher *Herbstwald* mit seinen vollen dunkelgrünen gelbgefleckten Lauben sich jetzt eröffnen und mich einladen. Da werden die reifften Früchte röthlich auf den Zweigen hangen, die Walnüsse eben aus der Schaafe gesprungen braun vor mir im Grase liegen, der Abendpurpur in seinem erhabensten Glanz lebendig durch das dunkle Gehölz strahlen. Die Vögel werden nicht viel zwitschern, und nicht viele Blumen duften (wie sie es zum Eckel thun in den neuesten Wasserwiesen, wo eigentlich nur Kühe grasen sollten) aber Mädchenwangen werden schöner als Rosen glühen; und besser als Nachtigalle werden Mädchen wehmuthsvoll- und liebevoll in der Laube bey der Guitarre singen; der Vater Homer geht im langen Gewande mit der Harfe auf den Rücken durch den Wald, mit ewigen Rosen der ewigen Jugend um das Haupt; und als Lilie schlingt die silberne Locke sich ein, während die *schwarzen Locken* die mächtiger daneben sitzen, die vorige Kraft beweisen, und ein langes, heiteres Leben verkündigen.

Ich hätte auch Luft (sans comparaison) einen Roman zu schreiben; ich *darf* es aber nicht man kriegt immer Luft *sein eigenes* Leben zu schreiben; wenigstens geht es mir so, und da muß man sich hundert mahl in Acht nehmen, und darf es nicht ein mahl so gut machen wie es wirklich in der That war. Kein Gefühl ist närrischer als wenn man das, was im wirklichen Leben geschieht über die Poesie setzen muß; welches doch eigentlich das ideale zusammengedrückte Schöne und Bedeutungsvolle des Lebens darstellen sollte. Nie ist dieses Gefühl sterker in meiner Seele gewesen, als da ich in Weimar Peregrine Pickle von Smolett las, während die Franzosen die Schlacht bey Jena gewannen und die Stadt einnahmen.

Darf ich wohl von Ihrer Güte hoffen daß Sie mir einige Emphelungsschreiben nach Italien (eigentlich nach Rom) zuschicken wollen? An Humboldt zum Beyspiel? Es würde mir äusserst nützlich seyn. Es wollte mir auch

nicht schaden, wenn Sie Cotta einige Worte von mir sagten; denn er glaubt an Ihnen, wie billig, als auf ein Orakel. Cotta wird die Antwort und die Emphelungsschreiben zu mir gütig besorgen.

Von meinem Aufenthalt in Paris (ich war da 19 Monath) habe ich Ihnen nicht viel zu sagen. Ich habe in Paris meinen Palnatoke und meinen Axel und Walburg gedichtet; den ganzen neuen deutschen Aladdin gemacht den irrenden Ritter und viele kleine und grössere deutsche und dänische Gedichte geschrieben. Hakon und Palnatoke im Deutschen übersetzt etc. Jeden Abend bin ich beinahe doch im Theater gewesen, von daher kenne ich die Franzosen am meisten, und ich glaube man lernt sie am besten und am angenehmsten zu kennen da. Die Franzosen sind vortreffliche Soldaten, Schauspieler, Tänzer, Geschäftsleute, Umgangsleute; der Staat ist frisch und bewegt sich gelenk; was Oben seyn muß, ist Oben; ein Jeder ist *Bürger*; das ist alles gut. Aber von wahrer Wissenschaft und wahrer Kunst weiß der jezige Franzos *gar nichts*. Er weiß nicht einmahl daß er unwissend ist; er betrachtet den Deutschen und den Nordländer als Barbaren und das macht ihn ekel und verächtlich. Ihre Alten waren gelehrt und haben *viel* gethan in der Zeit worin sie lebten. Aber wenn ich Rousseau höchst ausnehme, schnüren sie mir alle (und selbst er) das *Herz ein*, statt es zu erweitern. Die rechte genialische Größe hat kein Franzose gehabt, die Edlen wie Fenelon, Rousseau Buffon, haben sie gehahnet und anerkannt. Selbst ihr Witz gefällt mir nicht er ist immer so verflucht nüchtern und gescheut und spielt immer mit den zeitlichen Verhältnissen. Weil sie verständig, artig, geschickt sind, und sich leicht und angenehm bewegen, auch augenblickliche Gutmüthigkeit haben, sind mir ihre Luftspiele am liebsten worin sich diese Verheltnisse zeigen, und worin die gefällige Sprache heiter und spielend alles belebt. Ihre Trauerspiele habe ich mich immer zwingen müssen zu lesen, sie sind für mich eigentlich wahre Luftspiele gewesen weil

nehmlich *das Ende* mich immer in eine luftige und heitere Stimmung setzte. Mit alle dem muß ich bekennen daß sie mich oft in einzelnen Sachen gefallen und gerührt haben. Der beste ist wohl ohne Zweifel Corneille er hat in seinen besten Stücken hohen Geist und Schwung: auch sogar bisweilen Kühnheit, aber er hat sich von den Puriften und aristotelischen Regelmachern verblüffen lassen; auch von der gar zu großen Formlosigkeit und Phantasterey der Spanier. Es liegt ein mahl in der menschlichen Natur von Extremitet zu Extremitet zu fallen, und es ist nur wenigen Helden gegeben die Ballanze auf beiden Füßen zu halten. So ist die gar zu ängstliche in gewisse conventionelle Regeln gebundene Form der Franzosen gar nichts anders als (um mit den Herrn Naturphilosophen zu reden) der entgegengesetzte Pol der spanischen Formlosigkeit; so wie der Mysticismus in unsern Tagen zu der kritischen Philosophie. Racine hat gewiß alles mit der französischen Sprache gethan was in eleganter praeciser Rücksicht gemacht werden konnte; auch als Versifikator ist er unstreitig groß, und er hat das *Gedrungen-Schöne* in dem dramatischen Styl einigermaßen den Alten abgelauret. Er war fein, zart, verliebt, honnet, geschickt, gefällig und ein großer Sprachkünstler. Was Rousseau gemacht hat ließ er doch wohl bleiben, da mußte man Genie und ein einfältig Herz haben, und das hatte er nicht. Höfisch stolz, galant und wüthend sind seine Helden (Ich nehme Athalie aus) sie respektiren nichts höher als ihr eigenes Glück, Point d'honneur haben sie genug; aber schlechte, listige, jämmerliche Kerls sind es. Racine hat das Unglück das er bornirt ist, und das darf eigentlich ein guter Trauerspieldichter nicht seyn. Das ist Voltaire *nicht*, er ist vielumfassend; er ist der von den dreien der sich *uns* am Meisten naht. Aber als Trauerspieldichter! Wie unendlich weit hatte der Verfasser von der Pucelle d'Orleans zu steigen um eine Jungfrau von Orleans schreiben zu können!

Nehmen Sie mir meine Äußerungen nicht übel, mein verehrungswürdigster Gönner. Es ist das kurze Resultat meiner Überzeugungen. Man *muß* die Franzosen kennen; Daß die Franzosen selbst in der deutschen Litteratur augenblicklich [?] von den guten Ärzten gebraucht wurden, versteh ich sehr gut, wenn Schiller es auch nicht so schön in seinem Gedicht an Ihnen gesagt hätte. Mit Bösen muß man Böses vertreiben, das war eigentlich eine *umgekehrte* medicinische Cour. Die Litteratur hatte zu viel Mercurius (Quiksilver) im Leib, das mußte man also mit den *Franzosen* wieder austreiben. Aber wer die alte südliche und nördliche Litteratur kennt Wer Shakespeare Goethe Schiller und Ewald kennt, lernt nicht *viel* von den Franzosen. *Etwas?* à la bonheur!

Wie freut es mich daran zu denken mit dem Frühlinge wieder in Weimar zu seyn; meinen vielgeliebten Meister wieder zu sehen, Ihnen von Italien zu erzählen und — vielleicht — meinen *Hakon* auf dem einzigen deutschen Theater wo Harmonie und edler Ton herrscht aufgeführt zu sehn. Ich werde Sie gewiß wieder sehen — das dritte, vielleicht das *letze* Mal. Ach wenn Sie wußten wie ich Sie liebe. Sie sind der einzige Jetzt lebende vor dem ich mein Knie beuge und zu dem ich sage, Liebe, lehre mich. Ich bitte die Frau Gemahlin und Riemer innigst zu grüßen. Erfreuen Sie mich mit einigen Zeilen von *eigner Hand*.

A Oehlenschläger.

V. BRIEFE HERDERS UND DER HERDERSCHEN FAMILIE.

9.

Rom den 3. Dec. 88.

Endlich ist wohl Zeit an Dich zu schreiben, mein günstiger H. und Freund, und Du hast es, wie durch deine vielfache Güte und Theilnehmung an mir, so auch dadurch verdient, daß Du mein Stillschweigen so wohl erklärt hast, und nicht müde geworden bist, mir einige stärkende Worte, die nie verlohren gewesen ist, zu sagen.

Ich bin jetzt solange in Rom, um darüber ein Wort sprechen zu können, und doch ifts nichts, gegen das, was mir bevorstehet und ich zu genießen und zu erforschen wünsche. Wenn ich blos die Statuen nehme, die im Grunde mein liebstes und wahres Heiligthum sind, so vergesse ich jedesmal alles andere darüber, und ich gehe von meiner Schreiberei über sie vor ihrem Antlitz, allemal unwillig nach Hause. So einen andern Weg ich in diesen und andern Dingen gehen möge, als Du, Tausendkünstler, dabei gegangen bist: so finden wir uns am Ende doch zusammen, und wir werden, hoffe ich, manche angenehme Stunde in einer gemeinsamen Erinnerung haben, wenn sie uns das Schicksal bescheret. Einzelnes kann ich dir nichts schreiben, so wie auch nichts von meinen andern Zerftreuungen hie und dorthin; dafür schreibe Du mir öfters, lieber G., ich bringe Dir, was ich in mich sammeln kann, als ein Verftummter (wie Du es selbst voraussagtest), mit. Auch mit den Cypressen, Pinien pp habe ich mich zu versöhnen angefangen, so wie mit dem Römischen Himmel und allem, was durch Ungezogenheit und Faulheit der Menschen davon abhängt. Auch fange ich an, die Ital. Sprache zu lieben, und sehe mir so manche Quellen eines neuen künftigen Vergnügens geöffnet, daß ich selbst, obzwar sehr bescheiden, glaube, daß die Reise nach Italien für mich in Manchem gut seyn werde. Deine hiesigen Freunde lieben Dich alle unbeschreiblich, und Du lebst noch bei ihnen. Bei Büri sind nie die Thränen weit, wenn ich mit einiger Innigkeit von dir rede. Ich habe mit ihm die Paläste Colonna und Borghese gesehen, das Einzige, was ich außer Rondanini, wo ich mit Hirt war, von Gemähldegalerien gesehen habe. Sie jagen mich immer zu meinen geliebten Statuen zurück, von denen ich schon sogar träume.

Die Angelika ist eine liebe Madonna; nur in sich gescheucht und verblühet auf ihrem einzelnen schwachen Zweige. So ein ehrlicher Preuße Reifenft., und so ein guter Venetianer ihr Zucchi seyn mag: so stehet sie doch

allein da ohne Stütze und Haltung; daher ich allemal mit betrübtem Herzen von ihr scheidet. Du hast ihr sehr wohlgethan, und Sie findet an mir nichts von dem wieder, was Sie an Dir verlohren.

Hirt hat Dir, wie er mir einmal gesagt hat, geschrieben, daß er einen Br. an Dich richten wollte. Lass es ihn thun: der Mensch bessert sich gewaltig und er hat mir einige Sachen, z. E. über Drouet und F (nun wie heißt der alte Mahler, dessen Bild in der Minerva an der Einen Thür stehet?) geschrieben, die recht brav sind. Es wird ein nützlicher Mensch in der historischen Kunststatistik aus ihm werden. Ich treibe und hobele ihn gewaltig, und er hat viel von mir zu leiden, welches er alles aber recht gut aufnimmt. Er hat mir viele Gefälligkeiten erwiesen, und Du stehst bei ihm hoch droben. Er führt jetzt eine Liefänderin mit ihrer Familie, und ich sehe ihn also wenig.

Sonst kann ich nicht läugnen, daß mir die Menschen hier viel Zuvorkommendes, Liebes und Gutes erweisen, indessen sind sie doch immer am artigsten, wenn man sie nicht brauchet. An Bekanntschaften fehlt es mir nicht, und ich fange an abzulehnen, wiefern es sich thun läßt. Die Herzoginn ist sehr gut gegen mich: so auch die G.[öchhausen] und E.[insiedel]; wir leben sehr gut mit einander, und die Herzog. beträgt sich überhaupt sehr gut. Ich werde wahrscheinlich mit ihnen nach Napel gehen, von woaus mir schon Tischbein seine guten Dienste hat anbieten lassen. Auch das bin ich Dir schuldig.

Am meisten aber habe ich Dir Dank, lieber G., daß Du Dich meiner Frauen so brüderlich annimmst; nie werde ich Dirs vergessen können: denn ich fühle es leider stark genug, wie thöricht es gewesen sey, daß ich ihr [auf] 100. von Meilen meine Unbehaglichkeiten und mei[nen Kum-]mer mitgetheilt habe. Ich war aber unter der Gew[alt] der fremden Lage, und konnte nicht anders. Hilf ihr ferner, lieber Bruder, wo und so gut Du kannst; Du weißt ja auch ohne mich, daß in Manchem wir uns allein ver-

stehen und uns einander also auch helfen müssen, soweit es angeht. Die Erinnerung des Ueberstandnen wird für uns alle süß u. fruchtreich werden.

Lebe wohl, Lieber, und gehe deinen Studien nach, ohne dabei lebendige gute Menschen zu verabsäumen. Empfiehl mich dem Herz. und der Herz. und sprich sonst das Beste für mich, wo Du kannst: denn viele wird gewiß meine Reise ärgern, und es müssen nothwendig schiefe Urtheile gefällt werden. Sie kümmern mich indessen nicht: denn in Rom lebt man nur für das Gegenwärtige und für heute.

Lebewohl und empfiehl mich der Fr. v. Stein aufs schönste und beste. Angelika und alle grüßen dich, mit denen Du hier gelebt hast; so gar ein Sonnet, das man auf Dich in der Arkadia vorgelesen hat, habe ich ehegestern mir vordeklamiren hören. Valetto.¹

10².

Rom, den 27. Dec. 88

Ich kann das alte krume Jahr 88. nicht beschließen, ohne daß ich Dir noch von Rom aus ein Lebenszeichen gebe, mein Lieber. Wir haben hier dummes Wetter und einen erbärmlichen Winter; das macht nun jeden unnmuthig und unluftig, der nicht daran gewohnt ist, die Herzoginn ausgenommen, die immer gesund, vergnügt, und guter Laune ist, wie es ihr denn auch in Allem recht wohl gehet. Gestern hat ihr der Pabst ein Präsent gemacht, das sie denn wohl selbst beschreiben wird; weil ichs, da ich gestern den ganzen Tag im Bett zubrachte, selbst noch nicht gesehen habe, kann ich nichts davon sagen, als daß es jedermann lobt und daß sie darüber sehr vergnügt seyn soll. Außerdem beschäftigt sie sich sehr mit der Musik, wie ihr denn auch schöne, und ich möchte sagen, die trefflichsten Sachen gegeben werden, die Italien besitzet.

¹ Auf der Rückseite: An Göthe

² 3 Seiten 8^o, auf der 4.: An Göthe.

Außer dem Concert bei Bernis, wo zu viel Geräusch ist, sind 4. Concerte bei Ruspoli gegeben worden, in denen man die ausgesucht-schönsten Sachen hörte, von denen sie denn auch das Beste sammlet. Dies bringt mich auf einen Gedanken, oder vielmehr ich sage ihn nur nach meiner Weise und Einsiedel hat mich eigentlich darauf gebracht. Du weißt, wie es einem ist, der aus Italien soll, und Du kannst denken wie es ihr seyn wird, die in Weimar nichts Lockendes vor sich findet. Könnte ihr nicht ein Reiz dadurch verschafft werden, wenn man ihr vorstellte, daß *sie* diese Stücke dort wieder aufführen könnte, und sie eine Art von Intendanz über Musik und Theater bekäme? E. meint, daß ihr dies sehr schmeicheln und sie dort amüsiren wird, damit sie ihre Reise nach Italien dort einigermassen anzuwenden hätte. Da Klinkowström nicht da ist und entweder gar nicht, oder sobald nicht wiederkommen wird, steht diesem Compliment keiner im Wege; der Herzog macht sich ja auch nichts daraus und weiß an sich selbst am besten, wie es einem zu Muth ist, der wieder in die Enge nach Hause soll. Im Ganzen will ja auch jeder etwas haben, was ihn reizt; und wenn ihr dies Compliment schön und *unvermerkt* gesagt würde, könnte es zur rechten Zeit gesagt, ihr nicht anders als schmeicheln. Ueberlege das, Lieber, und thue das Beste; fast, fürchte ich, wird ihr die Abreise im Frühlinge schwer werden: denn es geht ihr hier zu wohl und sie hat in Weimar nichts, das sie hiegegen auf die Waage lege.

Mir ist nun freilich nicht ganz so, und ich kann mich, in dem was ich suchte und erwartete, des guten Glückes nicht so ganz rühmen. Da aber in der Natur der Dinge nichts vergebens ist, so wird auch dies übelgerathne Impromptu meiner Reise nicht ganz vergebens seyn, wenigstens dadurch, daß es mich vor jedem ähnlichen bewahre. Ich will nur dagegen kämpfen, daß ich nicht in Deine Fußtapfen trete, und eine »Gleichgültigkeit gegen die Menschen« nach Hause mitbringe, die mir übler bekommen würde,

als Dir, weil ich keine Kunftwelt, wie Du, an die Stelle des Erloschenen zu setzen wüßte. Faßt möchte ich sagen, daß ich von der Kunst nie kühler gedacht habe, als hier, da ich sie in ihrem Werden, Thun und Wirken dem ganzen Umfange nach vor mir sehe; einst wars eine schöne Blüthe des menschlichen Bestrebens, jetzt aber ifts eine Blumenfabrik wie unsrer Freunde Krause und Bertuchs. Auch sonst läßt die römische Welt meine Seele entsetzlich leer, wozu Du Dir die Ursachen wohl ausfinden wirst. Nicht der geringsten ift diese Eine, daß den armen Tom hier entsetzlich friert, und wenn man friert, mag man weder sprechen, noch denken, noch empfinden, kaum sehen und hören; und am wenigsten von Allem, sprechen *lernen*.

Mit Dir wars in Allem anders, weil Du ein artifex bist, und mich freuets, daß Du Deinem Beruf treu bleibst und dort Dein Werk fortsetzest. Wenn ich aus Italien komme, will ich mir von Dir erzählen lassen, was Du gesehen haft und ich hätte *sehend* sehen sollen, und meinen Mund dazu nicht aufthun. Denn wollen wir Dich in den Wagen setzen und wieder nach Rom senden. Ich fürchte, ich fürchte, Du taugst nicht mehr für Deutschland; ich aber bin nach Rom gereift, um ein ächter Deutscher zu werden, und wenn ich könnte, würde ich eine neue Ir-ruption germanischer Völker in dies Land, zumal nach Rom veranlassen. Die Italiener sollten mir dienen, und in Rom wollte ich insonderheit *werben*. Wenn ich nach Hause komme, und wieder warm werde, will ich einen Aufsatz schreiben, wie Rom im Jahr Christi 1800. aussehen wird, und ich wollte, daß ich Hand anlegen könnte, diesen Plan, der trefflich ausgedacht ift, zu realisiren. So lange lebe wohl, Lieber, denn ich kann für Kälte nicht mehr schreiben; mein Herz ift ganz zugefroren, und auf meiner Seele thauet nur Glatteis. Lebe wohl und grüße Alle, den Herz. die Herz. und wer sich sonst meiner noch etwa erinnert. Lebwohl, Lieber.

H.

II.

An Johann Wolfgang Göthe.

Den 28. Aug. 1789.

Sanct Johannes der zweite (den ersten erschlugen die Mörder,
 ob er gleich sterbend noch: »*liebt euch, ihr Kinderchen!* sprach;)
 Also Joannes Secundus Evangelista vertraut Dir
 aus Elysium heut küßend den holdesten Gruß
 Bruder, Tertie, spricht er, Du nimmst an Weisheit und Alter,
 nimmst an der Grazie zu, wie sie den Göttern gefällt,
 Und den Menschen. Wohlan! statt meiner weih' ich Dich heute;
 krönen am Ende des Buchs wird Dich ein andrer, ein Gott.

Aus dem Munde der Unschuldigen
 empfangen Sie unsre treuen Wünsche
 die keine Worte ausdrücken.
 und danken wollen wir Gott
 daß Sie da sind.

Weimar den 28. August 1789.

C. H.

12.

Ich habe mich diesen Morgen unter unser Dach ge-
 flüchtet, um die heiligen Reliquien Blätter zu lesen, u. un-
 gestört zu geniessen. Ach daß sie im Anfange schon auf-
 hören! ich danke Ihnen unendlich dafür. Wer könnte uns
 nun *Rom*, *Kunft* u. *Liebe* schöner geben als *Sie!* Sie würden
 es zehnfach wiedergeniessen indem Sie es aufzeichneten,
 u. mir Unbekannten wäre es als vom Berge ins gelobte
 Land zu sehen.

Möge doch Ihr Genius etwas zulispeln!

Ich habe meinem Mann nichts davon gesagt. Glauben
 Sie aber nicht daß es ihm eine angenehme Erinnerung
 geben würde wenn ichs ihm vorläse? oder wenn wir einen
 Abend zusammen wären u. Sie u. Meier sprächen darein
 — — o, man muß das Leben durch Erinnerung schön u.
 leicht zu machen suchen. —

Noch habe ich Ihnen u. H. Meier tausendmal zu danken für den geschnittenen Stein; er ist doch recht hübsch ausgefallen u. mag der Besitzerin ein hübsches Symbol werden.

Hier sende ich Ihnen etwas das ich unter den Cacao-
bohnen gefunden habe; es ist also eine Indische Bohne,
u. wäre doch der Mühe werth den Versuch zu machen
ob u. was für eine Pflanze im Treibhaus davon heraus
kommt.

Wir fahren heute gegen 4 Uhr nach Tiefurt. Wollen
Sie u. H. Meier nicht mit uns fahren? Sie sind uns freund-
lich willkommen! Ihre C. H.

13.

Bamberg. Der Leibmedicus, Hofrath Markus, wird, so-
bald er nur Deinen Namen hört, Dich ohne Dir überläufig
zu seyn, mit allem Sehenswürdigem bekannt machen, insonder-
heit den Gemälden Altdeutscher Schule, die hier und da
gesammelt sind. Er selbst hat einige, der Domprediger und
Regent eines Collegii junger Leute, , noch mehr, inson-
derheit einen *Dürer*, die H. Anna, aus dem er viel macht.

Nürnberg im rothen Roß, bei Hrn Rothe zu logiren.

Augsb. im weißen Lamm; es ist ein gescheuter Lohnlaq.,
der einem alles Sehenswürdigem mit den Taxen gleich vor-
sagt, und die Wahl überläßt nach Zeit und Luft. Der Senator
der über die Geschichte der Künste und das Sehenswürdigem
in Augsb. ein paar brauchbare Bücher in 8 geschrieben hat,
deren eigentl. Titel ich nicht weiß, heißt *von Stetten*; an
seiner Person verliert man nichts. Seine Bücher sind besser
als Murrs Beschr. v. Nürnberg. Der Lohnlaq. kennt und
bringt sie.

Das Schloß bei *Inspruck*, wo die alten Merckwürdig-
keiten der Grafen von Tyrol sind und sonst die große Menge
geschnittener Steine von denen die besten aber schon nach
Wien gebracht seyn sollen, heißt *Ambras*. Die Hofkirche
bitte ich auch nicht zu vergessen. Man logirt in der goldnen
Sonne.

In *Mantua* ist der Abbate Andrés, der Verfasser der
Storia d'ogni Litteratura, der dir sehr dienftfertig seyn wird.

Die Gemälde von Jul. Rom. sind im Herz. Pallaß, und vor der Stadt im Pallaß T. Wo das Grab des Mantegna sei, steht im Volkmann; aber nicht wo sein Bild die Maria, ist; in einem Kloster, ich weiß nicht welcher Mönche. Das Logis ist nirgend zu nehmen, als im albergo Imperial, dies ist wohlfeil, bequem und prächtig.

14.

Das opusculum de umbris ist mit großer Klarheit und Ordnung geschrieben, über welche ich Euer Erleuchteten u. Erleuchtenden Herrlichkeit bewundre und preise. Da die Versuche selbst so genau angestellt sind, so zweifle ich nicht, daß Dieselbe durch diese Schrift in der Region des Lichts festen Fuss und Glauben finden werden. Die Resultate sind einfach u. vortrefflich. Vale, lucis et umbrae doctor, vale. H.

15.

Weimar den 2. Juny 1793

Wir sind im Bürger General gewesen I. Freund, und es bedarf kaum Ihnen zu sagen, daß wir uns aufs höchste erfreut und erbaut haben! Wir haben den ganzen Abend nur mit Ihrem Geift gelebt — und wie sehr haben wir Sie zu uns gewünscht, um den Genuß mit Ihnen zu theilen. Sie haben die Thorheit und Schwachheit der jetzigen Zeit so glücklich dargestellt, und das *Exempel* am Milchtopf so herrlich ausgeführt, daß, wenn man auch hie u. da selbst einen kleinen Schlag gekriegt hätte, das Ganze einem doch so wohlthätig und befriedigend gewesen ist, daß man ihn wohl gar gern empfangen hat. Der verwünschte Balbier und der honette Martin bis dahin wo er noch was ans Bein gekriegt hat, haben ihre Sache sehr gut gemacht — sammt dem edlen verständigen Edelmann, gegen die unverständige Justitz. Kurz, das Stück gefällt mir so wohl, als obs eins von Ihren schönsten Epigramms wäre. Mein Mann muß Ihnen noch weitläufiger sagen, *warum* es uns

so wohl gefällt, denn die Philosophen wissen doch das *Warum* so deutlich. Ihr guter Genius gebe Ihnen dafür glückliche Stunden, auch von unsertwegen, und erstrecke seine magische Gewalt so weit, daß er Friede gebeut u. bringe Sie u. unsern Herzog bald wieder zu uns!

Ich habe bei den Briefen der Humanität für den Herzog einen Irrthum begangen, und nur den ersten Theil eingepackt; ich sende Ihnen hier den zweiten nach, zumal da mein Mann durch die reg. Herzogin gehört hat, daß der Herzog das Buch verlangte. Möge er doch so viel Wohlgefallen daran haben, als wir an dem Bürger General. Sagen Sie Ihm unsre innigste und gefühlteste Ehrerbietung.

Gewiß, das Verlangen Ihn wieder zusehen vermehrt sich von Tage zu Tage — und wir erkennen es oft mit Zufriedenheit was wir an Ihm besitzen. Möge Er uns auch ein wenig hold seyn!

Lavater ist vorgestern hier durchgegangen, er ist sehr alt geworden, gefällt aber dadurch mehr als vorher. Er geht nach Copenhagen um dort die Geister Geschichten, die unter einigen Prinzen und den Anhängern vorgehn, zu prüfen; *obs die wahren Geister seien?* u. das hat er übernommen! Er war sehr eilig und unfät und verrieth natürlich sein Geheimniß nicht, das bald bekannt werden wird.

Sagen Sie uns bald ein gutes freundliches Wort und leben aufs beste wohl.

Ihrer heitern Mutter unser freundschaftliches Andenken.

Ihre

C. H.

16.

W. den 12. July 93.

Wir haben Ihnen nun für drei Ihrer lieben Briefe zu danken, und für den letzten einen doppelten Dank zu sagen, da er eine so schöne Inlage, den Brief von unserm Herzog enthielt, der meinem Mann und mir große Freude machte.

Wie oft habe ich Ihnen schreiben wollen; wir dachten aber, da wir keine Realien zu schreiben haben, daß unsre Brief keinen Reiz für Sie haben könnten — Denn daß

wir seit Ihrer Abreise durch das üble Wetter sowohl als jetzt durch die ungewohnt hohe Sonne, stark hypochonder sind, ist wohl keine wissenswerthe Neuigkeit. Indessen sind die Zerstreuten Blätter zu Stande gekommen. und da ich der Spediteur davon bin, so sende ich Ihnen Ihr Exemplar; es sind einige Stücke darunter die Sie noch nicht im Manuscript gesehen haben. Unser Herzog wird jetzt bei dem entsetzlichen Bombardement keine Luft haben in irgend ein Buch zu sehen. Sollte Er indessen hineinsehen wollen, so bittet mein Mann es Ihm gefälligst zu geben.

O wie gern möchten wir einmal mit Ihnen eine Promenade machen und Sie auf einige Tage von dem fürchterlichen Schauspiel wegrücken!

Daß Ihnen die Arbeit an Reinecke und der Optick wohlgelingt, freut uns sehr. Erhalten Sie sich diese Schöpfersfreude mitten in der Zerstörung und bringen uns eine Beute Ihres Geistes mit, wenn die meisten arm und krank nach Hause kehren.

Mein Mann ist seit dieser Woche sehr emsig an einer theologischen Schrift, *dem dritten Wunder in der Christlichen Kirche*; ich habe ihm schon einigemal vorgelesen, und ich glaube fast daß er mit Zungen redet. Ich denke und weiß es, daß dieses Schriftchen Ihnen gefallen wird. Wären Sie nur schon wieder bei uns. Gewiß, unsre Existenz ist näher aneinander geknüpft als wirs uns sagen wollen, und das ist doch eine Sünde gegen den heiligen Geist so stumm zu seyn. Von ohngefähr ist ein Büchelchen in unser Haus gekommen, *Durchflüge durch Deutschland Niederlande und Frankreich*; es ist schön geschrieben und sehr interessant wegen dem was über die Reichsstädte, ihre Industrie, Glück und Schicksal gesagt wird. Der Autor hat gesunde Augen und ein gesundes Herz. Wie muß man die Deutschen ihrer Tugenden wegen lieben oder vielmehr verehren! lesen Sie es in einer guten Stunde; Ihrer Frau Mutter werden die 20 gr die es kostet nicht gereuen, es

ist auf Postpapier gedruckt, und sie wird es mit Patriotismus lesen.

Den lieben verständigen Meier sehn wir zu wenig; Kommen Sie nur bald, damit das Uhrwerk der Gesellschaft wieder in Ordnung kommt. Die guten Götter seien mit Ihnen liebster Freund. C. H.

Der August hat mitschreiben wollen, das Päckchen muß aber fort und er ist noch in der Schule. Lassen Sie sich aufs beste von ihm geküßt seyn. Er ist nach seiner Confirmation ziemlich brav geworden.

17.

Ich kann Dir nichts mitsenden, lieber H. und Fr. als einen guten Gruß, daß es Dir wohlgehe. Es ist jetzt heiß; und Ihr macht dem armen Mainz noch heisser. Der H. Bonifacius wird sich im Grabe umkehren, und euch alle Malefacii nennen. Es ist indeßen gut, daß die Fremden aus den Grenzen des H. Reichs getrieben werden; nur Ihr tastet auch das unheilige Reich nicht an, und laßt sie einander würgen.

Hier ist alles in Statu quo. Wir bombardiren nicht und werden nicht bombardiren. St. Peter und Paul steht noch, und mein unförmliches Pult steht auch noch, von dem ich mich wenig entferne. Das Jahr ist Rosenreich: denn je später, desto mehr Rosen. Meyer ist an seiner Abhandlung hat aber noch nichts produciret; er redet darüber sehr verständig. Die Herzoginnen sind wohl; die H. Mutter aber körperlich mehr, als die reg. Herz. Meinem Auge gefällt ihr Ansehen nicht ganz; sie leidet im Innern, u. wer wäre da ganz gesund? Es sei denn, dass man am Reineke dichtet.

Lebt also wohl, edler Herr, und empfiehlt mich dem Herzoge zu einer guten Stunde. Mein christliches opus wird Euch sowohl, hoffentlich, als der christl. Welt wohlthun. Lavater ist seine Hebamme, ohne daß Er und ich es wußte. Es war so ein Funke unter der Asche geblieben. Denn die Heiligen und Krieger laßen Funken. Optimum vale.

18.

[Ende September 1794.]

Gleim sendet Ihnen, »dem Verfasser *Eines* lieblichen Liedes« sein Hüttchen. »Für seine größern Werke, seinen Gros Kophta, seinen Reineke, seinen Tasso habe er nichts«.

Auch hat H. D. Dorl in Gotha, der Gottfrieds Stubenfrend gewesen war, beikommende Dissertation Ihnen zu geben, mir aufgetragen.

Ferner, folgt der Brief von Jacobi. Es geht Ihnen so wohl bei Ihren Heiligthümern, daß Sie die ganze Welt vergessen.

Leben Sie denn recht wohl!

C. H.

19.

Neuenburg d. 22^{ten} Novemb. 1794

Bester H Geheimerath Goethe.

Vielleicht würde es Ihnen mehr Freude machen, wenn ich diesen Brief französisch schriebe; ich kann mich aber darinn doch noch nicht so geläufig ausdrücken, um Ihnen meine Liebe ganz so zu beweisen wie ich es wünschte. Bester Herr Geheimrath Göthe gewiß noch immer denke ich an Sie, und kann nie aufhören dies zu thun, denn Sie haben mir so viel Gutes immer erwiesen wovon ich jetzt erst den Werth davon einsehe, da ich von Ihnen entfernt bin. Für alle ihre schönen guten Lehren muß ich Ihnen den herzlichsten Dank sagen, und Sie bitten mich auch jetzt noch lieb zu behalten. Hier in der schönen reinen Schweizerluft befinde ich mich sehr wohl, ich besteige Berge Felsen Wälder und Wiesen und ergötze mich an ihnen aufs beste. Vorzüglich viel Vergnügen aber macht mir der schöne grüne glänzende See. Er hat merkwürdige Sachen in sich, die schönsten Vögel u. Fische. Die schönsten gerollten Kiesel, besonders von Granit, wovon eine Art eine schöne grünliche Farbe hat,

und die schönsten Verfeinerungen. Beynah alle, und das eine unzählige Menge, sind von Seethieren. Welche große Revolution muß da einmal sich zugetragen haben. Auch treibe ich die Botanick und das Zeichnen hier wieder *sehr* und mit vieler Luft; ich wünsche nur daß ich Sie fleißiger besucht hätte, um noch mehr von Ihnen gelernt zu haben. Doch welche schöne Hoffnung ist vor mir Sie bald wiederzusehen, unterdeßen aber will ich mir alle Mühe geben, um so zu Ihnen zu kommen, daß ich mich nicht vergeblich von Ihnen getrennt habe. Wie will ich mich dann freyn, wenn ich wieder bei Ihnen seyn, und Ihnen sagen kann daß ich bin

Ihr ewig gehorsamer

August Herder.

Ich grüße alles herzlich was sich meiner erinnert, besonders meinen kleinen Freund August.

20.

Hier ist Augusts Br. mit bestem Dank zurück. Der junge Mensch bewegt mein Innres bei jedem Br.

Auch seine Adresse. Du wirst ihm eine große Freude machen mit einem Br.

Hier auch das menschliche A. B. C. der Kunst, von dem ich einmal sprach. Habe die Güte es anzuschauen. Unter Meyers Censur ifts gewesen.

Unsre Trennung, hoffe ich, ist nur ein periodischer Schein. Mein Gemüth weiß nichts von ihr, und begreift sie nicht. In mir ist kein Staubkörnchen verändert. Freitag, wenn Du es erlaubst erscheine ich in der Gesellschaft. Lauter Unseligkeiten haben mich bisher dran verhindert.

O der Kälte. Man kann nicht die Finger regen.

Vale

H.

21.

Neuchâtel l. 4^{me} Janvier 1795.

Monsieur!

C'est l'inclination & la reconnaissance plutôt que la coutume & la bienséance qui me donnent la plume dans la main pour Vous féliciter au nouvel an. Il seroit trop commun si je Vous voulois détailler tous les voeux que je fais pour Votre bien-être & Votre bonheur. Mais malgré cela, je ne puis pas Vous cacher ce qui est si souvent l'objet de mes souhaits quand je pense à Vous: C'est ce que Vous ne me refusez point Votre souvenir & Votre bienveillance. Je Vous en prie autant que de me pardonner toutes les fautes que j'ai faites assez souvent par ma légèreté & mon inattention. Soyez sûr que je me donne toutes les peines possibles de me rendre digne de l'amitié que Vous m'avez incessamment témoignée. Je voudrois seulement que je Vous pusse envoyer quelque chose de la physique Neuchâteloise pour Vous en faire un petit plaisir; mais, comme la nature est mise à présent par l'hyver dans une espèce de sommeil, ayez la bonté de Vous contenter pour quelque temps d'une seule observation, qui pourroit intéresser Vos recherches sur les couleurs. C'est très souvent que j'ai remarqué sur notre lac de grandes raies d'une couleur rouge foncée qui s'approche du violet, presque de la couleur de vin rouge. Ces rayons sont effectués sans doute par l'ombre des nuages car toujours si l'on le remarque le ciel est clair & bleu, & il fait en même temps un vent qui pousse les nuages, avec lesquels ces rayons disparaissent tout-un-coup. D'ailleurs la couleur du lac est d'une jolie verdure d'ont l'aspect est extrêmement joyeux.

Si cela s'arrivoit aussi dans la mer méditerranée, je me voudrois bien expliquer cette expression qu'on trouve si fréquemment dans l'Homère, quand il dit *Λιμένας οἰνοψ*. Je me pourrois aussi bien expliquer ce phénomène si je savois encore Votre traité sur l'optique. Mais je Vous prie de recevoir cette remarque avec la même amitié avec

la quelle je Vous le donne, & peut-être que Vous m'en faites même une explication, si Vous voulez me donner un moment pour que je puisse voir que Vous aimez encore

Votre

Auguste Herder.

Ayez encore la bonté de bien faire mes compliments à tous mes amis, surtout à mon cher petit Auguste.

22.

Verehrtester Herr Geheimrath!

Theuerster Freund

Lassen Sie mich diesen lieben Nahmen nach so langer Zeit wieder gebrauchen. — Sie haben ihn ja selbst in mich gegraben; ich fühlte es, da ich Sie in Weimar wiedersah, daß die Jugend Eindrücke unauflöschlich und heilig sind. Ja, sie werdens mir seyn und bleiben. O wäre er doch weit entfernt der unfreundliche Genius, der sich dazwischen geschoben hat, und die geistigen Bande gestört hat.

Bey allen meinen Arbeiten denke ich so gern an Sie, daß mein ganzes Leben es Ihnen sagen möge, wie sehr ich Sie liebe und verehere.

Nehmen Sie diese hiebeifolgende kleine Arbeit mit Güte auf; sie wurde mir während der Verfertigung äußerst angenehm, da ich an Sie dachte. Die Risse sind richtig, da ich selbst zu verschiedenen malen auf diesen beyden Gruben gefahren bin, um diese Sätze auszumessen.

Mende's Tod ist für Freiberg und den ganzen sächsischen Bergbau ein großer Verlust gewesen; denn er war es, der die Schwerfälligkeit der ehemaligen Maschienen gemindert, und bey nahe an allen Maschienen durch kleine Vorrichtungen Kraft erspart. Unter den vielen nenne ich nur die Verbesserung der Pferdegöpel, der Kunstzeuge mit Vorgelege, und der Feld- und Streckengestänge und ferner.

Je mehr ich in das Studium des Bergbaues eindringe, desto mehr interessirt es mich, desto mehr fühle ich aber auch, wie weitläufig es ist. Die Collegia bey Werner, der

sich Ihnen mit Hochachtung empfiehlt, und das Befahren der Gruben haben den meisten Reiz für mich, und ich wünschte nur, daß ich mit mehrern meiner Arbeiten Ihnen Freude machen könnte.

Daß Sie meiner Mutter die Sorge um mich, so freundschaftlich haben erleichtern helfen, fühle ich mit dem zärtlichsten Danke. Wenn die allzugroße mütterliche Liebe gefehlt hat, die der Welt unkundig ist, so weiß gewiß Ihre Freundschaft es nach und nach ins bessere Gleiß zu bringen. Ich weiß daß dies meiner Mutter manche bittere Stunde verursacht hat. Ich glaube fast an ein Verhängniß. Vielleicht mußte alles so kommen, ich hätte weder in Weimar noch Jena diese Kenntniße erlangt, zu denen ich hier Gelegenheit habe. Das gute Glück helfe mir mein Ziel erreichen.

Ich empfehle mich Ihrem Wohlwollen, und Ihrer unschätzbaren Freundschaft und Liebe aufs herzlichste.

Ihr Wolfg. Aug. Herder.

Madem. Vulpius, Herrn Profesß. Meier u. dem guten August bringen Sie mich ins Andenken.

Freiberg. d. 8^{ten} Dez. 1798.

23.

Salve!

Der Prinz August überschickt beikommendes Bild, das sich im Nachlaß seiner Schwester gefunden, um die Weisen in Weimar über seinen mystischen Inhalt, insonderheit das $\kappa \varphi \eta$ zu vernehmen, mit namentlichen Aufträgen u. Grüßen an Dich, den Erzweisen.

Von der geh. Czlei sind beikommende Acta ohne weitere Bemerkung an mich überschickt worden. Da der Verfolg derselben bei Dir ist, übersende ich sie, entweder zur Retradition oder zu weiterer Nachricht. Was sollen sie bei mir? Ich bitte um ein accepisse in zwei Zeilen.

Gestern habe ich 4 Gesänge Deiner Helden Dorothea u. braven Hermann gehört; mit großer Freude.

Opt. vale.

H.

VI. BRIEFE VON CHARLOTTE VON SCHILLER.

24.

Jena den 8ten Juni 95.

Da die Vollendung des Centauren, Schiller heute ganz von der übrigen welt trennt, u. er Ihnen gern ein lebenszeichen geben möchte, so trägt er mir auf Sie herzlich zu grüßen in seinen Nahmen, u. Ihnen zu sagen daß er sich erträglich befände. Sein Fieber hat doch keine Folgen gehabt, u. es ist bey diesen einen Anfall geblieben. Schiller wünschte sehr daß Sie jezt hier wären, u. daß er sich recht mit Ihnen aussprechen könnte, wir machten uns hofnung Sie würden vielleicht den guten Gedanken ausführen u. noch einmal zu uns kommen ehe Sie Ihre Reise nach den dunkeln Fichtenwäldern antreten. Daß Sie uns willkommen wären wissen Sie hoffentlich, auch ohne meine Versicherung.

Wir sind aufs neue von Humbolds getrennt, denn Carl hat die Masern wircklich bekommen, aber er ist recht erträglich, u. hat ein mäßiges Fieber biß jezt, u. ist nicht übel disponirt, so daß ich hoffe es wird so fort gehen, u. er es bald überstanden haben.

Leben Sie wohl, u. denken unser oft, bey Ihren Wanderungen, u. bleiben Sie nicht so lange aus unsern Gegenden, daß wir Sie bald wieder bey uns sehen, u. Seyn Sie recht herzlich von mir gegrüßt.

Lotte Schiller.

25.

Jena den 17ten Juli 95.

Damit Sie unter der schönen bunten Welt, die Sie umgiebt, auch an Ihre einsamen Freunde erinnert werden, so schreibe ich Ihnen, da es Schiller selbst nicht kann. Ich soll Ihnen die besten Grüße von ihm sagen, er wird es hoffentlich bald selbst thun, Heute ist er nicht so wohl daß er etwas, was ihm interessirte vornehmen könnte, seit 10 tagen regen sich die Krämpfe heftiger, und seit

vorgestern wo ein starker Anfall kam ist er noch sehr angegriffen, u. muß unthätig sein. Das feuchte trübe Wetter hat keinen guten Einfluß auf ihm, u. mag wohl die Hauptursache seyn.

Wir werden jezt recht an unser nördliches Klima erinnert u. Everdingen brauchte nicht erst in Norwegen die trüben grauen wolken aufzusuchen, er würde sie hier recht gut studieren können. Ich wünsche sehr daß es Ihnen mag wohl seyn, u. Sie nichts stören damit Ihnen die Cur recht heilsam werden kann.

Sie sind doch nun vierzehn tage in Carlsbad, ich zehle die tage recht, es ist mir gar nicht so heimlich daß Sie uns nicht so nahe sind, daß die Möglichkeit Sie bald zu sehen nicht da ist. Ich freue mich recht wenn Sie uns Ihr Abentheuer erzählen, u. wieder bey uns sind. Bleiben Sie ja nicht länger dort als Sie sich vorgenommen. Leben Sie wohl, u. denken unser oft.

Lotte Schiller.

26.

Jena den 16. Nov. 95.

Wir möchten gern wissen wie Sie leben, u. wie Sie alles bey sich zu hause gefunden. Da Schiller heute wie alle die tage her so preßante Geschäfte für die Horen hatte, so konnte er nicht selbst schreiben. Es hat uns recht weh gethan daß Sie uns so schnell verlassen mußten, kommen Sie doch ja bald wieder, daß wir wieder recht lustig seyn können. Wenn Sie unter Ihre Kunstwerke suchen u. finden vielleicht etwas von dem, was Sie mir vorigen Sommer versprochen, nemlich was mir nützlich wäre zum Copieren, so würden Sie mich sehr damit erfreuen. Sie sagten mir vorigen Sommer daß Sie unter Ihren Reichthümern nachsehen wollten, u. trugen mir auf Sie wieder daran zu erinnern, Sie werden mir also verzeihn daß ich es thue. Ich habe aber gar großen Trieb zum zeichnen, u. möchte nicht gern etwas zweckloses anfangen, wo ich nicht auch dabey etwas lernen kann.

Es giebt so schöne heitre tage jezt u. von meinen Fenstern habe ich viel licht, u. kann also die hellen Stunden benutzen.

Leben Sie wohl, Schiller grüßt Sie herzlich u. wünscht bald von Ihnen zu hören, u. gute Nachrichten.

L. Schiller.

27.

[Anfang April 97.]

Ich muß Sie schriftlich begrüßen, in meinen u. Schillers Nahmen, ich hoffe Carl hat es gestern auch ausgerichtet.

Ich bin noch hier, da ich mit den Wagen von Alex. Humbold zurück fahre, so wird es erst Morgen geschehen daß ich abreise. Ich habe Schiller wohl verlassen, ob es ihm gleich ganz fremd vorkömmt Sie nicht zu sehen, wie mir auch. Leben Sie wohl u. haben Sie etwas zu bestellen so geben Sie mir die Aufträge, wenn ich Sie nicht noch hier sehen sollte.

L. Schiller.

28.

[Jan. 1799.]

Ich beklage recht daß Ihnen auch die Plagen der Krankheit zu theil geworden sind, und daß wir Sie gestern nicht in der Comödie gesehn haben. Auch Schiller wurde beim Hingang in das Theater dem er freventlicher weise zu Fuß unternehmen wollte nicht wohl, hielt sich aber doch ziemlich in der Oper, doch hat er nun diese Nacht dafür gebüßt und nicht geschlafen. Er hat mir aufgetragen ihm bey Ihnen zu entschuldigen daß er seine Aufwartung nicht machen könne diesen Mittag, er will sich heut ganz zu Hause aufhalten. Ich wünschte von Ihnen zu hören daß Sie wohl sind. Leben Sie vergnügt und gedenken unser bestens.

L. Schiller.

29.

[Juli 1802.]

Den schönsten Dank für Ihre güte, das werk hat mich recht erfreut, das Bedeutende des Sinns, ist so klug in das

gewöhnliche des Lebens verwebt, und jede Form der Darstellung hat so bestimmte Gränzen u. steht so rein abgeschnitten vor dem Aug, daß man sich recht daran ergötzt. Die schönen Stenzen, haben mich bewegt, besonders aber ist mir die Stelle lieb wo das Streben dem Himmel herunter zu ziehen so schön ausgedrückt ist, u. ausgesprochen. Seyn Sie herzlich begrüßt ich wünsche Ihnen recht heitre und glückliche Stunden damit wir uns auch Ihrer Geistes-thätigkeit freuen können, an der wir so viel Antheil nehmen.

L. Schiller.

30.

Montag früh [28? März 1803.]

Ich muß Ihnen Bester Geheimerath, noch eine eigne Entschuldigung von meiner nicht Erscheinung bey Ihnen sagen, Schiller ist wohl weniger krank, aber seit ein paar tagen, mindert sich der Schmerz nicht; Starck hat ihm zugeredet herum zu gehen, und auch in der freyen luft, wenn die Sonne scheint. Nun wollen wir sehen was er selbst will. Ich war auch krank in diesen tagen, und habe noch ein dickes Gesicht. Aber ich hätte meine Übel vergessen um diesen Abend bey Ihnen zn sein, wenn ich Schiller allein laßen möchte, doch hoffe ich sehen wir Sie bald ein andermahl, und in weniger Gesellschaft, um Sie besser zu genießen. Haben Sie noch immer den festen vorsaz nicht auszugehen? Es wäre sonst sehr freundlich von Ihnen, wenn Sie uns einen Abend schenkten in den nächsten tagen, Sie würden Schiller u. mich sehr erfreuen.

L. Schiller.

31.

[An August v. Goethe.]

Weimar den 11ten April 1808.

Empfangen Sie mit diesen Zeilen, dieses kleine Andenken, welches ich vor Ihrer Abreise, durch die Unruhe, in meiner Familie, nicht vollenden konnte.

Ich hoffe, daß das Andenken an mich, und meine Kinder länger in Ihren Herzen ausdauern wird, als diese leichte Arbeit. Doch sey es Ihnen indeß nur ein Zeichen, daß ich gern habe, wenn Sie unser denken. Ich hoffe daß Sie Carls Freund in spätern zeiten auch bleiben, und wenn er den männlichen Alter entgegen geht, wird er Ihnen wieder gleichartiger werden als in den letzten jahren hier der Fall sein konnte, weil Sie zu verschiedne Geschäfte, u. also auch Ansichten haben mußten und während Sie dem ernstern nachstrebten, er noch mit den Begriffen seines kindischen Alters im Streit war. Wenn er erst fühlen lernt, daß nicht allein Antheil und liebe, sondern auch ein vereintes Fortstreben und Fortschreiten, Freunde aneinander feßelt, so werden sich beyde Gemüther in reifern Ansichten wieder vereinigen, und so zusammen einem Zweck entgegen streben, zum Guten der welt mitzuwirken. —

Ihrer verehrten Frau Großmutter sagen Sie, daß unter den wenigen wünschen, die ich noch, für mich selbst für das leben im Herzen hege, dieser, sie kennen zu lernen, nicht der kleinste ist. Sie ist mir in so vieler Rücksicht schon lieb u. werth. —

Ihr lieber Vater ist heut nach Jena, ich hoffe er findet dort mehr Spuren des Frühlings als hier, denn uns raubt der Sturm immer wieder die Hofnung zum beßern wetter. Aber Sie wissen daß in Jena welches die Berge schützen der Frühling immer früher erscheint. Carl und Ernst grüßen Sie herzlich, und bitten um ihre liebe. Wenn Sie nach Heidelberg kommen, so sagen Sie unsern Profefor Voß recht viel herzliches von mir. Ich erwarte in diesen tagen seine Freunde. Erzählen Sie ihm auch, daß ich in Angst war um die Gesundheit meines Schwagers, aber jezt habe ich beßre Nachrichten, auch meine Schwester hat in Frankfurt schon beruhigendere Nachrichten gefunden, und ist da mit Adolf einem frohen wieder sehen in Paris, ent-

gegen gegangen, welches mich sehr beruhigt. leben Sie wohl und gedenken meiner immer freundlich!

Charlotte v. Schiller
gebohrne von Lengefeldt.

[Darunter von der Hand Augusts v. Goethe: erhalten d. 15ten April 1808.]

32.

Mittwoch früh den 29ten Juli 1811.

Da man seinen Freunden gern etwas gutes sagen soll, wenn man es ihnen nicht immer zeigen kann, im leben, was man wünschen und sagen möchte, bey großen Begebenheiten, so muß man sich selbst die Freude machen, durch kleine Zeichen die Gesinnung anzudeuten. Also mein verehrter Freund, bekommen Sie heut diesen Gruß, und eine Nachricht die Ihnen freuen soll. Am Sonntag habe ich unsere verehrte Herzogin gesehen, sie ließ uns alle am Hof einladen, ich glaubte sie sizend zu finden, sie stand aber fest unter uns, und nur ein kleiner Stab, war zuweilen ihre Stütze. sie sieht nicht angegriffen aus, wie man es nach einem beschwerlichen Lager doch erwarten sollte.

Ich sagte Ihr, daß Sie sich ihren Unfall sehr zu Herzen genommen hätten, da trug sie mir auf, sie Ihnen sehr zu empfehlen, und daß sie mit Rührung Ihren Antheil empfände, u. Ihnen dafür dankte.

Die Hoheit sieht blühend und liebenswürdig aus, und nur ihre Gestalt mahnt einem an das was ihr bevor steht. Ich bin froh beyde Fürstinnen hier zu wissen, nach so vielen Unannehmlichkeiten, und glaube auch es ist die höchste Zeit daß die Grosfürstin kommen konnte.

Es hat mich sehr erfreut Sie wieder zu sehen Theurer Freund. Wenn ich nicht die ruhige zwanglose Existenz in Jena im Geift mit Ihnen theilte, so möchte ich wohl wünschen, Sie in den Mauren Ihres Gartens zu wissen, damit wir Ihnen auch sehen könnten. Aller Seegen Ihres

Genius ruhe auf Ihnen, und der Gedanke an Ihre Freundinnen bleibe Ihrem Herzen nicht fern.

Charlotte Schiller.

33.

Mittwoch früh. [2. Febr. 1814.]

Ihr Billet theurer verehrter Freund! ist mir eine freundliche Erscheinung gewesen und ich habe mit Rührung Ihren Antheil empfunden. In der Freundschaft des lieben Sohnes für Ernst habe ich manchen trost schon empfangen, denn es ist mir so lieb wenn die Söhne das Band das die Väter so schön verbunden, weiter ausdehnen, und dadurch wie unser geliebter Meister, so schön sagt ein Rother Faden sich durch das Gewebe des Lebens zieht, der immer hell und freundlich in die dunkeln Farben eingreifen möge. —

Jede Aufregung zu eignen Fleiß und Thätigkeit, und zu Beförderung bestimmter Geschäfte, ist mir sehr willkommen für Ernst. Ihre Empfehlung werde ich dankbar erkennen. —

Ich habe eine Art Schmerz in mir über das Schicksal der zwey Bücher des lieben lebens unsres Meisters. Meine Ehrfurcht für jede zeile, die ich mit einer Art liebe im Herzen behalten möchte machte mir diesen Besiz auf schwarz und weiß, heilig. Und ich habe ihm ungerne dem Zufall eines wandernden Heers ausgesetzt gesehen. Und doch war dies Gefühl dem guten Wollzogen eine freundliche Stunde zu bereiten, auch erfreuend.

Ich habe jezt seiner Obhut das heiligste was ich habe, Carls Schicksal anvertraut, und gönne ihm daher auch diese Freude, doch hätte ich es erst wieder in Ihre Hände übergeben mögen, u. Ihre Erlaubniß haben. —

Ich werde Sie bald einmahl um die Erlaubniß ersuchen Sie besuchen zu dürfen, weil ich Ihnen so etwas artiges über die Insel Rügen aus einem Briefe unsrer Erbprinzeßinn von Mecklenburg mittheilen möchte. — Aller Seegen der Freundschaft sey mit Ihnen.

Ich hoffe Sie hören nur gutes von dem lieben Sohn. Ich bin recht begierig wie er jezt Franckfurt findet, nach so mannichfachen Erschütterungen.

Charlotte v. Schiller.

34.

Dienstag früh [10. Mai 1814.]

Sie vergönnen mir hoffe ich, verehrter Freund, daß ich meinen Dank für Ihr Geschenck Ihnen auch schriftlich wiederhole. Es ist mir selbst eine Beruhigung in diesen Zeilen meine Gefühle auszudrücken, denn die Worte verhallen so schnell. Und der bleibend tiefe Eindruck den das Anschauen eines solchen Schazes gewährt, möchte mehr wie Worte finden können um anzudeuten was das Herz fühlt.

Welche neue reiche Welt hat unser geliebter Meister unsern Blicken eröffnet! und wie schön führt er uns in den labyrinthen des Lebens herum, dessen Anschauen und Beobachten nun uns gegeben ist. Und wie reich sind wir, daß wir die Bilder die er uns vorführt mit anschauen können, und der Nachklang dessen was Ihm erfreut, und bewegte wirkt nun wie ein mit erlebtes Schauspiel auf das theilnehmende Herz. Die Zueignung von Faust, die mir so heilig ist, spricht mir immer dabey im Herzen. Ich habe mich ganz vergessen, und mit Ihnen gelebt, und je näher man diesen Aufgehäuften Schaz von Ansichten, und Bekennnissen, wie Erfahrungen treten kann, je reicher fühlt man sich selbst. Ich möchte Ihnen über jedes Einzelne, was mich ergriff sprechen können, wie ichs empfinde. Wie lebendig wird einem jede Ihrer Umgebungen; von den lieblichen Erscheinungen der Predigers Familie, von den wunderschönen Schilderungen der Natur des südlichen Deutschlands, von den klaren blauen Himmel, und erfrischenden Grün, bis zu den Ernsthaften Kammergericht in Wezlar, ist alles lebendig, und bedeutend. Lavater, Lenz, Merck, Klinger, sind wieder gegenwärtig, und man segnet

das stille friedliche Scheiden der frommen Freundin, wie man ihre schöne Seele ehrte. Die Erscheinung unsres Freundes Knebel kam mir ganz unerwartet, und ich wußte nicht, daß Er der Erste war, der Sie an Weimar anschloß. Die Jacobische Familie, das bewegl. geistvolle Leben, und er selbst sind mir auch recht lebendig, wie der Cirkel der Frau von La Roche, der mit wenigen Pinselstrichen, ihr und ihres Mannes ganze Existenz ausspricht.

Aber man folgt auch eben so gern den Erscheinungen des Gemüths, und theilt wieder so lebendig die Gefühle der Jugend und der Leidenschaft, die im Herzen auf und ab steigt, als wenn der Meister es erst alles empfunden hätte, darinn bewährt sich recht die Meisterschaft daß wir, die zu spät in den schönen Kreis dieses Lebens eintraten doch mit in der vergangenheit durch das Gefühl leben können. Und dafür müssen Ihnen Ihre Freundinnen, unter denen ich nicht gern die letzte seyn möchte recht innig danken.

Aller Segen Ihres Geistes sey mit Ihnen theurer Freund möchte der trübe kalte Maytag Ihnen nicht schädlich sein so wie er uns traurig ist, denn die Blüthen verderben, u. die Nachtigallen schweigen!

Leben Sie wohl, und erhalten mir Ihr Wohlwollen und Freundschaft.

Charlotte Schiller.

35.

den 20ten März 1815.

Ihre Zeilen verehrter Freund! mit der geistvollen Sendung begleitet, haben mir doppelte Freude gemacht, theils weil ich so lange nichts von Ihnen sah, und über den Zustand Ihrer Gesundheit mich gern beruhigt hätte, weil ich meinen Wünschen und Gefühlen nach, Sie immer in ungestörter Ruhe und Heiterkeit wissen möchte. Theils ist mir auch der Inhalt dieser Blätter sehr bedeutend. Ich weiß nichts zu erinnern, weil Sie Schillers Ansichten so schön ausgesprochen haben, über fremde Produkte.

Nur Eine Stelle könnte ich anders wünschen, weil sie gegen meine Überzeugung spricht. Denn so gut ich weiß daß die frühern Wercke Schillers nicht nach den Regeln und Forderungen der Kunst sind, und nicht für die Schranken der angenommenen Meinungen berechnet, so möchte ich doch aus Ihrem Munde nicht gern vernehmen, daß Sie diese wercke, Produktionen der Roheit wie des Unwillens nenneten.

Schillers ganze lage, und die Eindrücke die er erhielt, zeigen von einem nichtanerkennen der Welt, und die Räuber gebe ich wo nicht Preis, aber doch einer höhern Kunstforderung nicht entsprechend. Aber Fiesko, wo ein gebildeter Republikanischer Sinn sich ausspricht, möchte ich nicht in diese Classe sezen. Einige Scenen die gegen den Conventiellen Anstand anstoßen, können stören, wenn man es ängstlich berechnen wollte. Aber da er in der ersten glücklichen Zeit der Befreyung aus den despotischen Würtemberg entstanden, so kann man auch dafür Erklärung finden, in einen so leicht erregten Gemüth.

Über Cabale und Liebe entscheide ich nicht. Aber ich fühle, daß, von solchen Geistern wie den Ihrigen ich es frey ausgesprochen sehen möchte wie Sie fremde Kraft zu empfinden wissen, mit Ihren eignen hohen Genius. Und daß ich, wo es auch sey die Spuren gern wieder finde, von der Freundschaft und Geiftesthätigkeit die eine so schöne Verbindung nicht für eine Zeit nur hervorbrachte.

Möge ein guter Genius Sie schützen, und Aller Seegen der Freundschaft kräftig auf Ihre Gesundheit wircken können! Sie sind immer in unsrer nähe, auch wenn wir Sie nicht sehen, doch möchte ich Ihnen den Wunsch lebhaft aussprechen daß Sie uns nicht Fremd werden lassen in Ihrem Herzen, und an meine Innige Theilnahme und Freundschaft gern glauben.

Charlotte v. Schiller.

36.

[Anfang Juni 1818.]

Daß ich mich darauf gefreut habe, Sie verehrter Freund! zu sehen, hoffe ich glauben Sie mir, auch ohne diese Zeilen; daß aber Krankheit Sie abhält uns zu sehen, hat mich schon recht betrübt. Ich begrüße Sie oft vom Ufer der blauen Saale, wenn ich in meiner Nachbarschaft im Paradiese wandle, und möchte gern daß meine guten Wünsche für Sie heilbringend wären.

Sie haben mir ein recht seltsames Werck gesendet, es hat mich äuserst beschäftigt, und das Alter des Stücks, wie der wunderbare Gang der Begebenheiten, sind sehr merckwürdig. Da ich so nahe am Paradiese wohne, so habe ich durch dieses Werck auf eine wunderbare Art die Sieben Todt Sünden kennen lernen sollen, durch ihr Erscheinen in dieser Poesie, und hoffe sie sind deswegen nicht in mein Gemüth eingedrungen. Wenn ich nicht fürchtete daß es Ihren Augen schadet, so möchte ich gern mehr sagen über dieses seltsame Werck.

Leben Sie wohl Theurer verehrter Freund! und glauben Sie daß ich warme wünsche für Ihre Gesundheit im Herzen trage, und daß ich mich freuen werde, Sie zu sehen.

Freitag Abend.

Charlotte v. Schiller.

37.

Dienstag früh. [October 1818.]

Ich wünsche gar sehr, Sie selbst zu sprechen verehrter Freund! Erstlich wird es mich sehr erfreuen Sie wohl zu sehen. zweytens möchte ich gern Ihnen meine Töchter zuführen; die jüngere möchte unter Ihrer Anleitung so gern sich zeigen bey den bevorstehenden Masquenfeste. Und wird gern den vorschritten folgen, die der Meister giebt. Doch möchte ich bald davon unterrichtet seyn, der Anfallen wegen. Ich möchte nicht gern zu einer Ihnen unbequemen Stunde erscheinen. Wollen Sie mir nur mündlich wißen laßen ob wir nach zwölf Uhr diesen Morgen,

oder diesem Nachmittag, um eine von Ihnen bestimmte Stunde erscheinen sollen?

Mit den innigsten Wünschen für Ihr Wohlseyn; bin ich mit gewohnter Ergebenheit u. Anhänglichkeit.

Charlotte von Schiller.

38.

Den 19. December 1818.

Da meine gefrigen Umgebungen so unruhig waren, und mich um äußere Dinge befragten, und mir dadurch, den reinen Genuß raubten, dem mir das hören Ihrer schönen Dichtung gegeben, und auch manches Wort im Munde der Hersagenden verlohren ging, so ist der Wunsch zu lebendig in mir, Theurer, verehrter Freund, daß ich ihm auszusprechen wage, daß Sie mir nur auf zwey Stunden das Manuscript vertrauen wollten? Es soll nicht aus meiner Hand, aus meinen Wänden kommen Und Niemand soll es erfahren, daß ich es gelesen. —

Ich hoffe Sie vertrauten mir, um des Namens willen, dem Sie so schön gefeyert und ausgesprochen haben. Ich hoffe auch um meinetwillen, da Sie wissen wie ich Sie liebe u. ehre, und wie ich sonst, in den glücklichen zeiten, wo Sie mit uns waren, treu die Geheimnisse bewahrte, die Sie in den stillen Stunden des Beysammenseyns sich vertrauten. Mein Herz theilt zu tief empfindend die Stunden, der heiligen Mittheilung! Ich möchte jezt jedes Wort haben, jede Mittheilung treu im Herzen erhalten haben, um von so einen Kreis nicht getrennt zu seyn. Ich habe nur den Trost noch, daß ich auf die Weise fort lebe und empfinde, die ich gewohnt war. Und in diesem Bild meines vergangnen lebens, sind Sie selbst theurer verehrter Freund mir eine zu liebe Erscheinung; als daß ich Ihnen nicht immer mit Freude die Empfindung meiner verehrung für Sie, aussprechen möchte. Alles Güte und Schöne sey Ihnen hold und nahe, und der Seegen der Musen, die Ihnen so schöne Gedichte eingeben.

Charlotte von Schiller.

39.

Freitag früh. [7. Mai 1819.]

Ich werde den Herrn Dawe erwarten, und ihm die Büfte zeigen, da mir sein Besuch in Beziehung seines Antheils werth ist. Empfangen Sie verehrter Freund die versicherung in diesen zeilen, daß jede veranlassung die ich habe von Ihren Andenken mich zu überzeugen mir sehr lieb ist, und daß ich auch immer gern Ihnen sage wie ich Sie verehere und liebe.

Charlotte von Schiller.

VII. BRIEFE KÖRNER'S.

40.

Dresden den 8. Febr. 1793.

Ihren Brief aus Düsseldorf würde ich bis jetzt nicht unbeantwortet gelassen haben, wenn ich nicht erst die Nachricht von Ihrer Zurückkunft nach Weimar hätte abwarten wollen. Durch Facius — der seinen hiesigen Aufenthalt gut benutzt zu haben scheint — habe ich diese Nachricht erhalten, und nun schiebe ich es nicht länger auf Ihnen recht herzlich dafür zu danken, daß Sie uns gleich in den ersten Tagen der Erholung durch einen Beweis Ihres Andenkens erfreut haben.

Wohl Ihnen, daß Sie die Beschwerlichkeiten und Gefahren des Kriegs überstanden haben, und nun ganz wieder für die Musen leben können! Und wohl einem jeden, der in den jetzigen stürmischen Zeiten einen sichern Hafen gefunden hat! Auch *ich* glaubte in einem solchen Hafen gelandet zu seyn; aber jetzt sehe ich mich in dieser Meynung getäuscht — Verzeihen Sie daß ich Sie von *meinen* Angelegenheiten unterhalte, aber es fragt sich, ob vielleicht durch *Ihre* Verwendung die Existenz einer Familie verbessert werden könne, deren Lage Ihnen nicht gleichgültig ist, wie ich mir schmeichle. Und in diesem Falle darf ich auf Ihre Theilnehmung rechnen.

Ich war mit meiner Lage zufrieden. Meine Amtsgeschäfte interessirten mich und schienen mir zu gelingen. Ich glaubte mir bey dem Theile des hiesigen Publikums, welcher einen Anlaß haben konnte von mir Notiz zu nehmen, Achtung und Zutrauen erworben zu haben. In dieser Meynung rechnete ich auf ungestörte Freyheit in dem Gebrauche meiner Musse und in der Wahl meines Umgangs. Ich hatte 10 Jahre in Dresden nicht im Verborgnen gelebt, war mit Personen von allen Classen bekannt geworden, und glaubte mir weder durch Reden, noch schriftstellerische Producte, noch andre Handlungen zu einem Verdachte über meine Gesinnungen irgend einen Anlaß gegeben zu haben. Gleichwohl weiß ich jetzt zuverlässig, daß ein solcher Verdacht existirt, daß meine unschuldigsten Handlungen in ein gehäßiges Licht gestellt werden, und daß man mich als ein Mitglied gefährlicher Verbindungen ansieht. Es sind drey Fälle möglich, entweder ein sonderbares Zusammentreffen von Umständen, die bey einem andern auffallend seyn könnten, hat bey irgend jemand, der mich sonst nie kennen zu lernen Gelegenheit hatte, Besorgnisse erregt, oder man sucht sich auf meine Kosten ein Verdienst in Entdeckung geheimer Machinationen zu machen, oder es verfolgt mich ein heimlicher Feind. Ich fürchte keine Beobachtung, aber mein hiesiger Aufenthalt ist mir verleidet. Nach unsrer Verfassung habe ich zwar keine ungerechten Behandlungen zu besorgen, aber selbst die wohlgemeynten Warnungen, die an mich gelangen, stören die Ruhe meiner Familie. Ich hasse die ängstliche Existenz, bey jedem unschuldigen Schritte prüfen zu müssen, ob er nicht einer üblen Auslegung fähig ist. Und das: Semper aliquid haeret, wird bey mir nicht fehlen. Gegen heimliche Beschuldigungen kann ich mich nicht rechtfertigen, also bleibt der gehäßige Eindruck. Jede Aussicht daher zu einer einträglichen Stelle ist mir abgeschnitten. Gleichwohl muß ich bei meiner Besoldung, die aus tausend Thalern besteht, jährlich einen

Theil meiner Kapitalien zusetzen, um an einem so theuren Ort leben zu können. Dieß alles macht, daß ich mich nach einer andern Stelle sehne, und im Vertrauen auf Ihre Güte wage ichs Sie zu fragen, ob Sie eine Möglichkeit sehen, mir über lang oder kurz in Weimar ein Aequivalent für meine hiesige Einnahme zu verschaffen? Ich begreife die Schwierigkeiten die dabey eintreten können, und es wird mich nicht wundern, wenn Sie mir alle Hoffnung benehmen. Aber daß Sie mir meine Anfrage in meiner jetzigen Lage verzeihen werden, weiß ich gewiß.

Meine Frau und ihre Schwester empfehlen sich Ihrem Andenken.

Körner.

41.

Empfangen Sie meinen wärmsten Dank für den wohlthätigen Eindruck, den Ihr Brief auf mich gemacht hat. Ich erkenne die Sprache der ächten Theilnehmung, aber die Theilnehmung eines Mannes, auf den die Worte passen:

Seine Seel' ist stille; sie bewahrt
Der Ruhe heil'ges unerschöpftes Gut,
Und den Umhergetriebnen reichet er
Aus ihren Tiefen Rath und Hülfe. —

Diese *Ruhe* fehlte mir, als ich meinen Brief an Sie schrieb, und Sie haben viel beygetragen, daß ich sie wieder zu erlangen hoffe.

Daß indessen der Verdacht gegen mich mehr als eine bloße Privatmeynung ist, beweist die Person, welche ihn gegen mich äusserte und die Art wie es geschah. Je mehr ich aber darüber nachdenke, destomehr verliert sich das Kränkende und Beleidigende in dieser Äusserung. Die Schüchternheit der Regierungen verdient in den jetzigen Zeitumständen einige Nachsicht. Doch glaube ich daß es oft rathsamer wäre am rechten Orte ein gewisses Zutrauen zu zeigen. Wenn ich bedenke, daß so manche würdige Männer, und selbst Sie, durch den Geist der Zerstörung

haben leiden müssen, der die jetzige Periode auszeichnet, so schäme ich mich bey meinen kleinen Unannehmlichkeiten nicht gleichgültiger zu seyn. Aber mein Entschluss ist nunmehr gefaßt. Ich gehe meinen Weg ruhig fort, bis die Regierung auf eine öffentliche Art durch Thatsachen ihren Verdacht zu erkennen giebt. Alsdann dringe ich auf strengste Untersuchung und wenn ich vollkommen gerechtfertigt bin, fordre ich meinen Abschied. Ich habe noch Vermögen genug um ein Paar Jahre es mit ansehen zu können. Ich komme dann zu Ihnen und höre Ihren Rath, was künftig für mich zu thun sey.

Vielleicht sehen wir uns in diesem Jahre. Ich habe große Luft zu einer Reise nach Weimar.

Von den überschickten 30. Thlr. habe ich nach Faciussens Auftrage 13. Thlr. 8 gr. an Tettelbach bezahlt und überschicke Ihnen seine Quittung. An Schurich sollte ich 7. Thlr. bezahlen. Aber dieser ließ mir sagen, daß er sie schon erhalten hätte. Also habe ich das Uebrige für mich behalten.

Zink rühmt Facius sehr. Er behauptet, daß er viel weiter kommen würde als Tettelbach. Was ihm jetzt noch an Handgriffen fehle, werde er sich bald durch Uebung erwerben.

Leben Sie recht wohl, und genießen Sie ungestört der Ruhe, die Sie so sehr verdienen. Die Meinigen empfehlen sich Ihrem Andenken.

Dresden den 20. Febr. 1793.

Körner.

42.

Nach Ihren letzten Äusserungen kann ich mir den schmeichelhaften Gedanken nicht versagen, daß ein Reisender, der ein Paar Zeilen von mir überbringt, Ihnen weniger fremd seyn werde. Fürchten Sie aber keinen unbescheiden Gebrauch von dieser Voraussetzung. An dem Grafen von Redern, der Ihnen diesen Brief überbringt würden Sie ohne mich eine interessante Bekanntschaft machen; aber mir ist

daran gelegen, daß Sie sich auf einem kürzern Wege einander nähern, da sein Aufenthalt in Weimar vielleicht nicht von langer Dauer seyn wird. Es ist der nehmliche, der zuerst Sächsischer Gesandter am Spanischen Hofe, und nachher Preussischer Gesandter in London gewesen ist, jetzt aber von den Einkünften eines beträchtlichen Vermögens unabhängig als Weltbürger lebt. Ich kenne ihn noch von der Universität her. Immer hat er sich durch ausgebreitete und gründliche Kenntnisse, und durch einen warmen Eifer für das Gute und Schöne unter seiner Klasse ausgezeichnet. Auch in Ansehung der Kunst werden Sie Berührungspunkte bey ihm finden. Kurz er verdient seine jetzige beneidenswürdige Existenz.

Die Meinigen empfehlen sich Ihrem Andenken. Leben Sie recht wohl.

Dresden den 27. Febr. 1793.

Körner.

43.

Leipzig den 29. May 1796

Noch kann ich Ihnen leider keine befriedigende Nachricht wegen der Victoria geben. Ich bot dem Herrn von Seckendorf sieben Louisd'or und schrieb ihm zugleich wegen Ihren übrigen Aufträge. Aus seiner Antwort in der Beylage ergibt sich, daß er schwer daran geht, etwas abzulassen. Sobald ich nach Dresden komme, welches den letzten May geschieht, werde ich die vollen 8. Louisd'or bieten. Vielleicht läßt er sich erweichen.

Leipzig will auf Jena nicht schmecken. Ueberall trifft man auf aesthetische »Gründlinge« Ich fange an die Dresdner Cammerjunker zu schätzen, wenn ich sie mit den hiesigen Gelehrten vergleiche. Unter den hiesigen süßlichen Pedanten würde ich es nicht aushalten.

Von Geßlern habe ich noch keine Nachricht, und wegen der neuerlichen Vorfälle in Italien fürchte ich fast ein neues Hinderniß seiner Reise. Auch Sie werden vielleicht erst später reisen, als Sie sich vorgenommen hatten. Desto

besser für uns, wenn vielleicht noch manches vorher fertig wird. Schiller schreibt, daß Sie fleißig gewesen sind.

Oft haben wir uns schon an einer gewissen Idylle gelabt. Sie wird eines unsrer Lieblinge unter Ihren Werken. Auf Hero und Leander sind wir äusserst gespannt.

Einen Kunstgenuß von vorzüglicher Art habe ich doch in Leipzig gehabt. Hiller ließ mich einiges von einem Mozartschen Requiem hören, welches eine seiner letzten und geistvollsten Arbeiten ist — in seiner Art ohngefähr, wie ich mir das jüngste Gericht von Michel Angelo denke. — Die Instrumente hätten besser seyn können, aber die Singestimmen haben größtentheils eine sehr gute Intonation, und Hiller hat wirklich von dieser Seite viel Verdienste.

Wenn Sie noch in Jena bleiben, so muntern Sie ja Schillern zum Spazierengehen auf. Wie er schreibt, ist ihm der erste Versuch recht wohl bekommen.

Jetzt eile ich in meine Heimath, arbeite, soviel ich kann weide mich an der Erinnerung, und an der Aussicht des nächsten *Congresses*. Tausend freundschaftliche Sachen von den Meinigen. Leben Sie recht wohl, und denken Sie manchmal an uns.

Körner.

44.

Wie sehr mir ein Überbringer irgend einer Zeile von Ihnen willkommen ist, darf ich Sie hoffentlich nicht erst versichern. Herr Wölfel hat mir seine Angelegenheit eröffnet, und wie ich erwartete, hat er so wenig Schwierigkeit gefunden, seinen Zweck zu erreichen, daß er meiner Verwendung wozu ich sehr bereit war, gar nicht bedurfte.

Die Jenaischen Tage sind uns allen unvergeßlich. Wie schön, wenn wir sie bald einmal in Dresden erneuern könnten! An der Elbe wandelt sich's gewiß auch nicht übel, und unser Freund, der jetzt in Neapel herumwandelt, kommt gewiß bald zurück. Er klagt sehr über die Unannehmlichkeiten seiner Existenz bey dem allgemeinen Misträuen gegen Fremde. Nicht einmal einen Berg kann er

besteigen ohne Verdacht zu erregen. Er bekommt meine Briefe nicht, und sein letzter ist auch über 8. Wochen alt.

Auf den letzten Band des Meisters warten wir alle mit Sehnsucht. Er erscheint doch noch in dieser Messe?

Unser Gallerie Inspektor Riedel hat neuerlich eine große Kränkung gehabt. Hirt kommt aus Rom hieher und docirt auf gut Berlinisch über die besten Stücke der Gallerie, erklärt die Venus von Tizian für eine sehr mittelmäßige Copie, spricht mit Geringschätzung von andern Gemälden der ersten Meister, sucht zwischen den Fenstern und in den verborgensten Winkeln allerley heraus, was er für das wichtigste ausgiebt — und diese Orakelsprüche sammelt die Fürstinn von Dessau, um sie ihrem Tagebuche einzuverleiben. Wie mag es da manchem armen Reisenden in Rom gehen, wenn er in solche Hände fällt! Und Hirt galt für einen der besten Ciceronen.

Cellini interessirt uns noch immer sehr. Das sonderbare Gemisch von Wildheit und Gutmüthigkeit, das so manchen Stoff zum denken giebt, zeigt sich auch in dem neusten Fragmente. Graf Geßler hat in der Kunstsammlung die er auf Ihren Rath auf dem Schloße in Bayern gesehen hat, dessen Sie gegen uns erwähnten, auch eine Arbeit von Cellini gefunden.

Schiller hat mir lange nicht geschrieben. Ich weiß daß er jetzt sehr beschäftigt ist, und wegen seiner Gesundheit beruhigt mich ausser Ihrem Zeugniß ein Brief von seiner Frau.

Tausend Empfehlungen von den Meinigen. Leben Sie recht wohl, und erfreuen Sie uns bald wieder durch einen Beweis Ihres Andenkens.

Dresden den 28. Sept. 1796.

Körner.

45.

Der Reisegefährte des Grafen von Geßler, Hofrath von Senfft, hat die Absicht sich ein Paar Tage in Weimar aufzuhalten, und bittet mich seinetwegen an Sie

zu schreiben. Es ist ein junger Mann, dem es gar nicht an Kenntnissen und Empfänglichkeit für das Gute fehlt. Auch wird er Ihnen manches von Meyer und Graf Geßler erzählen können. Er kommt eben jetzt aus Italien zurück, um einer Engländerinn, die er in Neapel kennen gelernt hat, und die er zu heyrathen denkt, die Stätte zu bereiten. Graf Geßlern erwarte ich spätestens zu Ende des Sommers.

Vor einigen Tagen wurde uns eine Hoffnung ver-eitelt. Wir glaubten, Sie würden den Herzog begleitet haben. Dürften wir Sie diesen Sommer nicht noch erwarten? Zu einer Reise nach Italien ist es noch immer zu zeitig. Auch sollte Hero und Leander noch vorher fertig werden.

Uns verlangt sehr nach Herrmann und Dorothea und bis Michael können wir uns unmöglich gedulden. Eine Abschrift haben Sie doch wohl bey sich, wenn Sie noch diesen Sommer zu uns kommen?

Dora mahlt jetzt auf der Gallerie, und es scheint ihr gut zu gelingen. Wir haben diesen Sommer viel Künstler von Talent hier, Grassy, Hueras einen Portugiesen, Schönberger, einen braven Landschaftsmahler.

Leben Sie recht wohl. Minna und Dora empfehlen sich Ihrem Andenken.

Dresden den 29. May 1797.

Körner.

46.

Die verlangten Opernbücher habe ich erst heute erhalten, sonst würde ich Ihren Auftrag schneller besorgt haben. Sie erhalten dadurch zugleich eine Probe von der Wachsamkeit der hiesigen Theater-Polizey über die Sitten besonders der Prinzessinen. Die Prinzessinn von Amalfi, welche das Aergerniss giebt sich in ihren Pagen zu verlieben, ist in eine Gräfin, und der Page in einen Pagenhofmeister verwandelt worden.

Auf Herrmann und Dorothea warte ich wie die Kinder auf Weihnachten. Humbold verspricht mir die Aushänge-

bogen zu schaffen. Mit ihm und seinem Bruder giebt es vielerley zu sprechen, nur ist Alexander von Humbold so oft wegen seines mineralogischen Studiums abwesend, daß ich ihn nicht so oft, als ich wünschte genießen kann. Seine Art das Naturstudium zu treiben, ist für mich sehr anziehend, wenn gleich dieß Fach jetzt ganz außer meiner Sphäre liegt.

Den Prolog zum Wallenstein habe ich mit großem Vergnügen gelesen. Die Darstellung hat ungemein viel Leben und Individualität. Auch erhebt sich der Ton allmählich, bis er endlich zur tragischen Handlung selbst vorbereitet. Den Unteroffizier halte ich für eine der schwersten und doch sehr glücklich ausgeführten Figuren des Gemählde.

Die Meinigen empfehlen sich Ihrem Andenken. Leben Sie recht wohl.

Dresden

den 30. Jun.

1797.

Körner.

47.

Damit Sie es nicht ganz vergessen, daß es noch ein Dresden in der Welt giebt, ergreife ich mit Vergnügen eine Gelegenheit Sie daran zu erinnern. Vergebens hofften wir immer Sie einmal hier zu sehen, und leider sehe ich kein andres Mittel, wie wir einmal wieder zusammen kommen sollen, da in meiner jetzigen Lage das Reisen mit doppelten Schwierigkeiten verbunden ist.

Herr Professor Grassi, der Ihnen dem Ruf nach als Künstler ohne Zweifel schon bekannt ist, wünscht bey Ihnen durch mich eingeführt zu werden. Schiller wird Ihnen sagen, wie er seine hiesigen Gemählde gefunden hat. Hier wird er auch als Lehrer geschätzt. Er geht jetzt nach Gotha, um dort einige bestellte Arbeiten zu fertigen.

Hoffentlich ist Ihre Gesundheit nunmehr ganz wieder hergestellt. Wenigstens waren die neueren Nachrichten

beruhigend. In meiner Familie ist jetzt alles gesund, und wir sind mit Einrichtung einer neuen Wohnung beschäftigt.

Leben Sie recht glücklich und erhalten Sie uns Ihr Andenken.

Dresden am 16. May 1802.

Körner.

48.

Ew. Excellenz nicht mehr in Carlsbad zu finden, that mir und den Meinigen sehr Leid. Zwar hat meine Tochter von Ihrer Frau Gemahlinn Ihren zurückgelassenen Brief erhalten, und die Äusserungen Ihres Wohlwollens, die wir darin fanden, würden uns zu anderer Zeit sehr erfreut haben, aber jetzt war es uns das erste Mal seit wir uns erinnern, nicht recht, etwas Geschriebenes von Ihnen zu sehen.

Ich hatte noch einen besondern Grund Ihre Gegenwart zu wünschen. Mein Aufsatz über Schillers Leben ist fertig, und ich hatte eine Abschrift davon mitgebracht, um sie Ihnen zu zeigen. Es ist mir überhaupt äusserst wichtig Ihr Urtheil darüber zu vernehmen, und da besonders Ihrer in diesem Aufsatze sehr oft gedacht werden mußte, so ist mir sehr daran gelegen, daß nichts darin vorkomme, was Sie geändert, oder weggelassen wünschten. Von mir ist wenig in dieser Schrift. Das meiste besteht in Stellen aus Schillers Briefen an den ältern von Humbold und an mich. Ich habe diese Stellen fast bloß aneinander zu reihen gesucht, und mich vorzüglich bemüht, von Ihrem Verhältniß mit Schillern, das mich immer erfreut hat, ohne Indiscretion ein deutliches Bild zu geben. Von der Schillerischen Wittwe werden Sie ein hoffentlich leserliches Concept dieses Aufsatzes erhalten, das ich ihr zur Ansicht geschickt habe. Sollte Ihnen irgend etwas anstößig oder bedenklich seyn, so bitte ich inständigst, mich auf irgend eine Art Ihre Erinnerungen wissen zu lassen. Herr D. Riemer hat wohl die Gefälligkeit für mich, mir etwa zu melden, was Ihnen aufgefallen ist.

Ich lege einen Plan bey, wie ich mir die Ordnung ausgedacht habe, in der die Schillerischen Schriften aufeinander folgen sollen.

Die Meinigen empfehlen sich nebst mir Ihrem ferneren Wohlwollen.

Carlsbad am 3. Juli 1811.

Körner.

Plan der Ausgabe von Schillers Werken¹.

- I. Band.* Nachrichten von S. Leben — Gedichte aus der Anthologie — Räuber.
- II.* Fiesko — Kabale und Liebe — prosaische Aufsätze aus dem Württembergischen Repertorium und aus den ersten Heften der Thalia.
- III.* Gedichte der 2^{ten} Periode — Carlos
- IV.* Fragment des Menschenfeinds — Geisterseher — philosophische Briefe — prosaische Aufsätze im Merkur.
- V.* Geschichte des Abfalls der Niederlande.
- VI.* Geschichte des 30jährigen Kriegs.
- VII.* Kleine historische Schriften — Vorreden zu den Memoires, Vertot, Pittaval.
- VIII.* Über Anmuth und Würde — sämmtliche aesthetische und übrige prosaische Schriften nebst den bedeutendsten Recensionen.
- IX.* Gedichte der 3^{ten} Periode — Wallenstein.
- X.* Maria Stuart — Jungfrau von Orleans — Braut von Messina.
- XI.* Tell — Huldigung der Künste — Macbeth — Turandot.
- XII.* Phädra — die beyden aus dem französischen übersetzten Luftspiele — der Nachlaß.

49.

Ein freundliches Schreiben von Ihnen habe ich in Wien erhalten, aber meine Antwort verschoben, bis ich Ihnen das erste größere Werk meines Sohnes schicken könnte. Ihre nachsichtsvolle Aufnahme seiner frühern Versuche bürgt mir für einen gütigen Empfang. Ich gestehe, daß ich stolz darauf bin, Ihnen dieß Produkt als die Arbeit

¹ Quartblatt, gefunden unter Variis im Nachlasse Augusts v. Goethe.

meines Sohnes vorlegen zu können. Er wird noch die Aufführung dieses Stücks in Wien abwarten, das jetzt bey dem Theater an der Wien einstudiert wird. Grüner, der sich in Weimar gebildet hat, übernimmt den Zrini, und nach dem, was ich in der Rolle des Mahomet und des Tell von ihm gesehn habe, erwarte ich viel Gutes. Mit Eintritt des Winters wird mein Sohn zu uns kommen, und dann nach Weimar eilen, wo er etwas für das dortige Theater nach Ihrem Rathe zu liefern wünscht.

In Wien habe ich viel Gutes genossen, und viel Merkwürdiges gesehen. Die Stadt ist mir lieb geworden, weil der dortige Aufenthalt sehr wohlthätig auf meinen Sohn gewirkt hat. Unsere Reise war glücklich, und es thut uns nur Leid, daß die Hoffnung Sie zu sprechen, vereitelt wurde. Meine Verhältnisse haben sich hier verändert. Ich bin wieder thätiges Mitglied des Appellationsgerichts, und habe meine Referendarstelle aufgegeben. Dieß macht es mir leichter im Sommer kleine Reisen zu unternehmen. Ihnen droht daher ehestens ein Besuch, wenn Sie nicht bald zu uns kommen.

Die Meinigen empfehlen sich Ihnen bestens.

Dresden am 24. Sept. 1812.

Körner.

50.

Ueberbringerin dieses Briefs ist Frau Gräfin von Vay, geborne Gräfin von Wartensleben, eine sehr angenehme Frau, die ich in Wien bey Herrn von Humboldt kennen gelernt habe. Nach dem Tode ihres Gemahls, eines Ungarn, hat sie mehrere Jahre in Italien zugebracht, und sehr für die Kunst gelebt. Sie werden über vieles mit ihr sprechen können. Jetzt macht sie eine Reise nach Holland zu einer Tante.

Ihre gütigen Äusserungen wegen meines Sohnes in Ihrem letzten Briefe erkenne ich mit lebhaftestem Danke, und wünsche meinem Sohne Glück zu der freundlichen Aufnahme, die er von Ihnen zu erwarten hat. Mein Wunsch war bloß, daß er sich Ihnen oft nähern dürfte, und den

Weg zu Ihnen wird er aus jeder Wohnung finden. Er ist in diesem Punkte nicht verwöhnt, und Annehmlichkeiten mancher Art werden ihm in Weimar nicht fehlen. Uebrigens ist seine Abreise von Wien neulich wieder verzögert worden, da die Aufführung des Zrini wegen dortiger Theater Verhältnisse erst in der Mitte des Januars erfolgen kann.

Die Censur des Theaters in Wien verfährt nicht ganz consequent, findet manchmal Anstoß ohne Grund und ist oft weniger bedenklich, als man glauben sollte. Ich bin bey einer Aufführung des Mahomet gewesen, wo Stellen stehen geblieben waren, die ich nicht zu hören erwartete. Das Publikum verdirbt oft die Sache, indem es bey Stellen klatscht, die einer Anwendung fähig sind, und die Censur dadurch zum Streichen nöthigt.

Die Aufführung der Braut in Weimar hätte ich wohl sehen mögen. Hier wurden beyde Rollen verfehlt, die ältere durch Mangel an Humor und die jüngere durch Uebertreibung.

Die Meinigen empfehlen sich Ihrem Andenken bestens.

Dresden

am 13. Dec. 1812.

Körner.

VIII. BRIEFE W. V. HUMBOLDTS,

I BRIEF DER CAROLINE V. HUMBOLDT, NEBST EINEM ANHANGE:
AUS BRIEFEN W. V. HUMBOLDTS AN RIEMER.

51.

Freitag Morgen [21. Nov. 94.]

So sehr ich mich freute, den heutigen Mittag in Ihrer Gesellschaft zuzubringen, so leid thut es mir jetzt, auf dieß Vergnügen Verzicht thun zu müssen. Aber eine Unpäßlichkeit, die zwar nicht bedeutend ist, aber doch leicht zunehmen könnte, wenn ich sie nicht ein wenig abwartete, nöthigt mich, meine Reise nach Erfurt noch aufzuschieben. Wann ich sie nun werde vornehmen können? weiß ich zwar selbst nicht. Aber auf alle Fälle werde ich alsdann

nicht versäumen, bei meiner Durchreise durch Weimar von Ihrer gütigen Erlaubniß, Sie zu besuchen, Gebrauch zu machen. Meine Frau empfiehlt sich Ihrem gütigen Andenken. Schiller habe ich heute noch nicht gesehen. Haben Sie die Güte viele Empfehlungen an Herrn Prof. Meyer von mir zu machen. Ich habe die Ehre mit der innigsten Verehrung zu verharren

Ew. Hochwohlgeb:
gehorsamster,
Humboldt.

52.

[Dec. 1794.]

Da mein Bruder aus Beireuth so eben angekommen ist, so folge ich Ihrer gütigen Erlaubniß, Ihnen davon Nachricht zu geben. Ihr Wunsch, ihn zu sehen, ist ihm unendlich schmeichelhaft gewesen, und er bittet Sie recht sehr ihm die Freude zu verschaffen, Sie hier zu sehen. Schiller, meine Frau und ich vereinen unsere innigsten Bitten mit ihm, und lassen Sie uns hoffen, daß sie nicht vergeblich seyn werden. Er bleibt bis Freitag Abend hier. Sehr gern würde er auch selbst Ihnen seinen Besuch in Weimar abtatten. Aber wenn es irgend möglich wäre, so bäten wir Sie doch recht sehr, *hierher* zu kommen. Da ich Schillern unmöglich rathen kann, selbst wenn er wollte, mitzufahren, so wären wir einen Tag getrennt, und mein Bruder selbst ist von mehreren Reisen, die er seit kurzem unternehmen mußte, so ermüdet, und wirklich kränklich, daß er ein Paar Tage lang der Ruhe bedarf. Vorzüglich bittet Sie auch meine Frau, ihr die Freude, Sie zu sehen, nicht zu rauben. Schillern sah ich heute noch nicht. Er hat wieder nicht geschlafen. Prof. Meyer dürfen wir doch wohl bitten, Sie zu begleiten. Leben Sie recht wohl, und sagen Sie mir, daß wir nicht vergeblich hoffen!

Ihr
Humboldt.

53.

Freitag [Ende Jan. 95.]

Da unser Freund Jacobi gerade zu Ihnen fährt, so benutze ich diese Gelegenheit, Ihnen einen skelettirten Pfau zu schicken, der Sie vielleicht gerade jetzt interessirt, weil Sie wahrscheinlich sich nun bald mit dem osteologischen Schema für die Vögel beschäftigen. Es sind die Erstlinge meines Skelettirens, und ich muß Sie daher bitten, zu verzeihen, daß, er trotz der Hülfe des Meisters, die ich noch in etwas mit hinzugenommen habe, nicht besser und reinlicher ausgefallen ist.

An die Beschreibung des Bocks habe ich mich noch nicht gemacht, weil ich es für nothwendig halte, vorher durch Ihre hier zurückgelassenen Abhandlungen mit dem Geiße Ihrer Untersuchungen vertraut zu werden. In künftiger Woche wird das Abschreiben geendigt seyn, und dann gehe ich unverzüglich an eine nahe thätige Theilnahme. Indesß sammle ich allerlei, vorzüglich Schädel, da ich gern eine monographie des Keilbeins zu Stande brächte, und auch vielleicht die Vergleichung eines zwar einzelnen, aber doch so wichtigen Theils, als der Schädel ist, nicht unwichtig wäre. Anfangs werden die Fortschritte in diesem für mich so fremden Felde freilich langsamer seyn, aber ich rechne auf fortdauernden Fleiß, und ich kann es Ihnen nicht beschreiben, welche Freude Sie mir durch die Erlaubniß gemacht haben, Ihnen auf Ihrem Gange folgen zu dürfen.

Meine Frau erinnert sich mit lebhaftem Vergnügen der Tage, die Sie hier zubrachten, und bittet Sie um die Fortdauer Ihres freundschaftlichen Andenkens. Unser Kleiner scheint die Blattern recht gut zu bestehen. Wenigstens ist er nicht kränker, als die Umstände es selbst mit sich bringen. Tausend herzliche Empfehlungen an H. Prof. Meyer.

Humboldt.

54.

Montag [23. März 1795.]

Ich habe mich gestern in Absicht auf Baggesen geirrt. Sch.'s Absicht ist nicht gewesen, mit *ihm* sondern mit der Frau zu reden, die ohnedieß den ganzen Sommer in Weimar bleibt, und da er B. nicht zu einem Geschäft braucht, und ihn selbst, wie wohl zu denken ist, nicht liebt; so ist er mit seinem Entschluß nicht herzukommen äusserst zufrieden. Dieß erfuhr ich gestern gelegentlich von Sch. und muß Sie jetzt nur bitten, das Gesagte für ungesagt anzusehn, und die Verwirrung zu verzeihen, die ich in guter Meynung für unsern Freund angerichtet.

Den Procurator habe ich mit großer Freude gelesen. Es ist eine gar zierliche Geschichte und die Darstellung ist Ihnen in hohem Grade gelungen. Nebenher habe ich mich auch gefreut, daß Sie den Nutzen des *Wassertrinkens* so ins Licht stellen.

Als ich gestern nach Hause kam, fand ich zwei Fässer Caviar, die für mich angekommen waren. Mir ist, als hätte ich einmal gehört, daß Sie ihn liebten, und ich bin so frei, ihn Ihnen anzubieten. Ich wünsche daß er recht frisch und gut seyn möge.

Meine Frau und ich freuen uns unendlich Ihres Herkommens, und ich danke Ihnen noch herzlich für die gefrige freundliche Aufnahme.

Viele Empfehlungen an Herrn Prof. Meyer.

Ihr Humboldt.

[Auf dem Adreßblatt steht neben dem Siegel — Venus kallipygos — »nebst zwei Fäßchen Caviar«.]

55.

Donnerstag Mittag. [14? Mai 1795]

Wolf ist hier, liebster Freund, und Ihrer gütigen Erlaubniß zufolge, wollen wir morgen zu Ihnen kommen. Sie verzeihen aber wohl, wenn wir erst gegen Abend um 6 Uhr bei Ihnen eintreffen. Den Mittag möchte meine

Frau ihn noch gern hier behalten. Wolf bleibt einige Tage in Weimar. Ich muss leider übermorgen wieder hier seyn, da mein Schwiegervater diesen Tag herkommt. Es wird Wolf auch recht angenehm seyn, Ihre Freitagsgesellschaft zu sehn, und bei dieser Gelegenheit zugleich Herder und Wieland zu sprechen. Vorzüglich aber hat es ihn gefreut, daß ich ihm gesagt habe, daß Sie Antheil an seinen Homerischen Ideen nehmen. Noch tausend Dank für die neuliche freundliche Aufnahme, und viel Grüße an Meyer. Leben Sie recht wohl!

Humboldt.

56.

Berlin, 8. May, 96.

Ich bin so frei, einem Freunde von mir und meinem Bruder, dem D. Grapengießer aus Mecklenburg diese Zeilen mitzugeben, und Sie zu ersuchen, ihm eine halbe Stunde zu schenken. Er besitzt in der That nicht gewöhnliche naturhistorische und medicinische Kenntnisse, ist vorzüglich mit allen neueren Fortschritten seines Faches bekannt, und jetzt im Begriff eine Reise nach Italien, Frankreich und England zu machen. Er wünschte außerordentlich das Glück Ihrer Bekanntschaft zu genießen, und da er mit seinen Kenntnissen einen äußerst braven Charakter und eine seltne Bescheidenheit verbindet; so darf ich mir vielleicht schmeicheln, daß auch Ihnen seine Bekanntschaft nicht uninteressant seyn wird. Ich weiß nicht, wann dieser Brief in Ihre Hände kommen wird, und setze also für heute nichts mehr hinzu. Leben Sie recht wohl und erhalten Sie mir Ihr freundschaftliches Andenken.

Humboldt.

57¹.

Jena, 16. Februar, 1797

Ich habe nunmehr in Herrmann das Kapitel vom Hexameter durchgelesen, und glaube Ihnen davon Rechenschaft geben zu können. . . .

¹ Dieser Brief fand sich gleich dem vom 30. Mai 1797 in einem Convolut »Rhythmik«, das auch metrische Abhandlungen Humboldts

Ich bin alle diese Tage her fleißig an¹ Agamemnon gewesen. Es ist eine schlimme Aufgabe den dunkeln Aeschylus in gleicher Silbenzahl in den Chören wiederzugeben, und dennoch bringt größere Weitläufigkeit ihn um seine ganze Eigenthümlichkeit. Das Uebelste ist, daß man dabei fast auf den Dank keines Lesers rechnen kann, und noch heute sprach ich mit Schiller davon, daß ich nicht hoffen dürfte, es gerade den vier Menschen, deren Urtheil mir hierin werth ist, Ihnen, ihm selbst, Wolf und Voß recht zu machen. Voßen bin ich sicherlich nicht streng genug im Metrum, Wolf vermißt an dem philologisch[en] genaue Treue, Schiller duldet die Freiheiten nicht, mit denen ich doch hie und da genöthigt bin mit unsrer Sprache dem Griechischen näher zu treten; Sie — Sie machen vielleicht in keinem dieser einzelnen Stücke so strenge Forderungen, aber wie werd ich Ihnen, der Sie Aeschylus Geist so tief kennen, und mit so eignen Organen fühlen müssen, auch nur in einigem Maaße Genüge leisten? Doch ist es recht wahr, daß der Gedanke an Sie mich bei dieser Arbeit unendlich stärkt und belebt. Sie ist mir um so werther, als sie mich Ihnen jetzt gleichsam näher bringt. Es sind Beschäftigungen, die sich wenigstens in den Außenseiten berühren. Ueberhaupt würde ich mir schwerlich erlauben meine Zeit der Uebersetzung eines Dichters zu widmen, wozu ich in vieler Rücksicht nicht sonderlich taugte, wenn ich es über mich gewinnen könnte, mir den Genuß zu rauben, an eine poetische Production wenigstens von fern zu reichen. Ich fühle, daß sie es eigentlich ist, die das schönste und höchste Selbstgefühl geben muß, und doch ist sie mir schlechterdings versagt; es bleibt mir daher nichts

und eine genaue formale Kritik der Goetheschen Elegien aus W. Schlegels Feder enthält. Humboldts trockenen Auszug aus G. Hermann und die Menge griechischer und römischer Beispiele für Caesuren im Hexameter übergehen wir.

¹ Ein größeres Stück aus Humboldts Übersetzung (v. 792—1042) im Goethearchiv.

übrig, als mich an einen andern anzuschließen, und ihm nachzutönen. — Aber Ihre Freundschaft möge diese Ergießungen entschuldigen, oder verzeihen. Nehmen Sie noch einmal meinen herzlichsten Dank für die Freude, die mir ihr letzter Besuch gewährt hat. Meine Frau, mit der es noch gar nicht gut geht, trägt mir tausend freundschaftliche Grüße an Sie auf.
Humboldt.

58¹.*Berlin, 30. May, 97.*

Verzeihen Sie, theurer Freund, wenn ich heute auf Ihren freundschaftlichen Brief vom 14^{ten} dieses nichts, als einige Bemerkungen über Ihre neuen vier Musen erwidern kann. Durch gleich uninteressante Geschäfte und Gesellschaft verstimmt, ist es mir nicht möglich, einen ordentlichen Brief zu schreiben, und außerdem ist auch meine Zeit mir hier sehr sparsam zugeschnitten.

Ihrer gütigen Aufforderung gemäß, folgen also hier nun die Stellen, bei denen ich eine kleine Aenderung wünschte.

Polyhymnia. fol. 1^o v. 11

Immer / gleichen / ruhigen / Sinns / u. s. w.

Könnten Sie nicht dieß Zusammenfallen der Wort- und Silbenfüße durch irgend eine Verschränkung abändern?

NB. ————— 2.—1. Städtchens der ländlich Gewerb mit
Bürgergewerb paart

Hier sind nur 5 Füße. Ich habe vorläufig gesetzt:

welcher ländlich u. s. f.

Aber überhaupt ist das doppelte »Gewerb« mit folgenden Consonanten wohl zu hart.

Polyhymnia fol. 4. 4. pen. Lange Jahre ftockt und kaum
zur / Nöthdürft sich / regte

————— 4^o v. 13. Wiedergegeben in Euch, wie / sie
verständige Kinder

¹ Ein beiliegendes Notizblatt Goethes wird in der kritischen Ausgabe Verwerthung finden.

NB. ————— 7. v. antepen. Also sagte der Mann, und *also*
 schwiegen verträglich,
 Standen neben einander die Wagen, das Vieh
 und die Menschen.

Hier muß wohl ein Schreibfehler seyn; da sonst »schwiegen«
 auch auf die Wagen construiert werden müßte. Ich habe
 vorläufig verändert:

Also sagte der Mann und *alle* schwiegen verträglich,
 Neben einander standen die Wagen u. s. f.

Clio fol. 14. v. vlt. Ob sie gleich / sitzt, so sehen wir doch
 die treffliche Größe.

————— 15^o v. 6. Als sie das Schwerdt in der / Hand sich /
 und die / ihren beschützte

Könnten Sie

/ sich und die / ihren u. s. w.

so stellen, würde es schöner seyn.

————— 16^o v. antepen. An den Wagen unter den Linden /,
 die Pferde zerstampften

Ist der bewußte nicht erlaubte Abschnitt.

NB. Clio fol. 19. v. 2, Daß sich der Sohn nicht geirrt und
 daß es *werth* ist das Mädchen.

Werth für *würdig* wird wohl nicht absolut gebraucht,
 sondern immer mit dem Zusatz *wessen* werth. Soll ich
 setzen: und daß es würdig das Mädchen.

Oder haben Sie gewollt, daß man verstehen sollte:
 und daß das Mädchen *es* werth ist.

Allein dann scheint mir im Zusammenhange dieses *es*
 zu dunkel. Man kann dann nur es darauf beziehen, daß
 sie werth ist, daß sich der Sohn nicht irrte.

————— 10. Schnell den Wagen bestieg und den Sitz des
 Führers *besetzte*

Könnten Sie nicht ein anderes Wort wählen?

21^o v 3. Sag, warum / kommst Du al / lein zum Quell?
 der doch so entfernt liegt

Dem Sinn nach ruht der Ton auf *Du*, Du und nicht die andern.

———— 24^o v. 5. Zu der *verdienten* Gewalt, die doch ihm im Hause gehöret

Wollten Sie nicht einen andern Ausdruck wählen?

Ihre vorigen Aenderungen habe ich, so viel es geschehen konnte, eingeschaltet. Einige nun abgeänderte Stellen waren aber schon abgedruckt. Könnten Sie mir Ihre Meynung über die drei mit NB. bezeichneten Stellen mit umgehender Post sagen, so wäre es mir sehr lieb. Theils geht der Druck schnell, theils reise ich bald ab. Aus dem letztern Grunde haben Sie die Güte Ihren Entschluß, wie diese oder die übrigen Stellen bleiben sollen, lieber geradezu an Vieweg zu schicken, und ihm auch die Antwort auf diesen Brief einzulegen. Meine Abreise ist noch ungewiß, doch sicherlich bald.

Alles übrige habe ich besorgt. Zu den Ofenschirmen habe ich noch nichts gefunden, das mich befriedigt hätte. Ich muß daher deshalb noch um Verzeihung bitten.

Italien liegt mir auch sehr am Herzen. Wie sehr würden Sie mich erfreuen, wenn Sie mir einigermaßen Ihren Plan entdeckten. Wir könnten uns vielleicht dann näher bleiben.

Ich adressire nach Weimar, weil ich Sie nicht mehr in Jena vermuthe. Grüßen Sie Schiller herzlich. Ich habe ihm noch gar nicht geschrieben. Ich wollte erst Ruhe und Muße abwarten.

Möchte mir Ihre neunte Muse noch hier erscheinen!
Leben Sie herzlich wohl! Humboldt.

59.

Hier, lieber Freund, das Buch der Stael und 3 Exemplare meines französischen Aufsatzes, alles zu freundschaftlichem Gebrauch.

Bei mir ist alles gesund.
Leben Sie herzlich wohl!

1. Juni 1800.

Ihr Humboldt.

60¹.*Rom, den 12. April, 1806.*

Sehr lange, lieber Freund, hatte ich mich nach einem Briefe von Ihnen gesehnt, als ich endlich den am 24. Febr. abgegangenen erhielt. Es wäre sehr freundlich und unendlich lieb von Ihnen, wenn Sie mir öfter ein Wort sagen wollten. Ferne und Tod haben schon so vieles zerstreut, so viele Fäden abgerissen; man sollte sorgsamer seyn wieder anzuknüpfen, festzuhalten, was noch des Haltens fähig ist. Sie selbst sagten es mir einmal bei unserer ersten Trennung. An mir soll es nie fehlen. Also nehmen Sie Muth und schreiben Sie öfter. Freilich fühlt niemand so sehr wie ich, wie wenig, wie kalt und nüchtern eigentlich das Schreiben ist. Aber zum persönlichen Wiedersehen ist die Hofnung doch sehr entfernt noch. Sie scheinen alle Pläne auf Reisen aufgegeben zu haben, und ob ich Luft haben kann, unter den Himmel, den Sie den blechernen nennen, und unter dem auch die Erde durch die Umstände weniger lieblich geworden ist, zurückzukehren, zumal, da doch mein Loos immer bliebe von Ihnen entfernt zu leben, das sagen Sie selbst. Noch bei einer Stelle Ihres Winkelmanns, wo Sie seiner schnellen, unvorbereiteten Rückreise gewissermaßen misbilligend erwähnen, ist es mir lebhaft aufgefallen, welcher ein bedenklicher Schritt der Rückgang über die Alpen ist. Wenigen hat er gefrommt, und doch wandelt, wie sonderbar es scheint, die meisten Deutschen die Luft dazu an. Ich bin von ihr, die Sehnsucht nach Ihnen und einigen Freunden ausgenommen, bisher ziemlich frei gewesen; aber auch mich wird doch vielleicht einmal das Schicksal treffen, mich umsonst nach dem Punkte zu sehnen, den ich mir jetzt manchmal Vorwürfe mache, nicht genug zu geniessen. Ihren Arbeiten bin ich, soviel es hat in der Ferne geschehen können, gefolgt.

¹ Aus der Autographensammlung.

Winkelman und Rameau haben mir eine unendliche Freude gemacht. In beiden ist reges Leben und gediegene Erfahrung. Die Betrachtung Winkelmans nach seinen einzelnen Lebensmomenten ist unvergleichlich. Es sind Stücke darin, die zu dem Größesten gehören, was je ausgesprochen worden ist. Aber es ist wunderbar, daß eher alle Art des Wissens, Methaphysik, selbst, so wenig auch viele Sinn dafür haben, Poesie Eingang findet und gehörig gewürdigt wird, als die Resultate tiefer Lebensansicht. Auf der andern Seite ist es freilich auch wieder natürlich. Zu verstehen, wie sich in wenige Worte Jahre zusammenziehen, muß man Jahre mit eben dem Sinne durchgangen seyn.

Meinen vor zwei Jahren an Sie geschriebenen Brief dort abgedruckt zu finden, hat mich sehr angenehm überrascht. In dem Kreise derer, die zu diesem Buche mitgewirkt haben, zu erscheinen, ist immer schön, wenn auch das Erscheinen selbst auf keine bedeutende Weise geschieht. Rameau gibt Anlaß, und die Nation Stoff zu vielen interessanten Betrachtungen über Nationalverschiedenheiten. Beide Bücher stellen sich sehr glücklich in den Anfang eines neuen Jahrhunderts. Sie sind ein Rückblick auf das vergangene, und ein Vermächtniß für das folgende. Sonst bin ich in deutscher Literatur ziemlich ein Fremdling. Freilich lasse ich einiges kommen, aber alles geht so langsam, und die hiesigen Umgebungen reißen zu so viel anderem fort, daß einem das Meiste des ultramontanischen zurück bleibt. So ruht, seit ich hier bin, alle Metaphysik. Selbst in Sprachstudien habe ich nicht viel Bedeutendes gethan. Geschäfte, Briefwechsel und Gesellschaft rauben mir sehr viel Zeit. Ein großer Theil vergeht wieder mit Umhergehen, mit Betrachten, mit Träumen. Wirklich fühlt man erst hier, daß auch das Nichtsthun gehaltvoll seyn kann, und kriegt einen gewissen Ekel vor dem im Norden so gewöhnlichen Ardelionenwesen. Doch mache ich mir auch oft Vorwürfe zu wenig zu thun, und nach und nach kommt doch etwas

zu Stande. So ist der Agamemnon fertig; auch seit lange die Baskenreise, und beides soll gewiß jetzt bald zum Druck bereit seyn. Heute schicke ich Ihnen etwas Drittes, die Arbeit der letzten sechs Wochen, die ich Ihnen mit mehr Scheu übergeben würde, wenn ich nicht Vertrauen hätte zu der Empfindung, die sie ausdrückt und die auch Ihnen werth ist — die Liebe Roms. So lange ich hier bin, habe ich einen gewissen Drang gefühlt, mich über diesen Gegenstand auszusprechen. Das Resultat ist sehr unter dem geblieben, was ich im Sinn hatte. Aber mit Aufmerksamkeit gelesen, glaube ich doch, daß es eine treue Rechenschaft von dem giebt, was die Jahre meines hiesigen Aufenthalts auf mich gewirkt haben, und insofern kann es Ihnen der Sie an mir Theil nehmen, Interesse gewähren. Ich habe wirklich während der Arbeit nichts anders zu thun gehabt, als gewissermaßen mich selbst abzuschreiben. Ich habe Rom wirklich als das geschildert, was es mir gewesen ist, und noch ist, und was mir nur nach und nach, nur durch lange Zeit klar geworden ist, als einen Punkt, der wie durch ein Wunder, die Summen alles Lebens und aller Geschichte an der Stirne trägt, und wie eine Statue auf den Sinn, eine edle weibliche Gestalt auf die Empfindung, so auf den ganzen und tiefsten Menschen wirkt. Da ich nie ein eignes Gedicht zu machen versucht hatte, so hat mir diese Arbeit zu vielen Betrachtungen über die Oekonomie ähnlicher Producte Anlaß gegeben. Ich habe fremde Stücke, vorzüglich Schillersche und von Ihnen genauer untersucht, und bin, glaube ich, der Theorie des wahrhaft Poetischen viel näher gekommen. Der Ausübung werde ich durch ein radikales Unglück meiner Natur immer fern bleiben, da ich auch zu dem, was noch einigermaßen poetisch in mir und meinen Arbeiten seyn mag, doch immer nur durch den Stoff komme, oder wenigstens nicht rein durch die Form. Und die Poesie scheint mir schlechterdings nichts als eine umgekehrte Prosa. Anstatt daß man in Prosa aus einem nach und nach zusammengetragenen Stoffe eine Form

willkürlich aufbaut, springt in der Poesie aus einer, wie durch ein Ungefähr sich darbietenden Form ein Stoff unerwartet hervor. Bei den geringern Dichtern und gar nicht, oder nur scheinbar poetischen Sprachen ist diese Form bloß der Rhythmus der Töne, oder das Bilderspiel der Natur. Der Geist ist da so schwach, daß jede tiefere Idee ihm seine Freiheit raubt, und sich mit stoffartiger Breite etablirt. Die besseren aber giebt sie erst ihrer eigentlichen Freiheit wieder, und das Erhabenste und Tiefste ordnet sich in ihnen so sehr einer nur phantasiemäßigen, scheinbar selbst gehaltleeren Eurhythmie unter, daß es darin selbst vertilgt zu seyn scheint. Worin eine solche Eurhythmie eigentlich besteht, ist unerklärbar, wie alle Poesie und Kunst. Aber wer sie läugnen wollte, den frage ich, woher es denn kommt, daß ein einzelner schöner, aber dem Inhalt nach nicht so viel sagender Hexameter, eine einzige, ihren Gegenständen nach unbedeutende Landschaft, den Geist so lange und anhaltend beschäftigen, in eine so hohe und ächt große Stimmung versetzen kann? Allerdings läßt sich sagen, daß es ist, weil der Vers, die Landschaft Handhaben sind, sich die ganzen innern Menschen und das Universum selbst in einer Art des Microcosmus vor die Augen zu bringen. Aber das Wie? bleibt immer unbegreiflich. Doch ich kehre zu meinen Stanzen zurück. Ich habe sie, wie Sie sehen, an Fr. v. Wollzogen gerichtet, aber ich schicke sie Ihnen, weil sie manchmal von Weimar abwesend ist, und bitte Sie sie ihr zu geben. Riemer ist wohl so gut, Ihnen eine Abschrift zu machen, wenn Sie eine wünschen. Ich habe nicht das Packet mit zweien vergrößern mögen.

Was Sie über Schiller sagen, habe ich tief gefühlt. Auch mir ist sein Tod wie etwas vorgekommen, was mich vom Leben mehr abreißt, mich wenigstens fremdartiger gegen die übrige Welt stellt. Seine Lehre — denn es war Eigenheit seines Geistes eine zu geben, und auszusprechen — stand eigentlich im Widerspruch mit der Welt, wurde bald übersehen, bald verkannt. Aber solange

er lebte, war sie, wenigstens für uns, seine Freunde, das eigentlich Geltende. Jetzt da er dahin ist, haben die andern die Uebermacht. Alles gäbe ich drum, wenn er Rom gesehen hätte. Er wird Ihnen gesagt haben, daß es sein Steckenpferd war, eine Römische Geschichte zu schreiben. Die Rede Camills gegen die Verpflanzung nach Veji, deren ich in den Stanzen erwähne, war die Angel um die diese Geschichte sich drehen sollte.

Von Kunstsachen erlassen Sie mir, lieber Freund, Ihnen etwas zu sagen. Ich getraue mir über das Einzelne darin wenig Urtheil zu. Nur so viel können Sie mit Gewißheit annehmen, daß alles in sehr reger Bewegung ist, und in einer die Sie freuen würde. Nur ist es noch so, wie zu Winkelmanns Zeit. Die Deutschen — bei ihnen Mengs — wenigstens die Nordländer oben an, die Italiener mit unter sehr lobenswürdig, die Franzosen unter der Kritik. Die, wie man hier behauptet, unberufenen Kunst-richter geben zu viel Kurzweil Anlaß. Erst hat sich Kotzebue, nachher Schlegel auf diese schlüpfrige Bahn gewagt. Der Proceß ist dann sehr kurz. Man sagt, daß die Gelobten den Tadel dictirt haben, und fällt über sie, zum Theil, mit Thätlichkeiten her.

Meine Frau schreibt Ihnen nächstens und dann über diese Angelegenheiten mehr und viel. Bis dahin leben Sie wohl und lassen Sie bald einmal wieder von sich hören. Mit inniger und herzlicher Verehrung und Liebe Ihr H.

61¹.

Rom, den 16. December, 1807.

Es ist über ein Jahr her, theurer Freund, daß ich Ihren letzten Brief unbeantwortet gelassen habe, und doch ist es mir, als hätte ich ebensowenig deshalb, als deswegen, daß ich Ihnen auch heute nur wenig Worte sage, einer Entschuldigung nöthig. Denn welche Begebenheiten,

¹ Aus der Autographensammlung.

mein Liebster, sind in dieser Zeit eingetreten, wie ist alle Stimmung zur Mittheilung, auch der freundschaftlichsten, in die Ferne erstickt, wie oft selbst alle auch noch so unschuldige Freiheit derselben gehemmt worden! Nicht also schriftlich, sondern nur mündlich läßt sich der Faden wieder anknüpfen, und glücklicherweise habe ich zu dem letzteren ziemlich nahe Hofnung. Die sehr nahe zwar (denn vor zwei Monaten glaubte ich, schon um diese Zeit bei Ihnen zu seyn) hat sich zerschlagen, der Hof will, daß ich nicht vor dem Frühjahr von hier weggehe. Aber im Mai, vielleicht auch früher, mache ich auf einige Monate allein, oder doch nur mit Theodor, eine Reise nach Erfurt und Berlin und eile also zuerst zu Ihnen. Dies, mein Bester, ist der einzige leuchtende Punkt den ich auf dieser Heimfahrt sehe, ich sehne mich in der That unbeschreiblich nach dem Gespräch mit Ihnen, und eine Woche mit Ihnen verbracht, wird wecken, befestigen und nähren, was sonst vielleicht in Jahren nicht zur Reife gedeiht. Diese Zeilen schreibe ich Ihnen nun eigentlich in zweifacher Absicht:

einmal mich zu erbieten, Ihnen, was Sie etwa von hier aus zu erhalten wünschten, mitzubringen; Sie haben noch $2\frac{1}{2}$ Monate Zeit, mir Ihre Aufträge zu geben, denn vor Ende März reise ich, ohne außerordentliche Umstände, nicht;

dann Sie zu bitten, die Inlage an H. Riemer, wenn er noch bei Ihnen ist, zu geben, sonst ihm zuzusenden; ich ersuche ihn darin um Rath über Theodors Erziehung und möchte auch Ihnen, wenn es nicht zu unbescheiden wäre, diese Angelegenheit empfehlen.

Was aus mir, wenn ich jetzt nach Deutschland komme, werden wird, ist noch ungewiß. Zwar ist bis jetzt mir keine Veränderung meiner Lage angekündigt worden, und meine Reise ist ein bloßer Urlaub. Allein wer das Glück hält, der fürchtet immer, daß es entschlüpfe, und was ist

Glück — selbst in Zeiten der Widerwärtigkeit — wenn es nicht ist, in Italien zu leben?

Meine Frau grüßt Sie auf das herzlichste. Leben Sie innigst wohl!

Humboldt.

62¹.

Erfurt, den 22. Dec. 1808.

Es ist wieder eine unendliche Zeit verstrichen, ohne daß wir, theurer Freund, von einander gehört haben. Sie haben mir nicht geschickt, was Sie mir so gütig verheißen, und ich habe im Warten darauf nicht geschrieben. Mit dem Schreiben ist es eben überhaupt eine kümmerliche Sache, die man selten bereuen darf, unterlassen zu haben. Jetzt komme ich, wenn Sie es mir noch erlauben, selbst zu Ihnen, und bin am ersten Weihnachtsfeiertag gegen Mittag in Ihrem Hause. Ich habe mich so eingerichtet, einige Tage bleiben zu können, und freue mich unendlich im Voraus darauf. Es hat sich indeß auch mit mir mancherlei zugetragen, wobei ich auf Ihr Bedauern rechnen kann. Allein davon und von allem Uebrigen mündlich. Empfehlen Sie mich Ihrer lieben Frau, die mich neulich so gütig und so freundschaftlich behandelt hat, und bitten Sie sie um eine gleich freundliche Aufnahme diesmal für mich. Leben Sie herzlich wohl!

Humboldt.

63.

Erfurt, den 26. December 1809

Ich begreife selbst nicht, liebster Freund, wie ich heute schon den fünften Tag hier bin, ohne Ihnen Nachricht davon gegeben zu haben, noch weniger, da ich auch Ihre lieben Briefe, die Sie mir nach Königsberg schrieben, noch zum Theil unbeantwortet ließ. Allein ich glaubte von Tag zu Tag selbst auf einige Stunden nach Weimar zu kommen. Jetzt aber scheint es mir besser, meinen Besuch bei Ihnen mit einer Reise nach Rudolstadt, die ich ohnehin nothwendig vornehmen muß zu verbinden, und

¹ Aus der Autographensammlung.

ich bliebe alsdann, wenn es Ihnen recht ist, zwei oder drei Tage bei Ihnen. Wir haben ja so mancherlei zu besprechen, auch die Wahlverwandschaften, die mir einige sehr glückliche Tage in Königsberg gemacht haben. Wollen Sie mich wieder in Ihrem Hause dulden, so genieße ich dadurch noch ungeförter und ununterbrochener das Vergnügen mit Ihnen zu seyn. — Zugleich sende ich Ihnen ein Andenken aus dem fernen Norden, zwei Blätter von Kants Handschrift. Das eine zum Theil mit Bleifeder geschrieben, ist in der That merkwürdig. Kant hatte die Gewohnheit sich Notatenbücher in dieser Form zu halten. Er schrieb alles, was ihm einfiel, hinein, ohne alle nur denkbare Ordnung und es ist ordentlich traurig zu sehen, wie die größten Trivialitäten des Lebens die bedeutendste Rolle drin spielen, wenn gleich die Metaphysik auch mit unter darin figurirt. Den Küchenzettel, die zu Mittag eingeladenen Personen, und sein Befinden trifft man daher am häufigsten und faßt auf jedem Blatte an. So haben Sie hier dicht neben einander: Trocken Obst mit geräuchertem Bauchspeck, und Gott u. die Welt, und auf der andern Seite eine Blähung auf dem Magenmunde¹. Natürlich sind diese Bücher aus seiner letzten Lebenszeit. Das Jahr dieses Blatts ist nicht bemerkt, ich könnte es aber vielleicht erfahren. Es giebt nur noch sehr wenige solcher Bücher. Das Blatt ist aus einem, das dem Dr. Motherby, der Kant in seiner letzten Zeit faßt täglich sah, und mein genauer Freund ist, gehört. Als ich ihm sagte, daß es für Sie bestimmt sey, riß er es heraus. — Jetzt leben Sie recht wohl und empfehlen Sie mich Ihrer lieben Frau, die ich mich sehr freue wiederzusehen. Die Wollzogen ist wohl noch in Wiesbaden? — Wenn Sie mir, wäre es auch nur durch Riemer, den ich sehr grüße, morgen oder spätestens über-

¹ [Rand links] Des *Medicus Apotheke* auf dem Zettel ist ein Königsbergischer Ausdruck. Jede Materialhandlung heißt dort Apotheke und die Pharmacien zum Unterschiede: *Medicin Apotheken*.

morgen eine Zeile Antwort zukommen lassen wollten, würden Sie mich sehr erfreuen. Von ganzer Seele der Ihrige
H.

Den Tag meines Kommens nach Weimer kann ich nicht genau bestimmen. Aber vermuthlich gehe ich den 29ten von hier nach Rudolstadt, den 31ten oder 1sten nach Jena, und bin den 1sten oder 2ten bei Ihnen. Allein ich hinge von Geschäften ab.

64¹.*Paris, den 25. Mai, 1814.*

In einem ungeheuern Gewühl von Geschäften bleibt mir nur die Zeit Ihnen, theurer Freund, ein Zeichen des Lebens zu geben, und Ihnen drei Originalbriefe von Lord Castlereagh an seinen Bruder Charles Stewart, von Lord Wellington an einen Verwandten (eine Rechtfertigung über sein Einrücken in Frankreich) und von Jefferson an meinen Bruder, der Sie herzlich grüßt, zu Ihrer Sammlung zu schicken. Ich bin wohl, meine Frau ist mit den Kindern in der Schweiz, Theodor ist gesund, und geht auf einige Zeit zu seiner Mutter, ich begleite unsern Hof nach England, und der Friede wird vermuthlich in nächster Woche unterzeichnet. Leben Sie herzlich wohl, und erhalten Sie mir Ihr freundschaftliches Andenken!
Humboldt.

CAROLINE V. HUMBOLDT AN GOETHE.

65².*Wien den 22ten Januar 1812.*

Mein theurer und verehrter Freund.

Ich wage es mich Ihrem Andenken zurückzurufen, obgleich Ihr langes, langes Stillschweigen mich einigermaßen schüchtern gemacht hat. Ach sehen Sie in diesem

¹ Aus der Autographensammlung.

² Ein langer Brief aus Rom 1810 ist durch Nässe und Wegreissen so beschädigt, dass er hier leider nicht mitgetheilt werden kann. Ein Billet vom Sommer 1797 enthält nichts Interessantes.

Wort keinen Vorwurf, nur den innigen Wunsch meines Herzens nie aus Ihrem theuren und unschätzbaren Andenken ganz zu entweichen. Die Veranlassung meines heutigen Schreibens sind die beikommenden Blätter die Humboldt von H. Gropius aus Trichery empfangen hat, und von denen er wünscht daß Sie, mein Verehrter Freund, sie ins Deutsche übersezt, in irgend eine recht gelesene gelehrte Zeitung mögen einrücken lassen. Humboldt bittet Sie aber seinen Nahmen als Einsender hierbei nicht zu nennen, damit niemand Anstoß daran nehme der jetzigen Lage der öffentlichen Verhältnisse wegen. — Der Fund der auf Aegina gemacht ist, scheint allerdings ganz außerordentl. interessant zu sein, und dürfte vielleicht viel Aufschlüsse über die früheste Kunst geben. In einem Privat-schreiben sagt mir Gropius [derselbe der mit uns vor 11. Jahren die Reise nach Spanien machte] er lebe seit Jahren in Trichery, einem kleinen Hafen von Thessalien, und sein einziger Trost und Gesellschaft seien Ihre Schriften, die zum Glück mit sich genommen hätte.

Seit funfzehn Monaten bin ich nun hier, wo man uns mit Güte und Zuvorkommenheit aufgenommen hat. Aber kann man deshalb Rom vergessen? — ich fühle wohl daß ich das nie vermag. Meine jüngeren Kinder haben hier Deutsch gelernt, aber man hört noch immer in ihrer Aussprache die römische Mund Art. Wir wagten es uns diesen Sommer mit der Hofnung zu tragen Sie würden auf einige Wochen herkommen. Ach! es war nur eine Hofnung! Die Kaiserin hat mir mehrmalen von dem Glück gesprochen das Ihre Bekanntschaft, Theurer Goethe, Ihr gewährt habe.

Das neueste was uns von Ihren Schriften zugekommen ist, ist Hackerts Leben. Nach den neuesten sehn wir noch aus.

Unsre gemeinschaftliche Freundin die Frau v. Eibenberg nähert sich langsam und unter vielen vielen Leiden ihrer Auflösung. Ihre Schwester ist bei ihr und pflegt und wartet sie mit rührender Liebe und Sorgsamkeit.

Rauch ist dieser Tage von Berlin gekommen wo er die über lebens große Statue der verewigten Königin gemacht hat. Sein Modell ist ihm vorangegangen, und er führt es in Rom in Marmor aus. Den Kopf dieser Statue als Segment aus dem Ganzen herausgehoben, hat er uns mitgebracht, und ich wage zu sagen daß er ein herrliches Kunstwerk gemacht hat. Die Ähnlichkeit dieser edlen und herrlichen Frau hat er auf das schönste aufgefaßt, und mit allen Anforderungen der Kunst vereinigt.

Schick hat leider seiner Gesundheit wegen Rom verlassen müssen. Man sagt sein Uebel sei wie das des armen Fernow. Er ist nun in Stuttgart und beinahe ohne Hofnung. Ach warum kann ich Ihnen die Bilder nicht zeigen die ich so glücklich bin von ihm zu besitzen. Dann würden Sie erst ganz wissen was die Welt an ihm verliert. Humb: trägt mir auf ihn Ihnen auf das innigste zu empfehlen. Er wird Ihnen selbst schreiben. Mit inniger Verehrung und Anhänglichkeit Ihre

C. v. Humboldt, geb. v. D

ANHANG: AUS BRIEFEN W. v. HUMBOLDTS AN RIEMER.

66.

Rom, den 25. Februar 1804.

Ich hatte längst auf Ihren Brief antworten wollen, mein lieber Freund, aber Sie errathen, warum ich nicht in jedem Augenblick dazu kommen konnte. Der, mit dem Sie Sich viel beschäftigten, und von dem Sie mehr, wie jeder andere wissen, wie unendlich ich an ihm hieng, ist nicht mehr. Ja, mein lieber Riemer, ich habe sehr durch diesen Schlag gelitten, eigentlich noch durch keinen so, und werde es durch keinen. Dies Kind war mir in jeder Art ins Herz gewachsen, und ein gütiges Geschick wollte, daß er es noch mehr in den letzten Monaten seines Lebens wurde. Er war lieblicher, folgsamer, fleißiger, als je, und verließ mich fast nicht. Seitdem Sie weg waren, unterrichtete ich

ihn im Griechischen, u. er hat mir keinen Augenblick Verdruß dabei gemacht. Ich freute u. wunderte mich, wie gründlich er wußte, was er wußte, ich nahm mir vor, Ihnen darüber eigends zu schreiben, und da war er nicht mehr. Wenige Tage vor seinem Tode las ich einmal zum Spaß den Heracliscus im Theocrit mit ihm, den er nicht einmal endigen konnte. Ich werde mich ewig erinnern, wie lang er bei dem Vers *εὐδετε, τέκνα εμα, γλυκερον και εγερσιμον ὑπνον* verweilte und sich das *εγερσιμον* erklären ließ. Er wußte nicht daß er selbst fünf, sechs Tage darauf den unerwecklichen schlafen sollte. Man sagt, daß den Todten wohl ist, u. man mag Recht haben. Aber niemand weiß es, u. er hätte leben u. fröhlich leben können. Etwas beruhigt hat mich die Art, wie er gestorben ist. Immer heiter, ohne Furcht u. ohne Klage u. liebevoll mit allen, die ihn umgaben. Ich bin sein letztes Wort gewesen. Fürchten Sie nicht, mir von ihm zu reden, ich denke an nichts so gern, u. es ist eine grausame Empfindsamkeit auch noch das Andenken der Todten aus dem Leben zu verbannen. Uebrigens bin ich wohl u. heiter u. ich kann wohl sagen, daß mich dieser Schlag in meinem innern Leben weniger niedergedrückt, als gehoben hat. Er hat mich ernster über das Nächste hinausgesetzt, und mich wenigstens momentweise zu einer Klarheit erhoben, die nur dem wahrhaft großen Schmerz eigen ist.

Theodor hat seit seiner Krankheit u. Wilhelms Tod, den er mehr empfunden, als man glauben sollte, sehr gelitten. Er geht jetzt mit seiner Mutter nach Deutschland u. ich hoffe, Sie werden beide sehen. Wir glauben, daß das nördliche Klima ihm günstig seyn soll.

Karoline, die auch mitkommt, hat nichts gelitten. Wilhelms Tod hat ihrem Charakter eine Art Stoß gegeben. Sie hat auf einmal eine ernstere Wendung genommen u. ist sehr fleißig. Auch im Griechischen hat sie für die Zeit große Fortschritte gemacht. Nur habe ich, da ich die Reise nicht gleich voraussah, einen Plan bei meiner Lehr-

art gemacht, der nun freilich schlimm unterbrochen wird. Ich habe alle Grammatik bei Seite gelegt, u. gleich den Homer gelesen. Ich habe sie erstaunlich viel lesen lassen, um sie erst an die Töne zu gewöhnen; nachher abschreiben mit der Deutschen Vossischen Uebersetzung, nachher selbst nach der Stunde übersetzen lassen. Dadurch wollte ich, sollte sie Wörter lernen, u. Formen durch Takt fassen u. so die Grammatik selbst gewissermaßen, als ein Mittel das Chaos zu ordnen, fordern. Ich bin überzeugt, für sie ist es die einzige Methode, für Wilhelm war es anders. Auch ist es mir mit ihr bis jetzt sehr gut gelungen. Nun geht sie mir zu früh fort.

Ich werde den ganzen Sommer allein seyn, u. vermuthlich viel arbeiten. Nur nehmen meine Geschäfte, in denen ich ohne alle Hülfe bin u. die seit Ihrer Abreise sehr zugenommen haben, sehr viel Zeit weg. Allein ich werde doch suchen, mir Luft zu schaffen.

Es wird mir angenehm seyn, mein Lieber, von Zeit zu Zeit von Ihnen zu hören, u. ich bitte Sie, mir nicht so cärimonieus, sondern freundschaftlich u. geradezu, wie ich es thue, zu schreiben. Ihre neue Lage hat mich innig gefreut. Ich dachte immer, daß Sie nur Deutschland zu betreten brauchten, um daß es Ihnen wohl ginge. Mit herzlicher Anhänglichkeit

Ihr

Humboldt.

67.

Aus einem Briefe dd. *Rom, den 30. Mai, 1805.*

. Schillers Tod hat mich unendlich niedergeschlagen. Ich bin eigentlich mit niemand je so innig u. lang umgegangen, u. habe mich mit niemand auch abwesend so ununterbrochen beschäftigt

68.

Ich schicke Ew. Wohlgeb. mit diesen Zeilen meinen Agamemnon, von dem ich Ihnen neulich schrieb. Nehmen Sie ihn mit Güte und Nachsicht auf. Ich fühle selbst recht

gut, was der Uebersetzung abgeht. Es ist zum Theil die Schuld der unterbrochenen, gewissermaßen zu altgewordenen Arbeit. Hätte ich beim Anfange dieselben Grundsätze über das Uebersetzen überhaupt u. die deutsche Metrik gehabt, so wäre ursprünglich besser und richtiger geworden, was es jetzt erst durch Hülfe von Aenderungen hat werden können. Dies strafte sich immer, u. es bleibt immer etwas Steifes und Unbehülfliches zurück. Ich werde mich glücklich schätzen, wenn man dies wenigstens nur stellenweise, nicht im Ganzen findet

Frankfurt, den 9. Aug. 1816.

IX. 3 BRIEFE ALEXANDER VON HUMBOLDTS NEBST
EINEM BRIEFE ÜBER GOETHE.

69.

Ich wollte nach ~~so~~ so vieljähriger Abwesenheit nicht anders vor *Ihnen* erscheinen, als mit dem kleinen Denkmal, das meine tiefe Verehrung und innige Dankbarkeit Ihnen gestiftet hat. In den einsamen Wäldern am Amazonenflusse erfreute mich oft der Gedanke *Ihnen* die Erstlinge dieser Reisen widmen zu dürfen. Ich habe diesen fünfjährigen Entschluß auszuführen gewagt. Der erste Theil meiner Reisebeschreibung, das Naturgemälde der Tropenwelt, ist Ihnen zugeeignet. Mein Freund Thorwalsen¹ in Rom, ein eben so großer Zeichner als Bildhauer hat mir eine Vignette entworfen, welche auf die wundersame Eigenthümlichkeit Ihres Geistes, auf die in Ihnen vollbrachte Vereinigung von Dichtkunst, Philosophie und Naturkunde anspielt. Seit 2 Monathen erwarte ich täglich die Herausgabe dieses Werkes um es Ihnen zu überreichen, aber Cotta läßt mich ohne Nachricht und ich muß jetzt mein Geheimniß selbst verrathen, weil eine Charakterschwäche mich anreizt, Ihnen meine kleine Abhandlung über Physiognomik der Gewächse so früh als möglich zu übersenden. Es ist ein roher Ver-

¹ Steht über durchgestrichenem Thorwalsen.

such physikal. und botanische Gegenstände ästhetisch zu behandeln. Wenn ich zu sagen wüßte, was und wie ich es fühlte, so müßte ich *nach* dieser Reise manchem einigen Genuß verschaffen können. Aber seit so vielen Jahren ein wüßtes Leben führend, bin ich in der Sprache selten sicher. Auch ist der Boden auf dem man in Deutschland tritt sehr glatt geworden und das macht schüchtern und ungeschickt. Dennoch würde einer meiner heißesten Wünsche befriedigt, wenn Sie, Verehrungswerthester Mann, Sie der Sie sonst mich oft hoben und aufmunterten, diese kleine Arbeit lesen wollten. Sie kostet Ihnen ja nicht $\frac{1}{2}$ Stunde und am rauhen Winterabend wandelt man ja wohl gerne einmal in einem schön belaubten Tropenwald umher. Auch ist Ihnen der südliche Himmel nicht fremd und Sie haben ja Naturphysiognomische Reisen unter Ihren Schweizerischen und Italienischen Zeichnungen.

Wir haben hier Ihre zarte treffliche Großfürstin bewundert. Wie hat Sie mir recht tröstendes und erfreuliches von Ihrer Gesundheit gesagt. Ich führe hier ein abscheuliches Leben; die Stimmung der Menschen d. h. ihre empörende Oberflächlichkeit ist ärger als die Pflanzenöde und der blecherne graue Himmel. Dazu, da niemand arbeitet, geht alles auf Störungen hinaus, die auch nicht einmal einen vorübergehenden Genuß gewähren. Ich arbeite trotz dem allen viel und lebe in der Vergangenheit, in Ihren Schriften und in den Ebenen am Euphrat und Himalus den ich zu besuchen gedenke. Meine Gesundheit leidet ohnedies von dem Europäischen Klima und es ist mir hier fürchterlich eng und tot. Wenn man mich an Ihrem trefflichen Hofn, bei Wollzogens, der verwaiseten!! Schillern, und bei Meyer nicht ganz vergessen hat — so versichern Sie alle meiner tiefen Verehrung. Wilhelm ist wieder Vater eines Sohnes geworden und sehnt sich nach Ihrem Anblick so wie ich. Ich höre daß wir nun bald Ihr großes optisches Werk zu erwarten haben. Das ist mir eine große Freude und bei der großen und glücklichen Revolution welche das Studium

der Natur seit meiner Abwesenheit erlitten, werden Sie nicht wie sonst misverstanden werden.

Berlin d 6 Febr. 1806.

Alexander Humboldt.

70.

Ihnen allein, mein Theurer, Verehrungswerther Mann, der Sie alle Tiefen des Lebens und der besseren Gefühle kennen, wird es erklärbar sein, wie ich mir so lange die Freude habe versagen können, Ihnen zu danken. Ein so freundliches liebevolles Andenken von Ihnen, Rückerinnerung an die schönsten Zeiten meines Lebens, wo ich in Ihrer Nähe, Ihres wohlthätig-begeisterten Einflusses genoß; Zusendung eines trefflichen jungen Mannes, in dem Ihre Einwirkung unverkennbar ist — das alles war geeignet mich tief zu ergreifen. Aber eben weil es mich ergrif, wollte ich auch so vor Ihnen erscheinen, als wisse ich durch Arbeit und deutschen Fleiß mich so großen Wohlwollens würdiger zu machen. Ich hofte seit Monathen Ihnen überreichen zu können, was ich Ihnen heute auf einem andern Wege zusende, mein pittoreskes Werk über die Denkmähler und Reste alter Civilisation des Menschengeschlechts in Amerika. Typographisch-buchhändlerische Schwierigkeiten (ein Werk das 400 000 livres Vorschuß bedarf, außerhalb Frankreich nicht 40 Exemplare absetzt und auf dem ganzen Erdenrund von niemand unterstützt wird!) buchhändlerische Schwierigkeiten haben die Herausgabe verzögert und heute erst bin ich im Stande Ihnen, Verehrungswerther! dieses geringe Opfer meiner dankbaren Liebe darzubringen. Natur und Kunst sind in meinem Werke eng verschwifert. Möchten Sie mit der Bearbeitung nicht ganz unzufrieden sein, möchten Sie in einzelnen Ansichten Sich Selbst, Einfluß Ihrer Schriften auf mich, Einfluß Ihrer herrschenden Nähe erkennen! Ich habe kein Recht, Briefe von Ihnen zu fordern, sollte ich aber das Geständniß verhehlen, daß ein öffentliches Wort von Ihnen, eine Note, eine simple Bezeigung Ihrer Zufrieden-

heit mit meinen Arbeiten, eine Erwähnung meines Namens in einer Ihrer Schriften mich auf das kindlichste erfreuen würden. Dieser Wunsch (nicht der Eitelkeit, nein des edleren Stolzes) hat seitdem ich Jena verließ mich über Meer und Land begleitet. Das Beste im Menschen ist, was man rein aussprechen darf und so gereut es mich auch nicht, mich so vor Sie gestellt zu haben.

Der junge Voigt ist in einer Geistesstimmung die zu dem Naturstudium die vortheilhafteste ist. Seine botanische Schrift ist die glückliche Ausführung eines physiologischen Princip, dessen alles umgreifende Macht die Welt erst dann recht fühlen wird, wenn Sie längst nicht mehr sein werden. Dazu ist in Voigt eine glückliche Mischung des Einzelbeachtenden, des Empfundnen und des Abstracten. Die Natur muß gefühlt werden, wer nur sieht und abstrahirt, kann ein Menschenalter, im Lebensgedränge der glühenden Tropenwelt, Pflanzen und Thiere zergliedern, er wird die Natur zu beschreiben glauben, ihr selbst aber ewig fremd sein. In der Fähigkeit die Natur zu fühlen liegen Heil und Unheil gepaart. Schweifen die Gefühle *wild* umher, so entstehen *Naturträume*, die Pest dieser letzten Zeiten!

Ich führe in diesem nüchternen Lande, mitten unter dem leeren Treiben der Menschen, ein beschäftigtes, ein förmiges, in mich gekehrtes Leben. Ich bin von dem Gefühle gepeinigt, nicht schneller vollenden zu können, was ich mir selbst schuldig bin. Meine Ansicht der Welt ist trübe. Der Anblick einer großen Natur, Einsamkeit der Wälder und der rege Wunsch ins Weite und Blaue haben eine Stimmung in mir vermehrt, die nicht heiter ist, mich aber nie im Arbeiten stöhr und meinen Muth nicht sinken läßt. Meine Gesundheit, manichfaltige rheumatische Uebel (Folgen der Nässe der Wälder) ein etwas lahmer Arm — von dem allen melde ich Ihnen nichts. Mein Befinden wird besser sein, so bald ich erst wieder in der heißen Zone lebe. Mein Project ist, mich nach dem Cap einzuschiffen, an der Südspize von Afrika ein Jahr

zu bleiben und mich mit den südlichen Strömen zu beschäftigen; dann nach Ceilon und Calcutta zu gehen, mich in Benares, wo Caravanen von Lassa¹ ankommen, auf Thibet vorzubereiten und dann weiter vorwärts nach Norden einzudringen. Möge die äußere Lage der Welt meine Pläne bald begünstigen.

Und Ihr großes optisches Werk, nachdem wir so lange begierig sind? Ich höre daß der größere Theil davon gedruckt ist. Lassen Sie es kühn vom Stapel laufen, damit Sie Selbst noch die, sich doch nur langsam entwickelnden Folgen einer solchen Unternehmung sehen können.

Mit alter Anhänglichkeit und Verehrung

Paris, à l'Observatoire Rue St. Jaques

Ihr

d 3 Jan. 1810.

Alexander Humboldt.

71.

Cette lettre, mon respectable ami, Vous sera remise par une personne qui est bien digne de jouir du bonheur de vous admirer de près et d'étudier tout ce que Votre Musée renferme d'intéressant pour l'histoire naturelle, la Physique du Monde, les arts du dessein et la science des Antiquités. Mr de St Aignan, Ministre plenipotentiaire près les maisons ducales de Saxe, joint au gout des lettres et à une culture d'esprit très distinguée, cette politesse des manieres qui devient de jour en jour plus rare en Europe. Je dois à son obligeante bonté des renseignements précieux qu'il avoit recueillis pendant son séjour en Russie. Je connois trop Votre amitié pour moi pour ne pas pouvoir espérer que Vous ferez tout ce qui dépendra de Vous, pour mettre Monsieur de St Aignan en contact avec les savans et les artistes distingues que Vous réunissez si souvent dans Votre maison. J'ai passé un mois à Vienne chez mon frere. Jugez combien nous avons joui de la lecture

¹ Von Hlasa?

de cette *Vie* qui offre la peinture la plus animée d'un tems plus heureux.

Paris ce 12 Janv.

Alexandre de Humboldt

1812

à S. E Monsieur de Göthe Ministre et Conseiller privé
de S. A S. Mgr le Duc de Saxe Weimar à Weimar.

[Ausser diesen drei Briefen und einem gleichgiltigen Billet Humboldts an Baron v. Lindenau — alle von Goethe in der Ecke rechts oben mit einem Vermerk für seine Autographensammlung ausgestattet (»v. Humboldt«, »Alexander v. Humboldt«, »v. Humboldt (Alex.)«, »Humboldt (Alex. v.)«) findet sich noch ein unadressirtes Briefchen vor, eiligst gekritzelt, während die Briefe an Goethe ein bei A. v. Humboldt sehr seltenes Bemühen leserlich zu schreiben offenbaren.]

72.

Voici la lettre et le livre que j'ose Vous supplier, Monsieur, de vouloir bien remettre à Mr de Goethe. Je ne saurois lui faire cet envoy sous de plus heureux auspices. Veuillez bien en meme tems, Monsieur, faire hommages a S. A R. le Grand Duc d'une petite gravure qui pourrait offrir quelque interet a Son active curiosité. Quant aux observations barometriques de l'Observatoire de Paris elles sont très regulierement imprimées dans les Annales de Chimie de Mrs Gay Lussac et Arago et le mois de Fevrier doit se trouver depuis longtems a Weimar et a Jena. Ce Journal est des plus repandus Je saisis cette occasion pour Vous rinoveller, Monsieur, l'expression de ma haute et affectueuse consideration

Humboldt

ce lundi

X. 7 BRIEFE B. G. NIEBUHRS.

73¹.

Berlin, den 10^{ten} November 1811.

Mit der Blödigkeit des Bewußtseyns, jede unaufgeforderte Darstellung seiner selbst vor einem Manne dem

¹ Die folgenden 7 Briefe aus der Autographensammlung: Niebuhr, B. G.

man aufs beste ganz entbehrlich ist, sey eine Zudringlichkeit, übersende ich Ew. Excellenz durch die Hoffmannsche Buchhandlung den ersten Theil meiner römischen Geschichte. Damit trete ich unter die dichten Schaaren derer die Ihre Aufmerksamkeit für sich zu gewinnen suchen, und was ich Ihnen über die Gefühle sagen könnte von denen ich zu diesem leicht ganz vergeblichen Schritt bewogen ward, würde für Sie keinen Werth haben, da Sie mich nicht kennen, und müßte Ihnen, als eine Wiederholung von Dingen die Ihnen auch von Unwürdigen vielfach geäußert sind, vielmehr lästig seyn.

Ein Werk dessen Werth in schöpferischer Darstellung bestehen soll, könnte nur der Ihnen überreichen der weder aus Ihren Dichtungen sein Ideal gebildet hat, noch ahnden kann welches Ideal Ihrem Geiste vorschwebt. Auf solchen selbständigen Gehalt macht aber das meinige keinen Anspruch: hingegen wohl auf Verdienste welche philologischen Studien, einem unzerstreuten Blick, unabhängigem Urtheil, angestrenzter Forschung, und einer in der mannichfaltigsten Verschiedenheit der Geschäfte und Weltverhältnisse gewonnenen Kenntniß dessen was zur Geschichte wird, bey historischen Arbeiten erreichbar sind. Es ist wesentlich nur Geschichtsforschung: eine bisher trüg vernachlässigte, oder trüg und stückweise versuchte, in ihrem gesammten Umfang unternommen: und diese werden Sie nicht verschmähen.

Ich wünschte Ew. Excellenz die Gefühle der Bewunderung und Ehrfurcht vernehmlich machen zu können mit denen ich Ihrer gedenke: Ihr Wohlwollen würde für mich eine der höchsten Gaben des Glücks seyn: Ihr Beyfall fast mehr als ich von ihm zu erbitten wage.

Niebuhr

Geheimer Staatsrath.

74.

Berlin, den 4^{ten} Januar 1812.

Die gütige Aufnahme deren Ew. Excellenz meine historischen Untersuchungen gewürdigt haben, hat meine

Hoffnungen so weit übertroffen, und mich gerührt wie ich es Ihnen ausdrücken weder kann noch möchte. Ihr Urtheil macht mich über jedes andre gleichgültig, da ich weiß daß die innern Grundlagen mit einer gewissenhaften Prüfung und einer Wahrheit gelegt sind welche durch Controversen jedem sichtbar werden müssen; die einzelnen Irrthümer von denen die neue Bearbeitung, und die Zurechtstellung einer so reichen Menge von Thatsachen dieser Art nicht frey seyn können, mögen gerügt werden. Solche Berichtigungen werden die Hauptgrundsätze nur fester stellen, wenn man auch den Verfasser über den Mangel an einer gewissen zunftmässigen Gelehrsamkeit angriffe, wie mir schon geäußert ist, es hätte nicht bloß auf die Quellen sondern auf die antiquarischen Schriften der Neueren Rücksicht genommen werden müssen. Ihr Urtheil verbürgt mir daß des Buchs Schicksal von diesen philologischen Chicanen unabhängig ist.

Ihr Beyfall macht mich glücklich, wie ich niedergeschlagen worden wäre wenn ich dem Manne, dem ich vor allen Zeitgenossen mit tiefer Bewunderung anhängte, dessen Zeitgenosse zu seyn mich tröstet wenn die Zeit sonst Unglück und noch mehr Herabwürdigung zeigt, wenn ich diesem seiner Aufmerksamkeit gar nicht werth geschienen hätte.

Darf ich Ihre gütigen Ausserungen als eine Erlaubniß ansehen Ihnen einige Fragen zu thun die mir schon lange auf dem Herzen liegen? Ich würde sie schon diesmal so genommen haben wenn ich für diese Gelegenheit freyere Zeit gehabt hätte.

Ich lege Ihnen als Handschrift meines Vaters den Anfang eines ungedruckten Aufsazes bey. Jezt ist er blind, und schreibt mit irrender Hand.

Das Octavblatt ist aus einem Exemplar der Gryphischen Ausgabe Politians genommen, dem Janus Bronkhusius, der Herausgeber des Properz, vieles zu einer commentirenden

Ausgabe beygeschrieben. Auch diese Notizen sind von seiner Hand.

Der Name meines Freundes Savigny fehlte auf Ihrem Verzeichnisse: Ihnen also auch die Handschrift dieses seltnen und liebenswürdigen Mannes.

Aus Königsberg forderte ich von Freunden Autographa von Kant und Hippel.

Möchte ich so glücklich seyn Ihr gütiges Wohlwollen und Ihre günstige Meinung zu bewahren: und möchten Sie immer die innige und einzige Liebe und Bewunderung mit Güte aufnehmen mit der ich an Sie denke, und mich Ihnen ehrerbietig empfehle

Niebuhr.

75.

Berlin, den 8^{ten} August 1812.

Ich freue mich der guten Gelegenheit Ew. Excellenz die beyliegenden Handschriften zu übersenden. Zwar von Kant besitzen Sie, wie ich höre, schon mehreres, obwohl sein Name in dem Verzeichniß nicht vorkommt, und so ist es vielleicht auch ungewiß ob Sie an dem interessantesten unter den übrigen Stücken etwas neues erhalten.

Diese sämtlich verdanke ich meinem Freunde Nicolovius. Ohne Zweifel hat auch Dr. Seebeck die Stücke abgegeben deren Besorgung er übernahm. Dies ist aber noch immer nur ein ärmlicher Beytrag, ja nicht einmal ein hinlänglich redendes Zeugniß von meinem Wunsche Ew. Excellenz zu verschaffen was Sie wünschen. Mir selbst hat es in einem, bis vor kurzem in einem ganz andern Beruf vergangnen, Leben fast ganz an persönlichen Verbindungen, noch mehr am Briefwechsel, mit Gelehrten und Schriftstellern gefehlt: es schien mir Freyheit von einer Bürde, und jetzt zuerft, indem ich nichts für Ihre Sammlung vorfinde, verdrießt es mich.

Vor einem Monat ist der zweyte Band meiner Geschichte für Ew. Excellenz nach Weimar an die Buchhandlung abgeschickt. Ich fürchte daß Sie zu vieles in

die historische Erzählung aufgenommen finden werden: daß Sie die Ausführlichkeit der Untersuchungen tadeln sollten fürchte ich nicht. Und wie Ihr Beyfall mir Beruhigung geben würde wenn auch ganz Deutschland gleichgültig bliebe, so ist es auch wohl verzeihlich wenn ich Sie, der Sie mir so grosse Güte geäußert haben, auch um die bitte demjenigen Theil des Werks Ihre Aufmerksamkeit zu schenken der vielleicht jeden Leser am meisten ermüden wird: der Abhandlung über das agrarische Recht. Denn diese ist die Frucht der mühseligsten Arbeit: und gewiß unumstößlich erwiesen. Viele Ansichten des ersten Bandes haben in dem zweyten schärfere Bestimmtheit erhalten: vielleicht ist jezt manches erwiesen was, nach der ersten Aufstellung Hypothese genannt werden mochte. Gewöhnlich haben sich mir die Beweisstellen erst nach der Hand herbeygefunden, wann die Überzeugung auf eine nicht zu demonstrende Art schon unerschütterlich feststand. Ich weiß nicht ob das Publicum sich überzeugen lassen wird, für mich selbst hat die Ansicht von der Geschichte der römischen Verfassung, wie sie nun bis zum Jahr 417 gegeben, und für die folgenden Jahrhunderte entworfen ist, eine so unerschütterliche Gewißheit als ob sie von gleichzeitigen Zeugen niedergelegt wäre.

Daß die Mängel des Ausdrucks nicht geflissentlich entstanden sind, daß ich mich nicht anders ausdrücken konnte als jedesmal geschehen ist, davon bitte ich Ew. Excellenz überzeugt zu seyn. Der Meister der wie keiner in unserer Sprache Tiefe und Klarheit verbindet, und Kraft mit Milde, vor diesem muß man erröthen dunkel und hart zu schreiben. Von diesen Fehlern weiß ich mich freylich nicht frey: sie würden vielleicht geringer erscheinen wenn die Interpunction mehr ausdrücken könnte.

Ew. Excellenz haben meine erste Arbeit mit so grossem Wohlwollen aufgenommen daß ich jeden Eindruck abzuwehren suchen möchte der ihrem Verfolg dies Glück mindern könnte. Es wird nicht fehlen daß Viele an diesem

neuen Bande als an einem demokratisch republikanischen Buche Ärgerniß nehmen werden. Ich habe, seit der Jugend, in der alten Geschichte gelebt, wenn immer (was oft Jahrelang der Fall nicht war) ich mich mit Büchern anstatt mit Geschäftspapieren umgeben konnte: ich habe jetzt die römische Geschichte mit dem Gefühl eines Zeitgenossen geschrieben, und anders sollte man wohl keine verfloßene Geschichte schreiben. Die politischen Grundsätze sind hier, und sie werden es in der Fortsetzung seyn, die, welche, hätte ich als römischer Bürger gelebt, in jedem Zeitalter meine Grundregeln für das Handeln gewesen seyn würden. Ich hoffe nie zu loben wobey mir das Herz nicht warm ist, und was ich nicht als Zeitgenosse mit ganzer Kraft gutgeheissen und unterstützt haben würde. Im vierten und im siebenten Jahrhundert Roms mußte der gute Bürger ein fast entgegengesetztes System von Maximen und Gefühlen haben. Und hier ärgern mich die Schriftsteller welche mit einer armseligen Allgemeinheit die Begebenheiten aller Zeiten drehen und zwingen, damit sie sich unter ein Paar Gemeinprüche fügen, und die dann von einem allgemeinen Zeugniß der Geschichte aller Zeiten reden. So ärgern mich auch die bürgerlichen Lobredner des Adels und der Monarchieen, die einen Ton von Myfticismus anstimmen und vornehm thun; -- während ich mich immer sehr wohl mit dem eigensinnigsten gebohrnen Aristokraten vertragen, und die Privilegien des Adels so aufrichtig vertreten habe daß ein Theil der Ritterschaft einer Provinz mich zu ihrem Deputirten erwählen wollte. Verzeihen Ew. Excellenz daß ich Ihnen solche Dinge erzähle, aber es würde mich bekümmern von Ihnen verkannt zu werden. Niemand könnte die Idee lächerlicher finden in unsern morschen Staaten repräsentative Formen einzuführen: aber wenn wir unfähig sind griechische Tragödien oder aristophanische Komödien zu schaffen, darf man sich denn nicht freudig in das Volk und jenes Zeitalter hineindenken wo sie freudig und kunstlos aufwuchsen?

Anstatt Ew. Excellenz von mir zu reden, redete ich Ihnen tausendmal lieber von Ihnen und von meinem Gefühl für Sie. Aber dazu versagt mir die Feder den Dienst, und es kommt mir unbescheiden vor Ihnen mit Worten auch aus dem innersten Herzen zu sagen was strenge Wahrheit ist. Hätte ich einst noch das Glück Sie zu sehen, dann würden Sie es in meinen Blicken lesen, und so könnte es Ihnen nicht lästig seyn. Gestatten Sie nur die Äusserung daß Sie zu sehen, wie Italien und Griechenland zu besuchen mein liebster Wunsch ist: ich bin es schon an sich recht wohl zufrieden in dieser stürmischen Zeit zu leben: aber Ihr Zeitgenosse zu seyn und Sie persönlich kennen lernen zu können läßt mich die Zeit lieben.

Nehmen Sie diesen Brief und das Buch mit gleicher Güte auf wie den ersten Schritt den ich wagte mich Ihnen zu nähern, und genehmigen Sie die Ehrerbietung womit ich mich Ew. Excellenz Wohlwollen empfehle.

Niebuhr.

76.

Seitdem die Fortsetzung der römischen Geschichte durch die öffentlichen Begebenheiten, welche mich fortgerissen, und dann durch persönliche zerstörende Schicksale, Verlust und Gram unterbrochen worden, habe ich keine Gelegenheit gefunden, oder passend geachtet Ew. Excellenz meine Verehrung zu äussern. Möchte mein, Ihrer Aufmerksamkeit so lange entrücktes Andenken, Ihnen, da ich mir es zu erneuern erlaube, mit gleichem Wohlwollen und gleicher Gunst wieder bewußt werden!

So lange ich erwartete in Deutschland fortzuleben beruhigte ich mich immer mit der Hoffnung das nächste Jahr könne eine Gelegenheit herbeyführen Sie zu sehen. Jezt da ich nach Italien gehe, wahrscheinlich um nie wieder über die Alpen zurückzukehren, hört diese Täuschung auf. Ich habe auf verschiedenen Wegen zu erfahren getrachtet, aber vergeblich, wo Ew. Excellenz sich in den nächsten Monaten aufhalten würden, um meine Straße darnach zu

wählen: ich trete meine Reise vielleicht um vierzehn Tage an, vielleicht mehrere Wochen später, und es steht in meiner Wahl sie durch Tyrol oder durch die Schweiz, und den Rhein hinauf zu nehmen. Verzeihen Sie daß ich mir erlaube Sie zu bitten die Güte haben zu wollen mir wissen zu lassen wie Sie sich die beyden nächften Monate in Hinsicht Ihres Aufenthalts eingetheilt haben.

Ich weiß wohl daß wenn Jedermann Ihnen solche Anfragen thun wollte, Sie mit Recht ungehalten werden würden: Sie haben mich aber selbst veranlaßt zu hoffen daß Sie es mir wenigstens aus diesem Grunde nicht zur Unziemlichkeit rechnen werden. Könnten Sie nicht vielleicht mir sogar Aufträge für Italien zu geben haben?

Ich gehe dorthin mit der sichern Erwartung einer unermesslichen Nachlese für lebendige Anschauung des römischen Alterthums und der folgenden Zeitalter Italiens, des longobardischen und städtischen: vielleicht gelingt es mir noch das unbetretene Sardinien zu besuchen: die einzige Gegend wohin die allgemeine Zertrümmerung der morschen Institutionen in denen wir noch geboren worden sich nicht erstreckt hat, und wo, dem Wesentlichen nach, Verfassung, Geseze und Sitten nicht mehr als die Sprache selbst von dem abgewichen seyn werden was sie vor sechs Jahrhunderten waren. Auch von den Bibliotheken läßt sich zuversichtlich noch manches erwarten. Die Mailändischen Entdeckungen bewähren aufs Neue den von Ihnen erneuerten Spruch: was man in der Jugend wünscht hat man im Alter die Fülle: glücklich wer nicht in beyden Fällen ein Spiel der neidischen Dämonen war, daß er in der Jugend den Schmerz des unbefriedigten Verlangens, im Alter den erduldet zu fühlen wie ohne Vergleich mehr er Genuß gehabt hätte wenn das tückische Schicksal ihm zu rechter Zeit gegönnt was ihm gebührte. Ich habe es längst erwartet daß mit leidlichem Glück und mit Fleiß noch viele Stücke der römischen Litteratur aus überschriebenen Pergamenten, wie die Kunstwerke aus dem

Schutt, würden hervorgezogen werden können. Die Vaticana kann in dieser Art nicht geringere Ausbeute gewähren als die ambrosianische Bibliothek; und wir wollen den Fund der sich ergeben wird würdiger benutzen als der Italiäner, welcher in den ciceronischen Reden wie im Fronto die Blätter in ganz unrichtiger Folge geordnet hat. Ich habe daher diesen letzten Schriftsteller von der falschen Zusammenstellung seiner Bruchstücke befragt, und wie es die innere Evidenz und manches sichere Merkmal geboten, in Ordnung gebracht, auch manches aus der Geschichte seiner Zeit angemerkt. Die Ausgabe, welche daraus erwachsen, wird hoffentlich noch vor meiner Abreise weit genug gediehen seyn daß ich sie Ew. Excellenz übersenden oder überreichen könne. Wer einen classischen und geistreichen Schriftsteller erwartete, findet sich getäuscht: begnügt man sich aber mit dem was an ihm zu lernen und zu beobachten ist, so wird man den Fund nicht verachten, theils weil Reliquien von Marcus Aurelius und was die Notizen über ihn näher bestimmt und erläutert, doch wahrlich Werth haben, und theils weil es anschaulich wird wie lange noch kein Jahrhundert nach Tacitus die römische Litteratur ganz erloschen seyn konnte.

Ihnen, der Sie der Geschichte des geistigen Lebens jeder Art nachforschen und sie durchschauen, wird auch diese formlose Masse von Bruchstücken nicht uninteressant vorkommen, wiewohl sie sich zum klassischen Alterthum verhält wie ein Schutthaufen schlechter Backsteine zu den Tempelruinen von Griechenland und Ägypten.

Ich empfehle mich Ew. Excellenz mit wahrhafter Ehrerbietung und tieffter Ergebenheit

Berlin, den 13^{ten} April 1816.

Niebuhr.

77.

Berlin, den 15^{ten} Junii 1816.

Ew. Excellenz freundliche Beantwortung meiner Erkundigung über den Ort wo ich das Glück zu suchen

hätte Sie vor meiner Abreise aus Deutschland persönlich kennen zu lernen war mir um so erfreulicher da Ihnen mein Besuch, wenn Sie mir Aufträge geben wollen, nicht überlästigt seyn kann. Um so viel mehr lag mir nun auch daran so zeitig von hier abgefertigt zu werden daß ich zu Weimar vor der von Ihnen ausgesprochenen Epoche eintreffen könne. Leider aber ist das nicht geschehen, und ich habe nur die Hoffnung vor Ende des Monats abgefertigt zu werden. Dann aber werden Ew. Excellenz Weimar schon verlassen haben.

Da Sie einmal verziehen haben daß ich Sie ohne Umwege befragt *wo* ich Sie finden würde, so werden Sie sicher auch der zweyten Anfrage verzeihen, *wo* ich Sie von Jhannis an, den Lauf des Sommers hindurch anzutreffen erwarten dürfe? Es müßten so schwere als verdrießliche Hindernisse seyn die mich abhalten könnten meinen Weg darnach zu richten.

Aufträge und Aufforderungen zu Untersuchungen werde ich mit wahrer Dankbarkeit annehmen. Sie werden mir dadurch das Leben in Italien bereichern: und sehr verehrte Personen können nichts gefälligeres erzeugen als Gelegenheiten ihnen irgend etwas erwünschtes zu verschaffen. Wie erfreut mich die Hoffnung Ihnen berichten zu können!

Haben Sie von den sehr alten Gemälden Nachricht die im Hamburger Dom vorhanden waren als diese Stadt selbst (1804) ihn zum Abbrechen verkaufte, u. die auf den Trödel gekommen sind? Der sel. Otto Runge kaufte einige davon, die ich vor 7 Jahren nur einige Minuten lang sehen konnte. Die Lübecker Kirchen, besonders U. L. Fr. haben vortreffliche Sachen, aus dem 15^{ten} JH. — der Dom ein noch älteres. Lübeck ist an alten Kunstwerken reich, weil weder die Übertreibung nach der Reformation noch der 30jährige Krieg dort verwüßtet. Woher aber die Kunst dort? Einheimische, oder verschriebene Werke? Lohnte es nicht der Mühe daß Sie jemandem dort auftrügen Ihnen Berichte zu senden? Holzschnitzkunst, großer Gruppen,

zum Theil vortrefflich ist in unsern niedersächsischen Gegenden einheimisch gewesen: von genannten Malern wenigstens ist kein Andenken.

Mehrere Freunde haben einen ausgearbeiteten Plan zur Einrichtung deutscher historischer Gesellschaften dem Ministerium vorgelegt: durch die Arbeit derselben würde das nächste Geschlecht den unermesslichen Stoff übersehen können: dem gegenwärtigen soll realer Inhalt dargeboten werden um es von leeren Träumen und vom Großthun der Knabengelehrsamkeit abzuwenden, die jetzt im Altdeutschen sich so groß macht. Wenn Hoffnung ist den überreichten Vorschlag zur Wirklichkeit zu bringen, werden die Zurückbleibenden — ich bin alsdann schon fern — denselben Ihrer Gunst empfehlen.

Ich habe ein Exemplar meines Fronto durch eine Buchhandlung an Ew. Excellenz geschickt. Es ist mir sehr erfreulich daß Sie auch die »Kupferpfennige« in der alten Litteratur nicht verworfen haben wollen.

Lassen Sie mich Ihnen empfohlen bleiben, wie ich Ihnen mit der tiefsten Ehrerbietung und Anhänglichkeit ergeben bleibe. Niebuhr

78.

Das Werk welches ich die Ehre habe Ew. Excellenz hiemit zu übersenden, war so glücklich in seiner ersten Ausgabe, vor funfzehn Jahren, sich Ihres Beyfalls zu erfreuen. Kein andrer konnte für mich einen so hohen Werth haben.

Sie ermaßen und würdigten die wesentliche Richtigkeit und Fruchtbarkeit der Hauptgedanken und der Untersuchung. Auch haben diese vollkommen über den veralteten Wahn gesiegt; doch die Ausführung war noch sehr mangelhaft und unvollkommen; die ganze seitdem verlebte Zeit ist, mittelbar und unmittelbar, der Vollendung förderlich geworden.

In dieser Gestalt überreiche ich es Ihnen aufs Neue, mit dem angelegentlichen Wunsch, und mit fester Hoff-

nung, daß das vollendete Werk Ihnen auch wegen dessen was es ist, wenn das entworfenen oft wegen dessen was es anftreibe, gefallen werde. Weit mehrere Räthsel finden sich hier gelöst, und Ew. Excellenz Interesse für Roms Localitäten wird die Darlegung der allmählichen Entstehung der Stadt beachten.

Möchte das Schicksal einmal meine Wünsche und Pläne Sie zu sehen gelingen lassen! und möge Ihnen die Huldigung meiner Verehrung und Ergebenheit nicht ganz gleichgültig seyn.

Bonn, den 18^{ten} Januar 1827

Niebuhr.

79.

Bonn, den 17^{ten} December 1830.

Für den zweyten Theil der römischen Geschichte darf ich voraussetzen daß Ihre Zufriedenheit mit dem ersten ihm ein günstiges Vorurtheil bereitet hat. Sie werden darin den nämlichen ungekünstelten Sinn für Wahrheit, das nämliche Streben nach Überzeugung finden: und wenn es Sie nicht abschreckt daß es sich hier um kleinlichere Bestimmungen handelt als in jenem; daß allerdings die in der Verfaßung eingetretenen Veränderungen etwas geringfügigeres sind als die Grundlagen, welche auch vielen andern Völkern gemeinschaftlich waren, die Herstellung annalistischer Berichte unerfreulicher ist als die der alten Sagengedichte, — so darf auch dieser Theil auf Ihren Beyfall rechnen. Wer wird sich mehr als Sie erinnern was jede Sache nach ihrer Art seyn kann und soll? Möchten Sie urtheilen, daß für Ihren Sinn die Erzählungen von Cincinnatus und Coriolanus richtig aufgefaßt sind, daß eine glaubhafte in sich stimmende Geschichte hergestellt sey: dann werde ich mich reichlich für die unermesslichen Mühseligkeiten der Bearbeitung belohnt finden.

Ihre Äußerungen über den vorhergehenden Band haben mich mehr als irgend ein sonst gebrachtes Lob erfreut. Werden Sie mir glauben daß nach dem funzigsten Lebens-

jahr jugendliche Blödigkeit mich zurückgehalten Ihnen dafür zu danken, und die Bitte zu äußern daß Sie Ihr Urtheil, gerade wie Sie es mir geschrieben, bekannt machen möchten? Überhaupt aber bin ich furchtsam Ihnen zu schreiben: und so habe ich den Dank für Ihre Geschenke stillschweigend gedacht.

Für den Fall daß meine kleinen Schriften Ihnen nicht übergeben wären, erlauben Sie mir beygehend noch ein Exemplar zu senden: verzeihen Sie daß es unansehnlich ist. Darf ich Ihnen meines Vaters Leben — dann die Abhandlung über Curtius und Patronius, (S. 305), die Geschichte der Stadt Rom, (S. 417) und die darauf folgenden kleinen Aufsätze zum Ansehen empfehlen?

In meines Vaters Leben werden Sie finden daß er in seinem hohen Alter einen Blutsturz hatte wie der welcher uns für Sie vor ein Paar Wochen in ängstliche Sorgen setzte: — aber jener gab mir und den meinigen Zuversicht, da mein Vater sich darnach weit besser befand. Mögen Sie uns lange, lange erhalten bleiben! So lange Sie, als gegenwärtige Gottheit, in unsrer Mitte verweilen, steht der Barbarey und Ausartung eine Macht entgegen, nach deren Verschwinden alles unter ihre Gewalt fallen würde.

Das Urtheil in meiner Vorrede über die Zukunft hat Vielen Ärgermiß gegeben, die da glauben, es sey eine herrliche Zeit: ich glaube nicht daß Sie es irrig finden, noch zweifeln daß wir der rohsten und widerlichften Barbarey grade entgegen gehen.

Die gräßliche Zeit, welche uns bald flüchtig zu werden erwarten läßt, hat mich über das eben vollendete Werk gleichgültig gemacht; daher die verspätete Zusendung.

Genehmigen Sie meine unbeschränkte Verehrung, Liebe, und Ergebenheit.

Niebuhr.

Darf ich Sie bitten Prof. Götting meinen Dank für seine freundliche zwiefache Beurtheilung zu sagen.

XI. EIN BRIEF SAVIGNYS.

80.

Berlin 10. Okt. 1831.

Von ihrer letzten Durchreise durch Weimar hat mir meine Frau mit gerührter Freude geschrieben. Sie so heiter und rüftig zu finden, und mit so viel Güte von Neuem von Ihnen aufgenommen zu werden, hat ihr einen tiefen Eindruck gemacht, und dieser hat sich durch die bloße Erzählung auch mir mitgetheilt, denn wer unter uns, wenn er nicht gefühllos ist, könnte wohl anders als mit dankbarer Verehrung Ihrer gedenken?

Daß ich dieses Gefühl so offen vor Ihnen ausspreche, dazu veranlaßt mich eine Ihrer Äußerungen, die mir gleichfalls von meiner Frau hinterbracht worden ist. Sie hatten, so erzählt sie, Ihre Gedanken über Niebuhrs Geschichte zum Zweck der Mittheilung niedergeschrieben, als dieser mein unvergeßlicher Freund durch den Tod hinweggenommen wurde: ein Verlust für die Wissenschaft, welcher schwerlich je ersetzt werden wird, da in ihm Eigenschaften vereinigt waren, welche fast niemals in dieser Mischung zusammen gefunden werden. Er hat mir die Sorge für seine Kinder anvertraut, seinem Werk habe ich von jeher sehr nahe gestanden, und ich hoffe, daß in einer nicht entfernten Zeit der dritte Band aus den hinterlassenen Papieren wird herausgegeben werden können. Daher erlaube ich mir nun die Frage ob mir wohl Ihre Gedanken mit der Erlaubniß mitgetheilt werden möchten, sie als Vorwort oder Zugabe zum dritten Bande bekannt zu machen? Dieses lebhaft zu wünschen bestimmt mich nicht nur mein eigenes Interesse, so wie das Interesse Aller, die an der Sache Antheil nehmen, sondern auch das Bewußtseyn, daß mein hingeschiedener edler Freund, wenn er selbst mit dieser Gabe und dieser Erlaubniß erfreut worden wäre, dadurch in solchem Grade würde beglückt worden seyn, wie durch keine andere mögliche Frucht seiner Arbeit.

Es kann mancherley Gründe geben, wodurch Sie bestimmt werden mögen, mir diese Bitte zu versagen, und sie selbst könnte daher vielleicht als unbescheiden gelten, wenn nicht eben das Gefühl, das der Verstorbene, wie ich weiß, stets gegen Sie gehegt hat, mir zur Entschuldigung diene. Es ist aber kaum nöthig hinzu zu fügen, daß ich mir auch die einfache Verneinung, ohne alle Gründe, genügen lassen werde.

Wie auch Ihre Entscheidung ausfallen möge, so freue ich mich dieser Veranlassung Ihnen die innige Liebe und Verehrung aussprechen zu können, die mich, seitdem ich an dem geistigen Leben unsrer Nation Antheil nehme, erfüllt.

Savigny.



Anmerkungen der Herausgeber,

eingeleitet durch einen Brief ERICH SCHMIDTS an den Herausgeber
des Jahrbuchs.

Verehrtester Herr College!

Die Spenden, welche dem nächsten »Goethe-Jahrbuch« aus dem Archiv geboten werden, zerfallen in zwei Abtheilungen, und weder die eine noch die andere hat der Zufall zusammengerafft. Stimmen aus England, Frankreich, Italien und Scandinavien bilden zu Ehren des grössten Vertreters der Weltlitteratur einen internationalen Chorus, in welchem neben der Antwort auf W. Scotts behagliches Sendschreiben, den jugendlichen Ergüssen Oehlenschlägers, dem gewandten Geplauder der Staël und der selbstbewussten Huldigung Ugo Foscolos, der nun selbst die litterarische Abkunft seines Ortis bezeugt, Manzoni's schon bekannter Brief nicht fehlen durfte, zumal da die neueren Goethe-Ausgaben den Urtext über Bord geworfen haben. Auf Briefe der Herderschen Familie folgen Urkunden aus dem Schillerschen Kreise, die zur willkommenen Ergänzung der von Bratranek sowohl in besonderen Bänden als auch im »Jahrbuch« gegebenen Mittheilungen dienen. Schillers Gattin, Körner, die beiden Humboldt. Den Schluss bilden Briefe Niebuhrs, zu dem von W. v. Humboldt manche

Brücken führen, und ein auf Goethes Verhältniss zu Niebuhr bezügliches Schreiben Savignys.

Ohne jede Schuld an der lückenhaften Veröffentlichung der Humboldtbriefe u. s. w. ist Bratranek, der mit erblindenden Augen in Krakau und in seinem Klosterzimmer zu Brünn das entzifferte, was ihm Goethes Enkel zusandte. Sie aber lebten der Überzeugung, in den auf v. Müllers Geheiss neu angelegten, nach Personen geordneten Correspondenzbündeln sei alles wesentliche erschöpft, und warfen erst spät einen Blick in die vielen Quartalhefte. Diesen und der Goetheschen Autographensammlung habe ich wesentlich das diesjährige Material entnommen. Anderes, wie Niebuhrs Briefe, fand ich schon ausgesondert und vollständig vor. Die Arbeit alles auf seine Neuheit hin zu prüfen, Undatirtes richtig einzureihen und die nöthigen Erläuterungen beizufügen bleibt Ihnen bis auf ganz Weniges aufgespart, da an das Archiv andere Aufgaben ungestüm pochen. Nur habe ich den Nummern aus den Quartalheften, welchen Müller und seine Leute viele hundert Stücke leider unvollständig und ohne jede Notiz entrissen haben, immer ein ungefähres Datum beigefügt, wie es aus der Nachbarschaft, oft freilich sehr unsicher, zu erschliessen war.

Sämmtliche Stücke durfte ich der Frau Grossherzogin zur Prüfung und endgiltigen Auswahl vorlegen.

Weimar, Juni 1886.

ERICH SCHMIDT.

[Die Anmerkungen unter dem Text der Briefe, z. B. S. 11, 65, 67, 78, die Bemerkung im Text S. 88, sind von E. Schmidt; einzelne Andeutungen desselben sind im Folgenden benutzt; sonst rühren die folgenden Bemerkungen von mir her, ausser denjenigen zu den Herder-Briefen, welche B. Suphan beige-steuert hat. L. G.]

[Goethes Brief an *Walter Scott* liegt in einer Abschrift vor; sie war bisher theils durch eine Copie aus Müllers Archiv, theils durch eine Rückübersetzung aus dem Englischen unvollkommen bekannt (vgl. Strehlke II, 218). W. Scotts frischer Brief, der die Antwort auf unser Schreiben bildet, befand sich unter Goethes Autographen und ist von da — ich weiss nicht wann — verschwunden, so dass wir auf die stellenweise recht steife Verdeutschung Eckermanns angewiesen sind, die er in den Gesprächen III, 119—121, unter dem 25. Juli 1827 mitgetheilt hat. E. S.]

Über den Brief s. Eberty, *Walter Scott*, Breslau 1860, II, 190. Scott musste sich ihn vorlesen lassen, weil er die deutschen Buchstaben vergessen hatte. Er beantwortete ihn, weil er entzückt von demselben war, obwohl er sonst den Grundsatz hatte, Briefe ausländischer Literaten niemals zu erwidern.

I, No. 1--4. Die Briefe der Frau v. Staël bilden eine Ergänzung zu den im G.-J. V, S. 112—132 mitgetheilten. No. 1 ist die erste Ankündigung der Reisenden; die Antwort Goethes auf dieselbe a. a. O. S. 113. No. 2 mit seinem herben Urtheil über Berlin und die Berlinerinnen besonders charakteristisch; wichtig auch wegen der Bemerkungen über die Brüder Schlegel, der Urtheilsänderung, die sich in Betreff derselben vollzog. Das Original von No. 2 gehörte Goethes Autographensammlung an. Nr. 3 muss ins Jahr 1805 gesetzt werden, da die Schreiberin in diesem Jahre in Italien war. Auch die Anspielung auf die Kaiserwahl und Krönung Napoleons führt auf dieses Jahr. Später als 1804 könnte er nicht sein, da in diesem Jahr Fr. v. Göchhausen (Geghausen) starb. Benjamin = Benjamin Constant. Von einer damals geplanten Reise Goethes nach der Schweiz ist nichts bekannt. Die Antwort auf No. 5 — schon von Strehlke verzeichnet — ist aus Carlsbad 26. Mai 1808. Sie beginnt mit den Worten: »Wenn diesmal durch mancherley Zusammentreffendes«. Goethe bedauert die Adressatin zu verfehlen. Er freut sich des Frühlings und der ländlichen Einsamkeit, die er genießt und kann, da er diese nicht verlassen mag, der Aufforderung Frau v. Staels nicht willfahren, sie in Dresden zu treffen. »Geben Sie ja bald Ihre Bemerkungen über uns ehrliche Deutsche! Wir verdienen durch den guten Willen einer freundlichen Nachbarinn und Halb-Landsmännin aufgeregt, ermuntert zu werden und uns in einem so lieben Spiegel zu beschauen. Erlauben Sie mir sodann, was ich so gern schon nach gelesner Corinna gethan hätte, meine lebhaft Theilnahme an Ihnen selbst und Ihren Arbeiten, meine Verehrung, meine Bewunderung auch einmal schriftlich und umständlich vorzulegen«. — Mitgetheilt von R. Keil in der Allgem. Oesterr. Lit.-Zeitg., 1. Mai 1886, No. 4, S. 2—3.

II, No. 5. Von persönlichen Beziehungen Ugo Foscolos zu Goethe war bisher nichts bekannt. Goethe hat sich über diesen seinen Nachfolger, in seinen Werken und Gesprächen niemals ausgesprochen, um so mehr hat die Goethe-Literatur auf ihn Rücksicht genommen: es gibt wohl kaum eine neuere Schrift, die über den »Werther« spricht und nicht der italienischen Nachahmung Foscolos, der *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, gedenkt (vgl. z. B. G.-J. VII, 373. 374. 391). Die Werther-Übersetzung, deren Foscolo hier gedenkt, von Antonietta Avesi ist nicht bekannt; die italienischen Übersetzungen, die Foscolo hier im Auge haben kann, sind die von Antonio Grassi, Corrado Ludger, Michel Salom (vgl. Appell, 3. Aufl., S. 290. 291). Der ebenerwähnte Grassi ist wohl nicht derselbe, der in den unten mitgetheilten Briefen Körners vom 29. Mai 1797 und 16. Mai 1802 vorkommt. Beachtenswerth ist, dass zur Zeit, da unser

Brief geschrieben wurde, nur der erste Theil des Romans veröffentlicht und wohl auch geschrieben war; der zweite Theil erschien erst 1815. *Antonietta Avesi* kommt als Adressat in Foscolos epistolario (hgg. von Orlandini und Mayer, 3 Bde, 1852—54) überhaupt nicht vor; vielleicht ist sie die *donna gentile*, an welche von 1812 an viele Briefe gerichtet sind.

III, No. 6. Der Brief Alessandro Manzoni's bezieht sich auf Goethes Beurtheilung von Manzoni's *Il conte Carmagnola*. Da diese Beurtheilung in »Kunst und Alterthum« erschienen war, so liess Goethe daselbst unsern Brief in Übersetzung abdrucken (IV. Bd., 1 St., S. 98—101). Diese Übersetzung ist in die Ausgaben von Goethes Werken übergegangen (Hempel 29, 649). Nur die A. l. H. 38, 292—294 hat auch den italienischen Text mit einigen kleinen Versehen. Was Goethe über Manzoni dachte, hat er in seinen zahlreichen Aufsätzen über denselben (Hempel Bd. 29) ausgesprochen; in vielen Briefen hat er seiner Bewunderung offen Worte geliehen (vgl. auch den unten folgenden Brief an Streckfuss). Durch seine vortreffliche Übersetzung der Ode auf den 5. Mai suchte er den Dichter zu ehren. Zur Erkenntniss der zwischen beiden bestehenden Beziehungen (Briefe Goethes an Manzoni sind bisher nicht bekannt geworden; dass solche existirt haben müssen, geht z. B. aus G.-J. I, 425 hervor) — der G.-J. VII, 385 angeführte Aufsatz ist unbedeutend — gibt ein Brief des Kanzlers Müller an Manzoni (Weimar 15. August 1832) einen erwünschten Beitrag, den Herr Leonello Senigaglia bei dem Enkel Manzoni's, Herrn Pietro Brandilla, abgeschrieben hat. (Ich verdanke ihn der gütigen Vermittlung des Herrn Prof. Erich Schmidt.) Ich theile nur das Stück des Briefes mit, das sich auf Goethe bezieht.

„Gewiß, ich weiß es, hat der ungeheure Verlust, der uns am 22^{ten} März dieses Jahres traf, auf Sie tief erschüttert. — — Doch wer könnte sich entwöhnen, *ihn* als lebendig, wirksam, gegenwärtig immer fort zu denken?

Ist es doch auch Er und die gemeinsamen Gefühle für Ihn, die mich in wenig Stunden Ihnen, theurer Mann! so viel näher gebracht haben, wie sehr ich auch schon früher Ihrem Geiste huldigte.

Sey mir verfhattet Ihnen durch Herrn [Hofrath] Voigt [aus Jena] ein treues Bild Goethe's aus seinen früheren schönsten Tagen zu senden, und ein Büchlein beizufügen, in welchem ein jüngerer Freund die letzten Lebensumstände des Verewigten zusammen gestellt hat, und in welchem Sie auch den Epilog finden, den ich, in Mitte schmerzlicher Aufregung, zur Trauerfeyer dichtete. Sie werden nicht zürnen, hoffe ich, daß ich in Goethes Ehrenkranz auch eine Blume, aus Villa Brussi, [Manzoni's Wohnung] zu verflechten mir erlaubte.«

Nach Drucklegung der ersten Bogen fanden sich unter Handschriftenconvoluten aus dem Goethehause zwei eigenhändige Brouillons zu Empfehlungen an Manzoni, die an dieser Stelle einen Platz verdienen:

I.

Mr. Manzoni voudra bien accueillir avec bonte et confiance Mr. le Pr. Götting B. de l. A. J. qui le saluera cordialement de la part d'un ancien ami G.

2¹.

Al Sigre Manzoni | sia benvenuto | Il Figlio di Goethe |
col suo Compagno | il Dr. Eckermann

che portano | mille salutationi | cordiali

Weimar

Goethe +

d Apr

1830

Weitere Mittheilungen, die Herr Leonello Senigaglia in Aussicht stellte, sind mir leider nicht rechtzeitig zugegangen. Über die freundliche Aufnahme, die Kanzler Müller bei Manzoni gefunden hatte, vgl. auch G.-J. IV, 192.

IV. No. 7. 8. Oehlenschlägers Beziehungen zu Goethe hat Georg Brandes in seinem meisterhaften Aufsatz (G.-J. II, 8ff., 18ff., 25fg.) dargelegt. Ob sich die (das. S. 19fg. ausgesprochene) Vermuthung über Correggio nach unserm Briefe halten lässt, wage ich zu bezweifeln. — Als Ergänzung zu diesem Aufsätze weist Herr Dr. Rudolf Schmid in Kopenhagen auf einen von Brandes nicht erwähnten Dänen hin, den Philologen und Archäologen P. O. Brøndsted, der Goethe 1806 mit Oehlenschläger besuchte (ein von Oehlenschläger an Brøndsted gerichtetes Gedicht spielt auf diesen Besuch an) und ein zweites Mal 7. Dez. 1818 bei Goethe war (vgl. Annalen, Hempel 27, 210, 478. 595). In Brøndsteds Tagebüchern (1850 erschienen) heisst es über diesen Besuch: »Ich sprach auch mit Goethe über Oehlenschläger, und ein Gruß von unserm Dichter war ihm sehr willkommen. Es freute ihn zu erfahren, daß Oehlenschläger von der Nation nach seinem Verdienst geachtet und beliebt war. Vom (polemischen) Auftreten Baggesens hatte er nur flüchtig etwas gehört; ich erzählte ihm Ferneres

¹ Wie eine Votivtafel geschrieben.

darüber. Er äußerte: »Ja, das mein' ich wohl, dass er nit was Gutes schafft — der ist mir immer als ein lockerer Geselle vorgekommen«. — Herr Dr. Rudolf Schmid vertritt in seinem Schreiben lebhaft die Auffassung, dass Goethe die wahre Dichtergrösse Oehlenschlägers nicht erkennen konnte und wollte; doch kann ich auf eine Erörterung dieser Frage, oder auf eine nochmalige Darlegung des Verhältnisses Oehlenschlägers zu Deutschland und zur deutschen Literatur an dieser Stelle nicht eingehn. Zudem gehören unsere Briefe noch nicht der Periode an, in welcher Oehlenschläger dem deutschen Dichter ein »ewiges Lebewohl« zurief, sondern der, in welcher er noch durchaus unter dem Banne von Goethes Geiste stand. — Oehlenschläger hat Goethe dreimal gesprochen, in Lauchstädt 1805 (Lebenserinnerungen Lpz. 1850, II, S. 12), in Weimar 1806 (das. S. 55 ff.), das dritte Mal auf der Rückkehr von Italien (das. 230 ff.) Für unsere Briefe, deren einer in den »Lebenserinnerungen« (II, 232) angedeutet wird, sind folgende Stellen des genannten Werkes wichtig: 110 ff.; über den Pariser Aufenthalt, dabei (S. 119) eine Bemerkung über Goethes Dramen, 125: Talma und die französische Tragödie, 135 fg.: gegen die Schlegel, 136 fg.: über Rousseau, 165 fg.: Aufenthalt in Stuttgart und Tübingen. — In dem ersten Brief wird auf die Plünderung Weimars durch die Franzosen angespielt; das Bombardement Kopenhagens durch die Engländer fand 2—5. September 1807 statt. Das *Schillersche Gedicht* ist das »An Goethe, als er den Mahomet auf die Bühne brachte«.

Die *Kritik* über *Aladdin* oder die Wunderlampe in der *Zeitg. für die eleg. Welt* 1808, No. 116, 117, 18, 19, Juli. Viele poetische Stellen werden sehr gerühmt, Anderes heftig getadelt. Über die Dedikation an Goethe heisst es: »Es zeigt von keiner geringen Anmaßung, in so schlechten Versen sich an den größten Dichter der jetzigen Zeit zu wenden«. Goethe über *Aladdin* und *Hakon Jarl*, *Annalen* 1806, Hempel 27, 146 und 155. Bemerkenswerth ist, dass Goethe sich am 23. Sept. 1808 erbot (Briefe an Eichstädt No. 149, Biedermann bei Hempel 27, 440) eine Besprechung des *Aladdin* zu schreiben, er unterliess es aber später. — *Faust und Achilles* = vollständige Ausgabe des 1. Theils des *Faust*, der in den Werken 1808 Bd. 8, *Achilleis*, die das. Bd. 10 erschienen war, *Faust* auch gleichzeitig in einer Sonderausgabe.

Bei *Cotta* erschien 1808 nichts von Oehlenschlägers Werken, 1810 aber *Hakon Jarl*, in demselben Jahre *Axel* und *Wallburg*, *Palnatoke* wurde daselbst in der ersten deutschen Ausgabe 1819 veröffentlicht. — Das *längste Gedicht* in deutscher Sprache ist der »irrende Ritter«. — *Ewald* ist der berühmte dänische Dichter Joh. Ewald 1743—1781. — Die lateinische

Stelle steht bei Ovid, *Metamorph.* VI, 376, doch heisst es dort *quamvis* statt *quamquam*.

V, No. 9. 10. »Beide römische Briefe unter den Einläufen aus Italien eingehftet«. (Erich Schmidt). No. 9 die Antwort auf Goethes Zeilen vom 31. Oktober 1788, gedruckt Aus Herders Nachlaß 1, 100 No. 53; Goethes Erwiderung a. a. O. No. 54, ist an demselben Tage geschrieben wie Herders nächster Brief: No. 10. Die Briefe Herders an seine Gattin, veröffentlicht von Düntzer unter dem Titel »Herders Reise nach Italien«, Giessen 1859 geben Erklärungen und Parallelen, die im Folgenden wörtlich genutzt sind. (H. R. I.) No. 10. »Tausendkünstler« wohl noch scherzhaft anspielend auf den »Zauberer« der ersten Weimarer Zeit, den »detto Panurgo secondo« in der »Darmstädter Gemeinschaft der Heiligen«. D. j. Goethe 2, 197. — Über Angelica's Gatten Herder 13. Dez. 1788: »Ihr alter *Zucchi* ist ein braver Mann in seiner Art; er kommt mir aber immer wie ein Venetianischer Alter in der Comödie vor«. (H. R. I. 195.) — G. und E. Fräulein von Göchhausen und der Kammerherr von Einsiedel. (E. Schmidt). — »Donnerstag waren wir alle in der Arcadia! sie (die Herzogin Amalia) ist zum Mitglied aufgenommen . . ., mir ist diesmal glücklich vorübergegangen, und ich will mich wohl hüten, die heilige Schwelle wieder zu betreten«. (6. Dez. 1788. H. R. I. 188.)

No. 10. »Die Herzogin hat ein Präsent vom Papst erhalten, ein vortreffliches Mosaik . . . Der Bogen Constantins soll drauf sein mit der Aussicht aufs Coliseum, in einem prächtigen bronzenen Rahmen«. (27. Dez. 1788. H. R. I. 208.) — v. Klinkowström, Reisemarschall und Kammerherr in Weimar. (Goethe an Philipp Seidel 13. Januar 1787.)

No. 11. »Lag im Nachlaß August v. Goethes« (E. Schmidt.) Es sind zwei einzelne Blätter. Herders Gedicht ein Seitenstück zu dem gleichfalls in Distichen geschriebenen Glückwunsch, den ich in meinem Aufsatz »Aus Weimar und Kochberg« (Preuss. Jahrbücher Bd. 50, 498) mitgeteilt habe: »Nimm, o Lieber! den Kranz« u. s. w. und bei dem somit das Jahr 1789 ausgeschlossen ist. Über die vorjährige Kindergratulation haben wir Carolinens Bericht an Herder vom 29. August 1788: »auf den Früchten lagen folgende Worte, die ich selbst gemacht habe, wie leicht zu sehen« (H. R. I. 47).

No. 12—23. »Das Folgende theils aus dem Convolut *Briefe von Herders an Goethe*, theils aus den Quartalbänden«. (E. Schmidt). Mit den »heiligen Reliquien Blättern« (so schreibt Caroline) kann nur das Tagebuch der Italienischen Reise gemeint sein.

No. 13. »Abgerissenes Octavblatt aus dem Nachlass Augusts von Goethe; auf der zweiten Seite einige flüchtige

Bleistiftnotizen Goethes«. (E. Schmidt.) Zuerst nämlich einige italienische Namen, wahrscheinlich Adressen für den Aufenthalt in Venedig; dann am Rande in umgekehrter Richtung vier Zeilen, aus denen die Namen Graf Wilhelm, Wolfram von Eschenbach, Thürlin herauszulesen sind, wahrscheinlich nach mündlichen Angaben Herders über eine süddeutsche Bibliothek. (Priameln und alte deutsche Sprüche hat Herder in Nürnberg aus verschiedenen Quartanten excerpiert und am 21. August 1788 an Goethe geschickt. H. R. I. 35. Aus Herders Nachlass 1, 95.) — Das Blatt enthält Winke und Rathschläge, die Herder für Goethe bei dessen Aufbruch zur zweiten Reise nach Italien (März 1790) zusammengestellt hat, da Goethe diesmal denselben Weg nehmen wollte, wie Herder im Sommer 1788. Die nothwendigen Nachweise und Erläuterungen bietet also wiederum H. R. I. So über den Leibmedicus Dr. Marcus, und den »Regens eines Seminarii« *Weiermann* und dessen Gemälde S. 11. 12; der letztere Name, der Herder beim Aufsetzen der Notizen entfallen war, gehört in die Lücke Z. . . — *Murr*: S. 19. »Nach Ansbach geh ich nicht« — schreibt Goethe aus *Nürnberg* an Herder 15. März 1790 — »ich denke bis *Augsburg* nicht aus der Chaise zu steigen!« Von Paul von Stetten (dem Jüngeren) »Stadt-Pfleger« von Augsburg befindet sich ein Brief in Herders Nachlass, d. 15. Juni 1801, worin der »wenigen Minuten« gedacht ist, die Herder mit ihm »im Gespräch gewesen«; und der Schriften, die »allein seinen Mitbürgern zur Unterhaltung und Ermunterung gewidmete Arbeiten« seien.

No. 14. Antwort auf das von Düntzer irrig dem J. 1794 zugewiesene Billet Goethes (Aus Herders Nachl. 1, 146 No. 92): »Ew. Liebden und Würden übersende hierbei ein Opusculum, das ich mit critischer Aufmerksamkeit zu lesen bitte«. Die Zeit ist zu erschliessen aus Goethes Brief an F. H. Jacobi vom 15. Juli 1793: »Dafür sollst Du auch nächstens den Aufsatz über die farbigen Schatten erhalten« u. s. w. Die Sendung an Herder wahrscheinlich doch früher, vor der Abreise »zum Vater Rhein« d. h. vor dem 12. Mai 1791. Der Aufsatz in letzter Gestalt: Entwurf einer Farbenlehre. Erste Abtheilung. VI. Farbige Schatten. § 62—80.

No. 15. Zur Aufführung des »Bürgergenerals«, der zweiten, vom 29. Mai 1793, zu vgl. mein Aufsatz im Goethe-Jahrb. VI: Goethe und Prinz August von Gotha S. 52. Über Iavaters »Zug nach Norden« schreibt Goethe an F. H. Jacobi 7. Juli 1793: »Er hat auch in Weimar spionirt, unser entschiedenes Heidenthum hat ihn aber so wie das allgemeine Mißtrauen bald verscheucht«.

No. 16 und 17. Antworten auf die »drei Briefe« Goethes vom 2. 7. 15. Juni 1793. (Aus Herders Nachl. 1, 136—144. No. 85—87.)

Carl Augusts Brief »Im Lager vor Maynz den 14 Juny 1793. »Die Muse auf dem Zodiacus ist glücklich bei mir eingeritten« (Titelbild der Humanitätsbriefe, von H. Meyer gezeichnet) u. s. w., zuerst gedruckt im »Weimarischen Herder-Album« 1844 S. 35 fg., war Einschluss des dritten Briefs. — Die »zu Stande gekommenen Zerstreuten Blätter« waren die »Fünfte Sammlung«; Goethe hat eins der ersten Exemplare erhalten; das an Gleim ging den 27. Juli ab. Auf die »theologische Schrift«: »Von der Gabe der Sprachen am ersten christlichen Pfingstfest« (erschieden 1794) beziehen sich Goethes zustimmende Worte (wohl erst 1794, nach dem Erscheinen des Büchleins): »Wie sehr ich Deiner Meinung wegen der *Glossen* im allgemeinen bin, weist von Alters, da ich etwas Ähnliches als Posse vortrug« (a. a. O. No. 89).

No. 18. Gleim an Herder, den 15. Sept. 1794: »Hiebei die letzten zwei Bogen zu dem *Hüttchen*, und ein vollständiges Exemplar für *Goethen*, den . . . Liedes; vor seinen größern Werken, seinem *Groscophta*, seiner *Iphigenia*, seinem *Tasso* verkriecht sich das *Hüttchen*«. Von und an Herder 1, 181. Gleims Werke VII, 88.

No. 19—22. August Wolfgang Herder, geb. 18. August 1776, der zweite Sohn Herders, Goethes Pathenkind und sein, wie auch der Herzogin und des Prinzen August von Gotha Liebling. (Haym, Herder II, 434. Goethe-Jahrbuch VI, 41. 42 und No. 17 unserer Briefe.) Seit dem Herbst 1794 befand er sich, mit seinem Bruder Wilhelm zusammen, im Droz'schen Erziehungsinstitut in Neufchatel (die Veranlassung erzählt Haym a. a. O. 621). Bei dem Datum von No. 19 muss die Jahrzahl verschrieben sein; denn bereits October 1795 spricht Goethe von Augusts »kurzem Hiersein« d. h. von seinem Aufenthalt in Weimar nach der Rückkehr. (Brief an Caroline Herder vom 30. Okt. 1795, von mir veröffentlicht in den Preuss. Jahrbüchern Band 43, 161—164. S. 163.) Mit den Zeilen Herders No. 20 ist No. 19 in Goethes Haus gesandt worden. Der rührende Ausdruck der ersten Zeile kehrt in einem gleichzeitigen Briefe an beide Söhne wieder: »O wie bewegt sich mein Herz gegen euch, lieben Kinder«. (Aus Herders Nachlass 2, 438 undatiert.)

No. 22. Die Akademie zu Freiberg hatte August Herder 1797 bezogen.

No. 23. Begleitschreiben zu dem Briefe des Prinzen August, den ich im Goethe-Jahrbuch VI, 57 (Goethe und P. A.) mitgetheilt habe. Goethes Antwort: Aus Herders Nachlass 1, 150 No. 97. Die beiden Erklärungen Düntzers zu der letzteren Nummer werden durch den so ermittelten Zusammenhang hinfällig. Über den Gegenstand jenes »besonderen Bildes«,

das Prinz August gesandt, würde uns erst Goethes »Votum« aufklären, das durch Herders Hand nach Gotha gegangen ist.

B. SUPHAN.

VI. Die Briefe von Charlotte von Schiller und Körner bilden eine Fortsetzung zu den im G.-J. IV, 230—315 mitgetheilten, sie sind sämmtlich den »Quartalheften« entnommen. Die seither bekannten Briefe Goethes an Charlotte von Schiller während Schillers Lebzeiten sind von Vollmer in dem Anhang der 4. Auflage des Goethe-Schillerschen Briefwechsels II, S. 385—389 zusammengestellt, sie finden sich ebenso wie die späteren in dem Buche »Charlotte v. Schiller und ihre Freunde« (hier: »Charlotte« citirt). Nachträge dazu s. G.-J. I, 261, 263, VII, 198. 330.

No. 24. *Centaur* vgl. Schiller an Goethe No. 73. Horen Heft 6: Schmelzende Schönheit? vgl. Schiller-Cotta S. 671. Goethe antwortet auf unsern Brief, an Schiller 10. Juni.

No. 25. Auf unsern Brief geht Schiller ein im Brief an Goethe No. 82; Goethe antwortet direct an Charlotte, 25. Juli. Er war seit dem 4. in Carlsbad. *Everdingen*, der bekannte holländische Maler u. Kupferstecher des 17. Jahrh., über den Goethe häufig geschrieben hat, vgl. Werke, Hempel 28, 56 fg. *heimlich* = traulich, gemüthlich.

No. 26. Goethe war Anf. Okt. in Jena gewesen, nur wenige Tage, was er selbst beklagt, Briefw. No. 107, und nach einer Reise in Eisenach am 18. Okt. nach Weimar gekommen. Frau v. Schiller hat sich wohl verschrieben; es soll »Okt.« statt Nov. heissen. Der Anfang des Briefes bezieht sich auf die erwartete Geburt eines Kindes (der Knabe starb bald, vgl. Goethe-Schiller No. 113, 117, 119).

No. 27. Das Datum nach Erich Schmidts Angabe. Charlotte war Anfang April in Weimar gewesen, wo unser Brief ohne Zweifel geschrieben ist, hatte aber Goethe wenig gesehen, vgl. Goethe-Schiller No. 290, 291. Vielleicht nahm Charlotte den letzterwähnten Brief nach Jena mit.

No. 28. Das Datum nach einer Andeutung Erich Schmidts. Schiller war mit seiner Gattin während des Jan. in Weimar, wegen der ersten Aufführung der Piccolomini, Schiller und Goethe waren damals beide leidend. (Schiller-Goethe No. 563 ff.)

No. 29. Datum wie No. 28. Goethe war damals in Lauchstädt (Schiller-Goethe No. 865 fg.) Das Stück, das gemeint ist, ist »Was wir bringen«, die Stelle, auf die Charlotte anspielt, vgl. Hempel XI, 1 S. 56.

No. 30. Datum wie No. 28. Den 28. habe ich eingefügt. In Schillers Kalender heisst es zum 23. März »Wurde ich vom Rheumatism befallen«; der folgende Montag ist der 28. Von Goethes damaliger Gesellschaft, seinem Vorsatze, nicht mehr öffentlich zu erscheinen s. Charlotte I, 473.

No. 31. August v. Goethe ging zum Studium nach Heidelberg. Seine Grossmutter sah er zum letzten Male, sie starb wenige Wochen später.

No. 32. Die *Hoheit* ist die Erbgrossherzogin v. Weimar, die *Grossfürstin* deren Mutter. Es handelt sich um die Entbindung der Ersteren, die freilich erst am 30. Sept. stattfand. Auf unsern Brief antwortete Goethe durch einen Besuch, über welchen Charlotte I, 591 ausführlich und entzückt berichtet.

No. 33. Das Datum ergibt sich aus G.-J. VII, 330. Unser Brief ist die unmittelbar [der 2. ist ein Mittwoch] erfolgte Antwort auf das dort mitgetheilte Billet Goethes vom 1. Febr. 1814. Die »zwei Bücher« sind wohl der Anfang (die ersten Reinbogen) des 3. Bandes von »Dichtung und Wahrheit« (der im Mai 1814 ausgegeben wurde, s. den folg. Brief). Dass Charlotte am 24. Febr. und 15. März einige Bücher kannte, geht aus Charlotte I, 674 und G.-J. IV, 278 hervor. August v. Goethe war in Begleitung des Kammerraths Rühlemann in das Hauptquartier nach Frankfurt gegangen. Die Briefe der Erbprinzessin an Charlotte gerade aus jener Zeit sind nicht gedruckt oder nicht erhalten.

No. 34. Datum s. No. 28, 10. habe ich hinzugefügt. Der Brief spricht den Dank aus für den 3. Theil von »Dichtung und Wahrheit«. Am 8. schickt Goethe die Exemplare des Werkes fort, an Klinger u. A.; der folgende Dienstag ist der 10. Es muss vor dem 14. sein, da Goethe an jenem Tage in Berka war, unser Brief wohl aber noch nach Weimar gerichtet ist; er kann nicht nach dem 11. sein, sonst würde er etwas von dem Charlotte I, 687 erwähnten Auftrage enthalten.

No. 35. Der Aufsatz Goethes über Schiller, den Charlotte criticirt, kann nicht der »Zu Schillers und Ifflands Andenken« oder »Deutsches Theater« sein (Hempel 28, 703—707), obwohl beide aus dem Jahre 1815 stammen, der erstere nicht, weil er nur über Schillers Glocke, der letztere nicht, weil er überhaupt nicht über Schiller spricht; ich denke an den Aufsatz »Glückliches Ereigniss« (Hempel 33, 90—94, vgl. auch 27, 309fg., 564fg.), der zwar erst 1817 gedruckt, recht wohl aber 1815 geschrieben sein kann und Charlotte im Manuscript vorgelegen haben mag. Wir hätten dann anzunehmen, dass ihre Erinnerungen beachtet worden wären, denn jener Aufsatz spricht nur von den »Räubern«, nicht aber von »Fiesko« und »Kabale und Liebe«.

No. 36. Datum s. No. 28. Erich Schmidt vermuthet ferner, dass das übersendete Werk Marlowes Faustus sei. Aus den sonstigen gleichzeitigen Briefen Charlottens ergibt sich nichts, das Werk, über das sie 4. Juli 1818 an Knebel schreibt (Briefe an einen vertrauten Freund, Leipzig 1856, S. 393, vgl. auch Knebel-Goethe No. 481), kann hier nicht gemeint sein.

No. 37 und No. 38 beziehen sich auf den grossen am 18. Dez. 1818 gefeierten Maskenzug, Hempel XI, 1 S. 316—361. Goethe konnte den Wunsch nicht erfüllen, s. Charlotte II, S. 251. Charlotte hörte aber eine nochmalige Vorlesung des Stücks am 22., worüber sie am folgenden Tage an Knebel (Briefe 1856, S. 444) mit grossem Enthusiasmus berichtet.

No. 39 ist die Antwort auf Goethes Billet (G.-J. I, 261), an demselben Tage, wie das Billet geschrieben. Gemeint ist der englische Porträtmaler Dawe, über welchen a. a. O. 260 zu vergleichen ist. Er wollte die Danneckersche Büste Schillers sehen.

VII. Goethes Briefe an Körner sind bei Strehlke I, 369 fg. sorgsam verzeichnet, eine Berichtigung dazu II, 508; die im G. J. IV gedruckten Briefe Körners sind bereits erwähnt.

No. 40 und 41. Goethe war mit Körner bereits 1790 bekannt geworden, und in einen ziemlich lebhaften Briefwechsel mit ihm getreten; daraus erklärt sich der freundschaftliche Ton und die vertraute Anfrage des Briefes No. 40. Er ist die Antwort auf Goethes Schreiben, Düsseldorf 11. Nov. 1792. Die Antwort Goethes auf den Brief No. 40 ist nicht erhalten; dass sie beruhigenden Inhalts war und ehrenvolle Worte für Körner enthielt, geht aus No. 41 hervor. (Die Verse S. 51 sind aus Iphigenie IV. 1.) In den Briefen Körners an Schiller findet sich keine Andeutung von dem Schritt des Erstern, wohl aber über die Verdächtigungen (II, 42 ed. Goedeke); über das Unzureichende seines Gehaltes s. den Brief in Körners Schriften ed. Stern S. 21. — *Facius* ist der Steinschneider, der mit einem Empfehlungsbriefe Goethes 17. Juni 1792 zu Körner gekommen war.

No. 42. Von des Grafen Redern Aufenthalt in Weimar sagt Schiller (an Körner II, 58) ein Wort; er wird auch sonst im Schiller-Körnerschen Briefwechsel erwähnt, in den »Annalen« gedenkt Goethe seiner nicht.

No. 43. *Congress* ist natürlich die Zusammenkunft Körners mit Goethe und Schiller in Jena. Körner war vom 26. April bis 16. Mai in Jena gewesen, Goethe war Anfang Mai gleichfalls dorthin gekommen. Vgl. zu unserm Briefe die Schreiben Körners an Schiller, vom 18. und 29. Mai und die Antwort Schillers vom 23. *Hero und Leander* ist ein Goethescher Plan, vgl. den letztangeführten Brief Schillers. Die *Idylle* ist wohl Alexis und Dora (vgl. Schiller-Körner II, 215 fg. und v. Biedermann, Goethe-Forschungen S. 440). — Die *Victoria* ist eine Statue, welche die Erbin des Inspectors Wacker an den Baron von Seckendorf in Dresden verkauft hatte; sie wurde Goethes Eigenthum (vgl. Schiller-Körner II, 203, G.-J. IV, 301).

No. 44 ist die Antwort auf Goethes Brief vom 22. Sept.

1796, abgedruckt in v. Biedermann, Goethe-Forsch. S. 439 fg. Der Empfohlene ist Steuerrevisor Wölfel. Der Freund, »der in Neapel herumwandelt«, ist der unten genannte Graf *Gessler*. Seine Reisebriefe an Körner sind in den »Grenzboten« 1882, Bd. II, 429 ff. 481 ff. gedruckt. Schillers letztes Schreiben war vom 15. August, er schrieb aber von Neuem am 29. September, also noch bevor die Mahnung unseres Briefes an ihn gelangen konnte.

No. 45 und 46. Die Antwort Goethes auf No. 45 ist vom 22. Juni 1797 (v. Biedermann, Goethe und Dresden S. 13—15). Der empfohlene Herr v. Senfft war nicht angekommen; Goethe entschuldigt sich, von »Hermann und Dorothea« keine Abschrift behalten zu haben und erbittet die Texte der Opern: Prinzessin Amalfi (von Weigl), Prinzessin Palmieri von Herklot und Salieri, die Körner mit No. 46 schickt. Auch nach den Humboldt und dem Prolog zu Wallenstein hatte sich Goethe in dem angeführten Briefe erkundigt.

No. 47. *Grassi*, der hier und vorher No. 45 erwähnte Künstler, ist nicht mit dem oben S. 8 erwähnten Werther-Übersetzer zu verwechseln. Der hier gemeinte Historien- und Portraitmaler (1756—1838) lebte von 1799 bis zu seinem Tode in Dresden. Die grosse Lücke zwischen der vorigen und dieser und zwischen dieser und der folgenden Nummer ist nicht auszufüllen. Nur aus dem Jahre 1803 existirt ein Briefchen Goethes, eine Empfehlung von Sartorius (G.-J. IV, 308), die keine direkte Antwort verlangte.

No. 48. Der Brief Goethes an Emma Körner ist nicht bekannt. — Goethe hatte Carlsbad bereits Ende Juni verlassen. Die Antwort auf unsern Brief ertheilte Goethe im August 1811 (G.-J. IV, 302 fg.), er billigte vollkommen die Biographie Schillers und den Plan zur Ausgabe seiner Schriften; als Ergänzung dazu gehört Körners Antwort (G.-J. IV, 304 fg.). Antworten Körners auf zwei mehrfach gedruckte Briefe Goethes vom 23. April und 14. Mai 1812 sind nicht bekannt.

No. 49 ist die Antwort auf Goethes Brief vom 4. Aug. 1812. Goethe hatte sich für die kleineren Theaterstücke des Sohnes, Theodor, bedankt und die baldige Aufführung derselben in Weimar in Aussicht gestellt. Das mitgesendete Stück ist wohl *Zriny*.

No. 50. Der »letzte Brief«, für den sich Körner bedankt, ist der sehr herzliche und ausführliche vom 16. Nov. 1812. »Die Braut«, ein Lustspiel Th. Körners, wurde Anfang November in Weimar gespielt. Über den »*Zriny*« hatte Goethe einige Bedenklichkeiten, verwies selbst auf die Wiener Censur, wodurch sich die Äusserung Körners in unserem Briefe erklärt.

VIII. »Die Briefe Wilhelms von Humboldt sind theils aus den Quartalheften, theils aus der Autographensammlung, aus

einem Hefte Rhythmik und aus Riemers Nachlass entnommen«. E. S. Sie bilden ebenso wie die folgenden Alexanders einen wichtigen Nachtrag zu dem von Bratranek herausgegebenen »Briefwechsel Goethes mit den Gebrüdern Humboldt« (im Folgenden: Bratranek citirt) Wilh. v. Humboldt war im Febr. 1794 nach Jena gezogen, hauptsächlich um Schiller nahe zu sein, der freilich grade damals in seiner schwäbischen Heimath war, aber am 15. Mai nach Jena zurückkam. Er blieb bis Juli 1795 dort. Aus dieser Jenaer Zeit stammen die ersten 5 Billete.

No. 51. Über die ersten Beziehungen zwischen Goethe und Wilhelm v. Humboldt s. Bratranek S. 328 fg. Das Datum ergibt sich aus Schillers Brief an Goethe 16. Nov. 1794 »Herr v. Humboldt wird nächsten Sonnabend seine Reise nach Erfurt antreten« d. h. d. 22. Daraufhin kam wohl die Goethesche Einladung, die Humboldt in unserm Brief ablehnt. Doch fand Humboldts Besuch bei Goethe Ende Nov. statt (Bratranek 359) und dort wurde wohl das Versprechen gegeben, Alexanders Ankunft zu berichten.

No. 52. Das Datum nach Erich Schmidts Andeutung. Nach Düntzer (Goethes Leben S. 472) fand das Zusammentreffen mit beiden Humboldt in Jena Anfang Nov. statt.

No. 53. Datum s. No. 52. Es ist nach dem 14tägigen Aufenthalt Goethes in Jena, über welchen er im Briefw. mit F. H. Jacobi S. 201 schreibt. Der in unserm Briefe Gemeinte ist Max Jacobi. Die Erwähnung der *Blattern* am Schlusse des Briefes bezieht sich auf das jüngste Kind, bei welchem das Inoculiren im Sept. 94 nichts gefruchtet hatte (Schiller-Humboldt Briefw. S. 56).

No. 54. Goethe kam nach Jena 29. März 1795. (Das ist der Sonntag, von dem Schiller-Goethe Briefw. No. 60 die Rede ist.) Der vorhergehende Montag ist der 23. Humboldt war wohl den Sonntag in Weimar gewesen. Baggesen war am 12. März mit seiner Frau nach Weimar gekommen, vgl. die Mittheilung der Frau Baggesen, einer Freundin der Frau v. Schiller, Charlotte II, 452; Baggesen gedachte nach Paris zu reisen. Was Schiller (denn so ist Sch. aufzulösen) mit Baggesen vorhatte, vermag ich nicht anzugeben, Schillers Stimmung aber gegen ihn geht z. B. aus den Briefen an Goethe No. 79 u. 196 hervor. Die »Geschichte des ehrlichen Procurators« — nicht aus Boccaccio trotz Goethes Äusserung vgl. G.-J. IV, 438 fg. — sandte Goethe am 19. März, Schiller urtheilte darüber bereits am 20. und Goethe gedachte am 22. das Manuscript wieder nach Jena zu schicken. Sie nimmt die 5. Stelle in den »Unterhaltungen deutscher Ausgewanderten« ein und wurde bald nach ihrer Vollendung in den »Horen« veröffentlicht. Der Caviar spielt im Briefw. auch sonst eine Rolle (vgl. Bratranek Seite 26).

No. 55. Datum nach Erich Schmidts Andeutung (14 von mir hinzugefügt). Zur Bestätigung kann ich höchstens beibringen, dass Humboldt am 16. Mai in Weimar war, wie aus Goethe-Schiller No. 67. 68 hervorgeht; dort ist aber von Wolfs Anwesenheit nichts gesagt. Dagegen wird eine persönliche Bekanntschaft Goethes mit Wolf vor Okt. 1795 durch eine Stelle in Goethes Briefen an ihn (S. 90) bewiesen; eine Beschäftigung mit den Prolegomena aus den bei Bernays a. a. O. S. 12 zusammengebrachten Stellen und aus Goethe-Schiller No. 67.

No. 56. Über Grapengiesser theilt mir Herr Dr. Blanck in Schwerin, durch freundliche Vermittelung des Herrn Dr. Fr. Latendorf das Folgende mit: »*Grapengiesser*, Carl Johann Christian, geb. 1773 zu Parchim, Sohn des dortigen Senators, ward am 4. April 1795 in Göttingen zum Dr. med. promovirt, practicirte zu Parchim, seit 1799 in Berlin, wurde Professor, war Mitglied des Collegium medicochirurgicum in Berlin seit 1803, Physicus daselbst, sowie Leibarzt des Kronprinzen und consultirender Arzt des Königs von Preussen, war 1813 Chefarzt eines Kriegslazareths und starb am 13. Octob. 1813 am Typhus, den er sich durch Ansteckung daselbst zugezogen hatte.« Vgl. auch Rahels Briefw. mit D. Veit II. 253.

No. 57. Das Datum, trotzdem es deutlich ausgeschrieben ist, macht Schwierigkeiten, denn erst am 18. Febr. 1797 schickt Goethe an Schiller die ersten Gesänge von »Hermann und Dorothea«, fordert ihn auf, dieselben durchzusehen und bittet Herrn v. Humboldt gleichfalls um diesen Freundschaftsdienst. (Humboldts Agamemnon-Übersetzung erschien erst Leipzig 1816 und bildet einen Theil von Humboldts sämtlichen Werken.)

No. 58 ist die direkte Fortsetzung des bei Bratranek S. 28ff. gedruckten Briefes vom 6. Mai, auf welchen Goethe am 15. antwortete; auf unsern Brief erfolgte die Antwort am 8. Juni, die zwar nicht erhalten ist, deren Datum und ungefährer Inhalt aber aus der Äusserung Bratranek S. 38 hervorgeht. Das Schreiben, auf das Humboldt eingeht, führt bei Bratranek S. 35 das Datum des 15. Die »neuen vier Musen« sind der 5. — 8. Gesang von »Hermann und Dorothea«. Trotz der Humboldtschen Mahnung sind im Goetheschen Texte stehen geblieben die Stellen 1 (Hempel II, 90 V. 1), 4 (92, 5 v. u.), 8 (103, 4), 9 (104. 6. 5 v. u.), 10 (105. 4), 11 (107, 7. 6 v. u.), 12 (110, 17 »ihm« ist Schreibfehler für »ihr«).

Die Humboldtschen Besserungsvorschläge sind ohne Weiteres nur angenommen Stelle 2 (Hempel II, 90, 7); auf Grund der Humboldt'schen Erinnerung ist geändert Stelle 3 in: »Lange Jahre gestockt und nur sich dürftig bewegte« (92, 14) Stelle 5, wo *also* wirklich ein Schreibfehler für *Alle*;

statt des Humboldtschen Vorschlags heisst es (95, 2): »Ordneten Vieh und Wagen die wieder besänftigten Menschen«, Stelle 6 (101, 5): »Sitzt sie gleich«, Stelle 7 (102, 4): »Als sie das Schwert ergriff und sich und die Ihren beschützte«. — *Ofenschirmen*: Goethe erbittet Stickmuster zu solchen, Bratranek S. 37. — Humboldtsche Briefe an Schiller aus jenen Jahren sind überhaupt nicht bekannt; der nächste führt das Datum 1803, Aug. 27.

No. 59. Der Brief ist nicht, wie man denken sollte, ein aus Weimar geschriebenes Zettelchen. Denn damals war Humboldt nicht in Weimar. Er kam vielmehr erst im Oktober (vgl. Bratranek 161 und Schillers Äusserung an Körner II, 359, 21. Oktober 1800 »Humboldts werden jetzt jede Woche erwartet«). Die Staël'sche Schrift ist die 1799 erschienene *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Unser Billet ist vielmehr nur Beilage zu Humboldts grossem Brief aus Paris 30. Mai 1800 (Bratranek S. 156 ff.); der Humboldtsche französische Aufsatz also der, über den er selbst a. a. O. S. 161 eingehend handelt.

No. 60. Der hier erwähnte Brief Goethes vom 24. Febr. 1806 ist bisher nicht bekannt. Der Verlust desselben wäre um so bedauernswerther, als er eine Stelle zur Würdigung Schillers enthalten haben muss, der unser schöner und überaus bedeutsamer Passus S. 73 fg. Ursprung und Anregung verdankt. Die angeführte Stelle in »Winkelmann« Hempel 28. 227. — Das in »Winkelmann« aufgenommene Stück eines Humboldtschen Briefes a. a. O. S. 208 fg., vgl. auch Bratranek S. 218 fg.; der Brief ist vom 23. August 1804. Ardelio = ein geschäftiger Nichtsthuer. — Humboldts Gedicht über Rom (Stanzen) erschien unter dem Titel: »Rom. Eine Elegie«, Berlin 1806. Sie steht in den Werken Bd. I. Dieselben werden von Humboldt auch Riemers Nachsicht empfohlen (Riemer, Briefe von und an Goethe) S. 242 fg. Dagegen ist der in No. 61 erwähnte Brief Humboldts an Riemer über die Erziehung des Sohnes nicht bekannt.

No. 61. Der hier angedeutete *letzte Brief* Goethes (1806) ist gleichfalls nicht bekannt.

No. 62 und 63. Über den Aufenthalt Humboldts in Weimar 1808 und 1809 schweigt Goethe in den »Annalen« vollständig. Die nach Königsberg an Humboldt geschriebenen Briefe Goethes sind bisher nicht bekannt. Über *Motherby* verdanke ich Herrn Bibliothekar Dr. Reicke in Königsberg ausführliche Mittheilungen, aus denen ich Folgendes hervorhebe: »William Motherby, geb. 9. Dez. 1776, im Philanthropin erzogen, studirte Medicin auf verschiedenen deutschen und englischen Universitäten, promovirte 12. Sept. 1799 in Edinburg mit einer Kant gewidmeten Diss. de epilepsia, liess sich in

Königsberg als praktischer Arzt nieder, wurde zugleich Landwirth und starb 1847. Seine vielseitige Bildung bewies er durch medicinische, literarhistorische, landwirthschaftliche und philosophische Schriften. Kant, seinem »unvergesslichen Lehrer« zollte er tiefste Verehrung; eine seiner Schriften ist den Manen des Königsberger Philosophen in »unauslöschlicher Ehrfurcht« gewidmet. — Goethe dankte dem Übersender 1. März 1810, W. v. Humboldt übersendet diesen Brief am 19. April. Dorow, Facsimile von Handschriften berühmter Männer und Frauen, (1836) Heft II, 5, 6 theilt die eben erwähnten Briefe mit und rühmt Motherby's Shakspeare-Untersuchungen und -Übersetzungen. Vgl. auch A. Hagens Gedächtnissrede auf Motherby in den Preuss. Prov.-Blättern 1847, III, S. 131—144.

No. 64. Mit welcher Sorgfalt Goethe gerade damals seine Autographensammlung vermehrte, ist aus G.-J. IV, S. 216 fg. bekannt.

No. 65. Frau v. Humboldt ist eine geborene v. Dachröden. Die von ihr erwähnten Personen sind meist so bekannt, dass Angaben von Daten unnöthig erscheinen. Über die Verehrung der Kaiserin von Oesterreich für Goethe und umgekehrt vgl. z. B. G.-J. VI, 383 ff. Frau v. Eybenberg (sie starb 1814?) und ihre Schwester (Frau v. Grotthus) G.-J. VII, 184, 191 fg. und die Beiden bei Strehlke gewidmeten Artikel. *Gropius*, weder im Humboldt-Schillerschen, noch im Humboldt-Goetheschen Briefwechsel genannt. Sein Name kommt auch in Goethes Werken nicht vor; Goethe hatte übrigens nicht nöthig, den Wünschen des Humboldtschen Paares zu entsprechen, da, wie er berichtet (Bratranek S. 240), eine Übersetzung der Mittheilung im Morgenblatt erschien. *Schick*, Gottl., Historien-, Landschafts- und Porträtmaler 1779—1812. Er hatte von 1802 an in Rom gelebt und dort seine berühmtesten Werke geschaffen.

IX. Die 3 Briefe Alexanders v. Humboldt bilden eine willkommene Ergänzung zu dem Wenigen, was man bisher von dem Briefwechsel Goethes und des grossen Naturforschers besitzt.

No. 69 und 70 werden erläutert durch Goethes Annalen 1807 (Hempel 27, 160) und durch die Stellen aus den Briefwechseln (Bratranek S. 348 fg.) Die in No. 70 erwähnten Schriften sind: »Ideen zu einer Physiognomik der Gewächse« und »Ideen zu einer Geographie der Pflanzen nebst einem Naturgemälde der Tropenländer«. Das in No. 69 erwähnte Werk ist der Anfang des grossen amerikanischen Reisewerkes, das damals zu erscheinen begann, speciell der 1810 in 69 Blättern erschienene Atlas pittoresque, Vue des Cordillères et des monuments des peuples indigènes de l'Amérique. Ob der Anfang des Briefes sich auf das bisher nicht bekannte

Schreiben Goethes an Alexander v. Humboldt (Strehle I, S. 286) bezieht, wage ich nicht zu entscheiden.

No. 71. St. Aignan, der hier empfohlene französische Gesandte in Weimar, spielt in den nächsten Jahren in den dortigen Kreisen eine bedeutsame Rolle; in den »Annalen« wird seiner zwar nur einmal gedacht (Hempel 27, 211), sogar ohne Anführung des Namens; anderes vgl. Düntzer, Goethes Leben, 2. Aufl. S. 576. 586. Der *junge Voigt* ist F. S. Voigt, über dessen wissenschaftliche Arbeiten und Beziehungen zu Goethe G.-J. VII, 152—167 zu vgl. ist. Einige Briefe an ihn, unten S. 129 ff. Der Schluss des Briefes handelt natürlich über »Dichtung und Wahrheit«.

X. Die prächtigen Briefe Niebuhrs sind vortrefflich geeignet, das was man bisher von dem Verhältniss Goethes und Niebuhrs wusste, neu und vollständig zu beleuchten. Zur Würdigung dieser Briefe und des Verhältnisses zwischen Niebuhr und Goethe geben die »Lebensnachrichten über B. G. Niebuhr«, 3 Bände, Hamburg 1838. 1839, citirt = Nieb. I—III, schönes Material.

No. 73. Von der Absendung unseres Briefes spricht Niebuhr erst am 13. Dez. 1811, Nieb. I, 508. Vorher I, 493; über Goethes Jugenddisputation und seine theologische Schrift, I, 503. 504 über den Anfang von »Dichtung und Wahrheit«; die letztere Stelle ist sehr schön. Das Werk, das mit unserm Briefe übersendet wurde, ist der erste die Königszeit behandelnde Band der »Römischen Geschichte«.

No. 74. Die Antwort Goethes, vom 17. Dez. 1811, die am Anfang erwähnt wird, ist gedruckt Nieb. III, 359 f., über sie handelt Niebuhr sehr beglückt 28. Dez. 1811, Nieb. I, 509. Das. I, 529: ausführlich über Wilhelm Meister vgl. S. 528 (Vgl. auch I, 527: Humboldts Bericht über Goethes Äusserungen).

No. 75. Diesen ausführlichen Brief an Goethe kündigt Niebuhr schon an Nieb. I, 522. Die Antwort Goethes vom 23. Nov. 1812 gedruckt Nieb. III, 361—363 wird mit Freude erwähnt: Nieb. I, 533 vgl. auch II, 101, wo eine merkwürdige Beurtheilung von »Dichtung und Wahrheit«, 2. Theil. Das Werk, welches Niebuhr mit diesem Briefe empfiehlt, ist der die Geschichte der ältern Republik behandelnde zweite Theil seiner »Römischen Geschichte«.

No. 76. Weder unser Brief noch die Antwort, die am Anfang von No. 77 erwähnt ist, werden in den »Lebensnachrichten« berührt. Die »persönlichen zerstörenden Schicksale«, welche Niebuhr betroffen hatten, waren der Tod seines Vaters und seiner ersten Gattin (26. April, 20. Juni 1815). — Das Werk, das Niebuhr ankündigt, ist die Herausgabe der Fragmente des Cornelius Fronto; die Reise nach Italien — Niebuhr war zum ausserordentlichen Gesandten bei der Curie

ernannt — wurde am 22. Juli 1816 angetreten. Die Verspätung der Reise, veranlasst durch seine zweite Verheirathung und durch verzögerte Aufträge der preussischen Regierung, erlaubte ihm wohl den Abstecher nach Weimar nicht, denn an Goethe lag es nicht, dass der Besuch unterlassen werden musste, er war während des ganzen Juni und Juli daselbst.

Den in No. 77 erwähnten Lübecker Kunstdenkmälern hat Goethe in seinen Schriften keine Beachtung geschenkt. Unser Brief wird erwähnt Nieb. II, 171, 6. Juli 1816, wo es heisst: »Von Goethe ist keine Antwort. Seine Frau ist todt«. Die grosse Lücke der Goethe-Niebuhrschen Correspondenz, zwischen No. 77 und 78 (1817 und 1824) lässt sich nicht durch Briefe ausfüllen. Wohl aber kann man annehmen, dass Goethe das Interesse an Niebuhrs Werken sich gewahrt, und nachweisen, dass Niebuhr nicht aufgehört hat, sich mit Goethes Schriften zu beschäftigen.

Zahlreiche Briefstellen in Nieb. II und III handeln über Goethe; bemerkenswerth II, 270, 283, 288 (gegen die ital. Reise); III, 173: über den Jacobi-Goetheschen Briefwechsel und die Stimmung des Jacobischen Kreises (vgl. auch 194).

No. 78. 1824 kehrte Niebuhr aus Italien nach Deutschland zurück, nahm seinen Wohnort bald in Bonn, beschäftigte sich aufs Neue mit wissenschaftlichen Untersuchungen und Veröffentlichungen, von denen die neue Ausgabe der »Römischen Geschichte« besonders bemerkenswerth ist. Den ersten und zweiten Band dieser neuen Ausgabe schickt er No. 78 und 79 an Goethe. Die Antwort Goethes auf unsern Brief (gedruckt III, 363 ff.) erwähnt und characterisirt Nieb. III, 184 (vgl. auch 188); III, 192: gegen Goethes »Helena«; III, 229: Über Rehberg gegen Goethe; 232: Goethe-Schillers Briefwechsel (vgl. 249).

No. 79. In dem Buche »Kleine historische und philologische Schriften«, 1. Sammlung, Bonn 1828 fand sich »Carsten Niebuhrs Leben«, zuerst erschienen Kiel 1817, neu abgedruckt; in derselben Sammlung stehen auch die von Niebuhr erwähnten Abhandlungen. Göttlings Recensionen (in der Jen. Lit. Ztg.?) galten wohl der eben genannten Sammlung und der oben erwähnten 2. Ausgabe der römischen Geschichte. Unser Brief wurde durch Perthes übersendet, vgl. Nieb. III, 278. Goethe konnte ihn nicht mehr beantworten, da Niebuhr schon 2. Jan. 1831 starb. Vgl. Goethes Brief an Zelter 17. Jan. 1831 und Brief an Savigny vom 21. Okt. 1831, beide abgedruckt Nieb. III, 365—368. Der letzterwähnte Brief ist zugleich die Antwort auf unsern Brief No. 80. Goethe lehnt den von Savigny gemachten Antrag ab, vgl. auch Strehle II, 142.

L. G.



II. DREIZEHN BRIEFE NEBST EINEM FRAGMENT GOETHES.

MITGETHEILT VON

A. COHN, L. GEIGER, E. MENTZEL, RICH. WERNER.

An Höpfner. ¹. *7. April (Mai?) 1773.*

Ich dancke Ihnen lieber Höpfner für die Gestellgen. Die Freude die ich an den Köpfen habe, wird jetzo ganz, da sie auf meinem Tische eben so stehn als auf ihrem Pult, da ich das erstemal hineintrat. Glauben Sie daff mir Ihre Güte und Liebe unvergeßl ist. Merck ist gestern hierdurch, es thut mir weh ihn so lang zu missen. Unsre H. Erfurter hätten wohl zeit gehabt, und auf Ostern hätten Sie kommen sollen. es war eine wunderbaare zusammentreffung der Gestirne, ob Sie sich ganz behagt hätten weis ich nicht, wenigstens waren wir alle nicht wie wir sollten. So viel Planeten in einem Zeichen thun nicht gut, und kommt denn noch ein Gegenschein dazu, so weis kein Mensch vor böser Witterung, wo er den Kopf hintuhn soll. Ihren Spinoza hat mir M. geben. Ich darf ihn doch ein wenig behalten? Ich will nur sehn wie weit ich dem Menschen

¹ Oktavbogen, ⁵/₄ Seiten beschrieben, ganz eigenhändig.

in seinen Schachten und Erdgängen nachkomme. Sie wissen doch daß Herder noch in Darmstadt und an unsre Flachsland verheurathet ist. Leben Sie wohl und gedencken Sie meiner in liebe. am 7 Apr. 1773. Goethe.

An Höpfner.

2¹.

(April 1774.)

Lieber Höpfner, da schick ich euch einen Franckfurter, der ein braver Mensch ist, wie ihr ihm ansehen müßt. Er ist eures Beystandes Werth, und er bedarf sein. Jura will er studiren, ich bitte euch macht daß er Geschmack dran findt. Er hat viel Fleis, viel Talente und eine gute Seele, seine häuslichen Umstände sind nicht die besten. Sprecht ihm Muth und Trost zu, und — ich kenn euch und hab schon zuviel gesagt.

Euerm Weiblein ist's doch wohl an eurer Seite, und Euch? Merck ist fort. Ich treib ein unruhiges Leben, und vergeffe meine Freunde nicht.

Ich dachte diese Messe als Autor dem geehrten Publico einen abermaligen Reverenz zu machen, ist aber in Brunne gefallen. Lebt wohl, und grüßt eure Liebe herzlich.

Goethe.

Die zwei vorstehenden Briefe Goethes an Höpfner sind mir von der Besitzerin derselben, Fräulein Marie Poten in Hannover, durch gütige Vermittlung und Empfehlung der Frau Geh. Rätthin Helene Waitz, im Original übersandt und deren Abdruck freundlichst gestattet worden. Die Besitzerin ist die Enkelin von Frau Rehberg, der Tochter Höpfners, und hat die Briefe aus deren Nachlass. Die Originale waren schon von W. Scherer benutzt worden, der die Absicht hatte, die Briefe der Berliner Akademie vorzulegen, durch seinen Tod aber an der Ausführung dieser Absicht gehindert wurde. Von den Vorarbeiten zu dem Cómmentar, mit welchem Scherer die Briefe zu begleiten gedachte, ist bisher nichts aufgefunden worden.

¹ Quartbogen; 1 Seite beschrieben; ganz eigenhändig. Adresse: An Herrn / Professor Höpfner / nach / Giessen. Roth's Siegel mit einem grossen lateinischen G.

Die erste Begegnung Goethes und Höpfners ist verschieden erzählt; als glaubwürdigster Bericht darf wohl der durch Scherer G. J. VI, S. 345 fg. mitgetheilte gelten. Das Jahr 1772, eben das Jahr der ersten Begegnung, war zugleich dasjenige eines reichen Zusammenlebens, denn Höpfner war — auch in diesem Punkt gibt also Goethes Erzählung das Richtige — an den Frankf. gel. Anz. stark betheiligte und wusste besser als mancher Andere, um die literarischen Geheimnisse des Kreises (vgl. Scherers Einl. z. Dtsch. Lit.-Denkm. 7. 8. S. XXXVI u. XLVI, die z. Th. durch das Folgende berichtigt werden). Bei der geringen Entfernung zwischen Frankfurt und Giessen waren gegenseitige Besuche leicht zu bewerkstelligen; von einem solchen Höpfners in Frankfurt berichtet Schönborn (12. Okt. 1773) in seinem bekannten Briefe an Gerstenberg (in demselben Briefe über Goethe: »Seine Stube ist voller schöner Abdrücke der besten Antiken«), vielleicht über denselben im Briefe an Raspe, April 1774, vgl. Hempel XXII, 346. Unser erster Brief ist besonders wichtig durch die Notiz über Spinoza: Goethe erhielt ihn also bereits damals von Höpfner durch M.[ercks] Vermittlung. — Die »wunderbare Zusammentreffung der Gestirne« spielt auf eine Zusammenkunft schöner Geister an, wie sie damals in Frankfurt oder in der Nähe häufig statt fand. Solche Vereinigungen nennt Goethe gelegentlich »Congress« (Merck 1. Briefs. S. 69, 1775) und die Freunde adoptiren das Wort, z. B. Bölling (1777, Merck, 2. Briefs. S. 88). Unser Congress fand wohl Anfangs April in Frankfurt statt. (Über die Theilnehmer s. unten.) Ostern hätte Goethe Höpfners Besuch gewünscht (denn so muss man die Stelle »und auf Ostern hätten Sie kommen sollen« wohl auffassen, wenn man nicht etwa »Sie« trotz des grossen Anfangsbuchstabens auf die Erfurter beziehen will). Nun war 1773 Ostern am 11. April, das Fest wird in unserm Briefe als vergangen angesehen, schon deswegen ist das Datum verdächtig. Dass es aber gewiss unrichtig ist (d. h. von Goethe verschrieben, denn im Original steht deutlich: Apr.), geht aus zwei Thatsachen des Briefes hervor, die sich bestimmt datiren lassen: Mercks Reise und Herders Heirath. Letztere war am 2. Mai 1773 in Darmstadt erfolgt, Herder mag noch ein paar Tage in Darmstadt geblieben sein und ging dann über Frankfurt, wo Goethe ihn erwartete (D. j. G. I, 367. 368), nach seinem Bückeberg zurück; Merck unternahm gleichfalls *Anf. Mai* mit der Landgräfin von Hessen und den Darmstädtischen Prinzessinnen eine Reise nach Russland, die ihn für mehrere Monate Goethes Gesichtskreis entzog. (Düntzer, Goethes Leben, 2. Aufl. S. 181 gibt den 7. Mai als Tag der Begegnung Goethes und Mercks in Frankfurt an; nach unserm Briefe ist es der 6.)

Wer waren aber die Theilnehmer des Frankfurter Congresses? Februar bis Mai 1773 ist bezeugt die Anwesenheit folgender Personen: Merck, Leuchsenring, Joh. Fahlmer und ihre Nichte, Pottocelli, Kielmannsegge — Letztern verfehlte Goethe freilich — (Vgl. D. j. G. I. 348. 360. 363. 368, Briefe an Frau La Roche 13). Der Strassburger Genosse Weyland, der 1773 nach Frankfurt kam, stand mit Goethe in keiner Beziehung. (Düntzer, Abhandlungen II, S. 340.) H. L. Wagner (vgl. E. Schmidt 2. Aufl. S. 16) kam erst Aug. 1774, wie überhaupt dieses das Hauptjahr des Zusammenströmens literarisch-berühmter Fremden nach Frankfurt ist. Wer waren insbesondere die Erfurter: etwa Riedel, der damals nach Wien ging (über die Stimmung des Goetheschen Kreises in Betreff seiner vgl. Frankf. gel. Anz. Neudruck LXXXI, S. 292. 297 ff.) oder der gelehrte Meusel, den Goethe, wenn R. M. Werners Vermuthung (vgl. G. J. III, 407) richtig ist, im Hanswurst resp. Lichtputzer des »Jahrmarktsfestes« verspotten wollte? Riedel hätte wohl bei seiner Reise nach Wien den Weg über Frankfurt nehmen können, aber er ging doch wohl schon 1772, vgl. Frankf. gel. Anz., Neudr. S. 49. 286. Riedel und Meusel werden auch Frankf. gel. Anz. 1773 S. 634 ff. 784 fg. sehr gelobt. Aber Meusel? Übrigens ist auch die Bekanntschaft Beider mit Goethe keineswegs bezeugt, und bei der nahen Stellung Beider zu Klotz ist ihre Annäherung an die jungen Frankfurter Kritiker nicht sehr wahrscheinlich, die doch nicht gerade als Verehrer des Hallischen Meisters angesehen werden können.

Der zweite (undatirte) Brief ist wohl Ostern 1774 geschrieben. Der Empfohlene ist unzweifelhaft *Klinger*. (Vgl. Rieger, Klinger S. 25.) Unser Empfehlungsbrief hatte eine vortreffliche Wirkung: Höpfner nahm Klinger in sein Haus auf (Rieger a. a. O., der schon Goethe als »den Urheber einer so glücklichen Fügung« vermuthet). — Höpfner hatte sich 18. Okt. 1773 mit Marianne Thom verheirathet. — Das Buch, mit welchem Goethe vor dem Publikum erscheinen wollte, ist »Werthers Leiden«, die ursprünglich in der Ostermesse 1774 ausgegeben werden sollten. — Merck war zu seiner Frau nach der Schweiz gereist. Er wollte am 30. März 1774 abfahren, vgl. Merck, 3. Briefs. S. 93.

Unsere Briefe spiegeln die Stimmung zwischen Goethe und Höpfner wieder, wie sie 1773 herrschte. Dass dieselbe nicht lange dauerte, weiss man. Noch 1774 im Sommer bot zwar, wie bekannt, Höpfner die ihm wohl von Klinger, dem sie überlassen waren, vorgewiesenen Puppen- und Fastnachtspiele Nicolai zum Verlage an und muss wohl die Sinnesart Goethes getheilt haben (Nicolai lehnte den Verlag ab, 26. 7.

1774 Merck III, 101fg.), aber bald wich er von derselben ab. Vielleicht wurde er, wie Lessing u. A. an den Geniemännern irre, vielleicht veranlasste ihn seine immer grössere Vertiefung in seine Fachwissenschaft — die Jurisprudenz — zur Abwendung von der schönen Literatur und ihren Vertretern. Dass seine Stimmung 1776 eine andere war, scheint mir schon aus Goethes Brief 13. 10. 1776 (Merck III, 186) hervorzugehn, obwohl Goethe damals ihn, wie ja manche seiner ehemaligen Freunde in seine Nähe zu ziehen suchte; sicher ist es aus Nicolais Brief zu entnehmen, 23. 4. 1776 (Merck III, 139fg.) Den Ruf nach Jena, den Höpfner schon 1776 abgewiesen, lehnte er definitiv 1782 ab (Merck II, 110 A.) — Über Höpfner u. Goethe vgl. übrigens auch Zimmermann: Merck S. 240 und die dort angeführten Stellen.

Um die Gesinnung Höpfners gegen Goethe deutlicher erkennen zu lassen, drucke ich die auf Goethe bezüglichen Stellen aus den Briefen Höpfners an Nicolai ab. (Nicolais Nachlass in der Berliner Kgl. Bibl.) Die wichtigsten dieser Stellen insbesondere die über die Frankf. gel. Anz. sind bisher noch unbenutzt.

Am 25. August 1772 empfiehlt Höpfner seinen Freund Merck für die Allgemeine Deutsche Bibliothek und theilt mit, dass derselbe die »Könige von Scheschian« gern beurtheilen würde, »dass er aber in der Frankfurter Zeitung, ohne Wielanden entdeckt zu werden, nicht thun könne«. Nicolai hat an den Rand des Briefes folgendes geschrieben: »Die Frankfurter Anzeigen lese ich noch mit vielem Vergnügen und zähle sie zu den besten deutschen gelehrten Zeitungen und erkenne auch hin und wieder seine Feder, z. E. in der Recension von Beckers *responsis*. Aber ich wünschte doch, dass in dieser Zeitung die Schreibart nicht oft so geziert und dunkel wäre, und man zuweilen gegen verdiente Männer aus allzufeiner Kritik nicht unbillig wäre z. E. gegen Gessner in der Recension seiner neuen Idyllen«.

Am 18. Februar 1773 schreibt Höpfner: »Es freut mich, dass Sie mich in den Frankfurter Zeitungen erkannt haben. Freilich habe ich fast alle juristische Recensionen darin gemacht. Dass Herder die Hand auch mit im Spiele gehabt hat, war wohl sehr sichtbar. Die andern Recensenten waren Merck, Goethe, Schlosser. Der letzte hat das meiste geschrieben. Von Merck ist z. E. Sulzers Wörterbuch, von Goethe Hausens Schandsäule für Klotzen und der polnische Jude. Die Kritik von Gessners Idyllen war freilich ungerecht. Ich habe mit dem Recensenten lange darüber gezankt«. Am Schluss des langen Briefes heisst es: »Haben Sie schon die zwey excellenten Broschuren Brief eines Pastors und Rhapsodie von

Reimhart gesehen? Sie sind zu Frft. bey den Eichenbergischen Erben herausgekommen«. 11. Sept. 1773: »Götz von Berlichingen haben Sie doch schon gelesen? Ich wünschte dass Sie den Verf. persönlich kennten, ein Mensch der bei seinem wahren Genius der beste gutherzigste liebenswürdigste Sterbliche ist. Auf seine und Mercks Freundschaft bin ich sehr stolz«.

(1774, 14. März, das Datum von Nikolai hinzugefügt.) »Haben Sie den Prolog zu den neuesten Offenb. Gottes übers. durch Bahrdt schon gelesen, er ist in Darmstadt gedruckt und meines Geschmacks meisterhaft«. Nikolai schreibt dazu: »Meines Erachtens nach niemand als Goethe kann der Verfasser sein. Ich hoffe D. Bahrdt wird doch Spass verstehen«. Dann folgen die zwei von M. Rieger, Klinger S. 26 fg. mitgetheilten, auf Goethes Puppenspiele bezüglichen Briefe. Bei dem ersten, den Rieger als undatirt erwähnt, hat Nikolai dazugeschrieben: 17. Juni; vor »Possenspiel« steht 2.

Am Schluss eines sehr langen Briefes vom 6. Januar 1775 schreibt Höpfner: »Haben Sie die köstliche Idylle Bacchidon und Milon schon gelesen? Der V. ist ein junger Mahler in Mannheim. Das heist wieder ein Kopf!«

Zwei Stellen aus den Briefen 24. März 1775 und 2. Mai 1775 über H. L. Wagners Farce »Deukalion«, die Höpfner durchaus Wagner nicht zutraut, sind gedruckt bei Erich Schmidt, H. L. W. 2. Aufl. S. 127 fg. Im letzteren Briefe findet sich eine Stelle über Nicolais »Freuden«, die so lautet: »Ihre *Freuden und Leiden* haben Goethe deswegen geärgert, weil er bekanntlich selbst Held des Romans ist, das Erschiesen ausgenommen, und Lotte seine Heilige war. Und nun bedenken Sie das Schiessen mit Blutblasen wo er doch wirklich der Narr in der Geschichte ist, die Krankheit der Lotte und andere Dinge mehr. Die konnte er natürlicher Weise nicht gut vertragen«.

(12. August 1775 von Nikolai dazugeschrieben). »Neulich war der Dichter Müller bey mir, er ist ein hübscher Mensch und hat viel Wärme und ist nicht so ganz intolerant als die übrige werthe Goethianer, die geradezu alles für Ochsen und Esel erklären, was nicht zu ihrer Schule gehört; oder ihren Helden Goethe nicht anbetet. Auch Klopstock besuchte mich diesen Sommer, als er von Karlsruhe kam. Das ist ein trefflicher Mensch. Seine Simplicität, und Bescheidenheit im Umgange mit Wielands lächerlicher Eitelkeit verglichen giebt einen grossen Contrast. Mit der Bibl. ist er gar nicht zufrieden. Wo bleibt denn das nächste Stück in dem die Fortsetz. der Rec. von Messias III kommen sollte. Der Recens. der ältesten Urkunde ist ein excellenter. Ich wünschte ihn zu kennen«.

Brief vom 27. September 1775 ist abgedruckt bei Rieger, Klinger S. 62 A.

(1776, 6. Januar von Nikolai dazugeschrieben.) »Goethe ist freilich in Weimar. Er ging dahin wie es hiess um Wieland tod zu reiten hatte das hohe Lied Salomonis übersetzt und mitgenommen, um W. aufzufordern ihm die Obscönitäten zu zeigen, die er im Merkur dem Buche vorwirft. Ich höre aber er verträgt sich ganz gut mit ihm. Die Recension von den Goetheanis in der Bibl. die Fw. Herrlichkeit ohne Zweifel selbst gemacht haben ist sehr gut«.

24. April 1776: »Die Recensionen von Goethe und Lenz und Klinger sind sehr gut. [Nikolai hat dazugeschrieben: in XXVII 2.] H. Dz. ist ein braver Mann. Die Physiognomik hat ihn bey Kl. nicht betrogen. Kl. hat Genie aber doch nicht den zehenden Theil dessen dass er zu haben glaubt. Ich muss doch fühlen, was für Kraft in mir liegt, die Hundsfütter in der Bibl. mögen sagen was sie wollen. So ungefehr redet er von sich. Unerträglich ist mirs oft zu hören, wie die Leutchen aus der Goetheschen Schule von sich und von andern urtheilen. Goethe Lenz Kayser [Nikolai hat an den Rand geschrieben: Wer ist.] sind Halbgötter. Lessing ist nur allein in der Komposition etwas. Sein Faust wird gegen den Goetheschen eine armselige Figur machen. Gessner ist nichts, Rabener ein langweiliger Schwätzer, Ramler ein kalter elender Mensch, Jerusalem und Mendelssohn -- stupor vulgi hos fecit philosophos, Nikolai hat gar keinen Verstand. Dass Wieland und Goethe Herzensfreunde sind wissen Sie ohne Zweifel. W. schrieb an Jemanden: Hölle Tod und Teufel sollten ihn nicht scheiden von Goethe. Gut per nos licet wünsche gute Continuation. Dass Herder nach Weimar geht ist bekannt. Der Bericht der theol. Fakultät in Göttingen seinetwegen soll in essentialibus geheisen haben, er sey zwar othodox aber ein Narr. Ich habe auch nichts dagegen«.

Zur Erklärung der vorstehenden Briefstellen braucht nicht viel bemerkt zu werden. Über den Antheil an den *Frankfurter gelehrten Anzeigen* ist Folgendes zu vergleichen: die Recension über B. Th. C. Beckers »Sammlung merkwürdiger Rechtsfälle« Neudr. S. 496—498. Die über Gessner S. 446—449 durch Schlosser für Goethe bezeugt (das. S. XLV); durch ein anderes Zeugniß Höpfners für denselben: Hausen und Poln. Jude (a. a. O.) Schlosser als Hauptmitarbeiter (das. S. XLVIII). Merck als Verfasser der Recension über Sulzer (das. S. XLJII.) — Der »Brief eines Pastors« ist natürlich Goethes theologische Schrift. Die »Rhapsodie von Reimhard« vermag ich nicht nachzuweisen. »Bacchidon und Milon, eine Idylle; nebst einem Gesang auf die Geburt des Bacchus. Von einem jungen Mahler.

Fft. u. Leipz. 1775«. Von Maler Müller. — Dz. in der Nicolaischen Deutschen Allgemeinen Bibliothek (1773—1778) ist Eschenburg. — Bedürfte es übrigens noch eines Beweises, dass Goethe und seine Freunde an dem Jahrgang 1773 der Frankfurter gelehrten Anzeigen nicht mehr mitarbeiteten, so kann er z. B. in folgender direct gegen Goethe gerichteten Stelle gelegentlich einer Besprechung der (Dyk'schen) »Neuen Bibl. der sch. Wiss. und der freyen Künste« gefunden werden:

»Man erinnert sich des Aufsehens das eine Anzeige vom fünften Bande der Gessnerschen Werke in unserm vorigen Jahrgang (No. LXVIII) machte. Der Weissische Recensent behauptet, dass durch jene Beurtheilung folgende allgemeine nur halb wahre Raisonsnements unter unser nachlallendes Publikum gebracht sind. »Gessner ist nichts als malender Dichter! Sein grösstes Talent ist blos Schilderung der leblosen Natur! Die Menschen womit er seine Landschaften staffirt sind ja keine wirklichen Menschen, die Art wie er sie einführt ist ja so frostig so matt! Fast niemals Gespräch, immer Erzählung!« Auf zwei Blättern wird mit der grössten Gründlichkeit und Kaltblütigkeit das Unbestimmte dieser Urtheile dargethan.

Auf eine andere Goethesche Recension bezieht sich (a. a. O. S. 147) eine Notiz, die gleichfalls hier wiedergegeben werden mag: »Der polnische Jude, der sich im vorigen Jahr durch seine Gedichte bekannt gemacht hat, heist Behr, hat zu Halle die Doktorwürde in der Arzeneygelahrtheit angenommen und hält sich itzt in Berlin auf«. (Vgl. übrigens Biedermanns Angabe, Hempel 28, 860.)

Die übrigen von Höpfner berichteten Klatschgeschichten bedürfen keiner weitem Bemerkung. Es lohnt weder der Mühe, ihrem Ursprunge nachzugehen, noch die Behauptungen einzelner derselben zu widerlegen. Dass, um nur eines anzuführen, das Urtheil der Göttinger Fakultät über Herder ganz anders gelautet hat, als hier mitgetheilt wird, weiss man auch ohne besondere Berichtigung.

3¹.

An Frau v. Heygendorf. 24. Sept. 1815.

Als ich heut, am herrlichsten Morgen, vom Schloß hinüber nach Manheim sah, dachte ich nicht daß mir von daher sogleich das freundlichste kommen würde. Seyn Sie freundlichst auch dagegen begrüßt. Unsern

¹ 1 Seite 4^o. Eigenhändig, deutsche Schrift. Im Besitz des Herrn Max Donebauer, Prag. Adresse (Envelope): Der Frau / Baroness von Heygendorf / Gnad. / gegenwärtig / in Mannheim.

theuren Fürsten erwarte stündlich, die Boiseréesche Sammlung hat sich brautmässig geschmückt, bey der Freude des Wiedersehens des Verehrtesten, soll mirs der wünschenswerthe Befehl seyn Ihn zu Ihnen zu begleiten. Der schönen lieben Gevatterinn und Freundinn, Heil und Heiterkeit

Heidelberg

d. 24 Sept.

1815.

Goethe

An F. S. Voigt. 4¹. *Carlsbad 12. Mai 1820.*

Ein junger Gärtner der in Schlackenwerth gelehrt worden, mit Nahmen Joh. Wansack, zieht nach Weimar, angelockt von dem großen Rufe unserer Gartenkünfte; ich begrüße Sie schönstens durch denselben, mit Bitte ihn freundlich aufzunehmen, zu prüfen und weiter zu befördern. Baumann wird wohl das Gleiche thun. Die Cur bekommt mir sehr wohl; Anfangs Juni hoffe bey Ihnen zu seyn, wo denn unser Haupt Geschäft ungesäumt anzugreifen wäre. Mit den besten Wünschen Ew. Wohlgeboren

C. B. d. 12. May

1820

ergebenster

Goethe

Die No. 4, 7, 13 befinden sich, die beiden ersteren im Original, der letzte in Abschrift, im Besitze des Herrn Theodor Voigt-Meyer in Frankfurt a. M. Sie sind als Nachträge zu der im G.-J. VII, 152—168 veröffentlichten Briefsammlung an Prof. Friedr. Siegm. Voigt in Jena anzusehen. Baumann ist Obergärtner in Jena (seit 1816).

5².

An den Landgrafen v. Darmstadt. 20. Febr. 1824.

Durchlachtigster Landraf [sic!],
gnädigster Fürst und Herr.

Ew Hochfürstlichen Durchlaucht abermalß mit einem kurzen Schreiben anzugehen nehme mir gegenwärtig

¹ Ganz eigenhändig.

² 2 Seiten 4^o, ganz eigenhändig, mit deutscher Schrift. Im Besitz des Herrn Dr. Edmund Schebek, Kaiserl. Rath in Prag. Ohne Adresse, aber an Ludwig Christian, Landgraf von Hessen-Darmstadt.

die Freyheit und zwar um so getrofter als den Ausdruck eines aufrichtigsten Dankes wiederholen zu können mir höchst erwünscht ist.

Möge das was ich über die köstliche Sammlung in dem neusten [2] Stücke von Kunst und Alterthum geäußert nicht unwerth scheinen Ihro Königlichen Majestät allerunterthänigst vorgelegt zu werden; welches Höchsteroselben gnädigsten Ermessen schuldigst anheim gebe, zu ferneren Hulden und Gnaden mich andringlich empfehle, mit Verehrung und Vertrauen des Glücks genieße mich unterzeichnen zu dürfen

Ew Hochfürftlichen Durchl

Weimar

unterthänigster

d. 20. Febr. 1824.

JW v Goethe

S. Strehlke I, 266, einen anderen Brief Goethes an denselben, über denselben Gegenstand, nämlich die Hemsterhuis-Galitzinschen Gemmensammlung, über welchen der Landgraf nähere Mittheilung gemacht hatte.

6.

An Geh. Ober-Reg.-Rath Streckfuss. 19. Juli 1827.

Nur mit den wenigsten Worten begleite den ersten Theil eines mir eben zugekommenen Werkes um solchen alsobald auf die Post zu bringen; die beyden anderen habe selbst noch nicht gelesen.

Möge diese Arbeit unseres Mayländer Freundes dem Kenner italiänischer Literatur eben so wie mir zusagen und der Entschluss des Uebersetzers von Dante meinen Wünschen zuvorkommen.

In¹ treuer Theilnahme
mit I fortwirkend

Weimar den 19 Jul.

1827.

JW v Goethe

[Der Adressat A. F. K. Streckfuss 1779—1844 ist der bekannte Übersetzer italienischer Werke, der grossen Gedichte Ariosts, Dantes, Tassos. Dass Streckfuss bei Goethe gewesen,

¹ Von hier an eigenhändig, das I steht wirklich im Original = Ihnen?

wusste man aus Eckermanns Bericht 27. Sept. 1827 (Gespräche III, 130fg.) und durch die ehrenvolle Erwähnung und Schilderung des Besuchers, welche Goethe an Zelter gibt (Briefwechsel IV, 399fg.), also nach unserem Brief. Die Bekanntschaft wurde durch Zelter eingeleitet, der eine poetische Sendung Streckfuss' überschickt 8. Febr. 1824, wofür dann Goethe 8. März einige freundliche Worte spendet (Goethe-Zelter III, 398. 401). Am 12. Aug. 1826 (a. a. O. IV, 197) sendet Goethe für Streckfuss ein Buch mit einigen Worten in Reimen und Prosa (abgedruckt das. 199—201), am 6. Sept. kleine Aufsätze über die Dante-Übersetzung (das. 215—220). Dass Streckfuss dann einen directen Brief erhielt geht aus Zelters Äusserung »Streckfuss hat mich seinen Brief von Dir lesen lassen« (2. Febr. 1827, S. 240) hervor. — Bei der »Arbeit unseres Mayländer Freundes« muss man an Manzoni's Verlobte denken. Dem steht nur entgegen, dass Zelter schon 22. April 1827 (IV, 307) schreibt: »Manzoni ist auch an Streckfuss besorgt, der sich mit seinem Danke an Dich selbst wenden mag«, denn hier sind vermuthlich die in Jena mit einer Vorrede Goethes erschienenen Opere poetiche Manzoni's gemeint (Hempel XXIX, 650ff.) Dass Goethe »I promessi sposi« damals eben zugekommen waren, geht aus dem Briefe an Knebel 21. Juli 1827 hervor. Übrigens wurde der Roman nicht von Streckfuss, sondern von Daniel Lessmann und Bülow übersetzt. Vgl. darüber G.-J. III, 242. L. G.]

An F. S. Voigt.

7.

30. Juni 1828.

Ew. Wohlgeboren

erhalten hiebei einige Büttnerische Papiere so operos als wunderlich, es soll mich freuen, von Ihnen darüber wissenschaftlich aufgeklärt zu werden.

Die eingesendete Quittung liegt autorisirt bei, ich wünsche, daß Sie von dieser kleinen Summe zu unseren wissenschaftlichen Zwecken geeignete Verwendung machen mögen. Gedenken Sie meines neulichen Wunsches, so werden wir bei meiner nächsten Ankunft in Jena manche angenehme und lehrreiche Unterhaltung genießen können.

Auch theile zugleich ein Gutachten unseres Präsidenten in Bonn über fossile Früchte mit, welche in dem Kaltenordheimer Kohlenwerke vorkommen.

Mit den besten Grüßen an die theuren Ihrigen
 ergebenft
 Dornburg 30. Juni 1828 J. W. Goethe

Der Brief liegt nur in einer Abschrift vor. Das Original ist im Jahre 1846 in die Sammlung des Herrn Professor Baum in Greifswald gekommen.

*An Stieler*¹. 8. 20. Nov. 1828.

Von München kommt uns, mein theuerster Herr, so viel Gutes und Angenehmes, dass ich mich eilen muss davon Anzeige zu thun und bestens zu danken um nicht allzutief in Schuld zu gerathen. Die so schön gearbeiteten Lithographischen Blätter so würdige als wohlgebildete Personen vorstellend, gereichten zu Vergnügen und Bewunderung aller, auch verfehlt mein Sohn nicht auf das traulichste zu danken für das ihm zugedachte Blatt der Königl. Dame.

Herrn Inspector Dillis bitte für die mitgetheilten Radirungen verpflichtet zu danken. Gerade solche, kaum bedeutend scheinende Gegenstände, glücklich aufgefasst und mit Geschmack wiedergegeben, setzen mich in die angenehmste Empfindung; man gelangt zum Mitgefühl wie der Künstler, indem er sich mit dergleichen beschäftigte, einer wünschenswerthen Gemüthsruhe genossen und solche der Landschaft, dem Himmel, der Erde, Bäumen und Baulichkeiten nicht weniger dem Wasser mitzutheilen gewusst habe.

Vielleicht überliefert der Poet nicht so unmittelbar seine innern Zustände als der Maler, der, ohne im mindesten daran zu denken, uns zu seinen Gesellen macht und die Welt durch seine Augen und seinen Sinn anzusehen nöthigt.

Wie soll ich mich aber in der allerliebsten Gesellschaft halten und ausnehmen in welche mich eine ganz besonders

¹ Quartbogen mit Trauerrand, 5 Seiten beschrieben; dictirt, Unterschrift eigenhändig. Adresse: Des Herrn / Herrn Stieler / Königl. Bayrischen Hofmaler / Wohlgeboren / nach / München / frank. /

höchste Gunst einzuführen beliebte. Ihre Majestät aber haben die Gabe von Gott das Grosse und Einzige auch eben mit soviel Anmuth zu thun und auszuführen, dass man über dem Vergnügen das eine solche Handlung erweckt beynahe die Höhe und die Macht desjenigen vergessen dürfte, der allein dergleichen zu verleihen im Stande ist.

Gedenken Sie meiner zum Besten wo es Gelegenheit giebt! Sie haben so tief und genau in unsre Zustände hineingesehen, dass Sie immer überzeugt bleiben werden, wie nöthig mir künstlerische Mittheilungen sind, und wie ich alles dasjenige zu schätzen weis was mir vor Augen kommt und irgend mit mir in Berührung tritt.

Empfehlen Sie mich daher der Bayerischen Künstlerwelt aufs beste, und fahren Sie fort geneigt zu veranlassen dass von der dortigen grossen Thätigkeit auch mir einiger Theil werde.

Die Witterungs Angelegenheiten betr. so bemerke dass die *Augsburger Hefte* bey unsern Anstalten schon vorhanden sind. Was in diesem Fache mir sonst wünschenswerth wäre, vermelde nächstens sobald ich meine Gedanken wieder dahin richten darf.

Dem werthen immer mehr anerkannten H. Professor Gruithusen, empfehlen Sie mich zum schönsten; wie ungerne vernehme ich seine nicht günstigen Gesundheitszustände. Auch den theuren Boisserées sagen Sie das Beste. Wenn ich mich nach entfernten Freunden umsehe, so thut es mir diese Zeit her gar zu weh dass Freund Sulpitz gerade in dem Augenblick wo durch mannigfaltiges Zusammentreffen sein Schicksal die günstigste Wendung nimmt, ihm nicht auch Gesundheit zu statten kommt, die uns denn doch eigentlich das Gute geniessen lässt. Versichern Sie ihm meiner treuesten Theilnahme.

Und nun zum Schluss noch einen Auftrag, der Sie Selbst interessiren wird; in München lebt ein Optikus Namens Nickel, welcher die Glasplättchen und Kuben nicht weniger

die Maschinen, wodurch jene Erscheinungen bey Spiegelung hervorgebracht werden, sehr gut und brauchbar zu verfertigen weis; möchten Sie sich bey ihm erkundigen: ob er dergleichen vorräthig hat? oder auf Bestellung verfertigt? ob er irgend die Preise anzeigen möchte, wofür er dergleichen Apparat abzulassen geneigt wäre? Es ist der Mann der Ihnen das weisse und schwarze Kreuz, für das Sie sich bey mir interessirten am besten darstellen kann.

Hier aber will ich schliessen damit diese, schon einige Tage ruhenden Blätter von den treuesten Wünschen und der aufrichtigsten Theilnahme begleitet endlich an Sie abgehen. Wozu ich doch noch die freundlichsten Grüsse an Herrn von Martius beyzufügen nicht unterlasse.

Sowie ich von Seiten meiner und der Meinigen Ihre theure Lebensgefährtin des lebhaftesten Antheils zu versichern bitte

Weimar
den 20. Novbr.
1828.

Treu¹ ergeben
J W v Goethe

9².

An Stieler.

26. Jan. 1829.

Manchmal werthester Mann, mach ich mir Vorwürfe dass ich Sie um dieses oder jenes Geschäft ersuche und Sie von Ihren wahrhaft würdigen und allgemein erfreulichen Arbeiten auch nur auf einen Augenblick abziehe; aber Ihre Gefälligkeit giebt mir hiezu Muth und eine so lang genossene Unterhaltung frischen Antrieb.

Erlauben Sie also dass ich auf einen beyliegenden Blättchen³ Herrn Nickel, den geschickten Optiker, um die Fertigung des bewussten Instrumentes ersuche.

Bleiben Sie überzeugt, dass ich gar oft meine Unter-

¹ Von hier an eigenhändig.

² Quartbogen mit Trauerrand; 4 Seiten beschrieben; dictirt, Unterschrift eigenhändig. Adresse: An Herrn / Hofmaler Stieler / Wohlgebornen / nach / München / frank.

³ liegt nicht bei.

haltung mit Ihnen zu erneuern wünsche. Mit dem praktischen Künstler ist am besten sprechen, denn das Wahre bewahrt sich sogleich an der That. Dass Sie meiner Farbenlehre fortgesetzte Aufmerksamkeit gönnen, freut mich sehr; sie enthält nichts als was Sie Ihre Lebzeit über gethan haben und thun; wenn Sie Sich genau damit bekannt machen, so werden Sie finden wie leicht das Ganze zu fassen sey. Nehmen Sie, wie Sie thun, dasjenige zuerst auf, was Sie anmuthet, das Uebrige lassen Sie liegen, bis es Sie irgend einmal aufsucht und sich aufdringt. Ich habe mich 40 Jahre mit dieser Angelegenheit beschäftigt und zwey Octavbände mit der grössten Sorgfalt geschrieben, da ist es denn auch wohl billig dass man diesen einige Zeit und Aufmerksamkeit schenke. Den Mathematiko-Optikern verzeih ich gern, dass sie nichts davon wissen wollen, ihr Geschäft ist in diesem Fache blos negativ; wenn sie die Farbe aus ihren schätzbaren objectiv Gläsern los sind so fragen sie weiter nicht darnach ob es einen Maler, Färber, einen die Atmosphäre und die bunte Welt mit Freyheit betrachtenden Physiker, ein hübsches Mädchen das sich ihrem Teint gemäss putzen will, obs diese in der Welt giebt, darum bekümmern sie sich nicht; denn freylich die Ehre den Astronomen den Weg zu den Doppelsternen eröffnet zu haben ist bedeutend genug. Dagegen lassen wir uns das Recht nicht nehmen die Farbe in allen ihren Vorkommnissen und Bedeutungen zu bewundern zu lieben und wo möglich zu erforschen.

Ist mir doch indem ich dieses diktire als wenn Sie mich wieder auf den Stuhl gebannt und mit freundlich künstlerischem Thun zu angenehmer Unterhaltung gefesselt hätten.

Hieraus können Sie sehen wie gern ich mich recht in die Mitte von München wünschte. Die Hoffnung von Ihro Majestät grosser gesegneter und unermüdeter Thätigkeit unmittelbar zu vernehmen mit den tiefdenkenden und frohwirkenden Männern mich zu unterhalten, mich und mein Bestreben gefördert und gesteigert zu sehen würde mir eine wahre Glückseligkeit bereiten.

Gerade jetzt habe ich Herrn von Cornelius für eine höchst bedeutende Gabe zu danken, H. von Martius die Verfolgung eines Gedankens den er mir eingepflichtet hat vorzutragen und von beiden schnellere Förderung zu erbitten, dies wird mir aber aus der Ferne, da ich meine Gedanken nicht immer gerade auf solche bestimmte Punkte wenden könnte, besonders in dem Augenblicke ganz unmöglich. Suchen Sie mir Verzeihung vorzubereiten. Das Manuscript zu der fünften Lieferung meiner Werke ist noch nicht völlig nach Augsburg abgegangen; Sie werden darin drey erneute ja neue Bändchen finden, die ich ungern vom Herzen loslasse, da es aber seyn muss in Hoffnung lebe dass sie wieder zu Herzen gelangen werden.

Gar manches Andere besonders auch das Portrait betreffende, verspare bis zum nächstenmale.

Weimar
den 26. Jan.
1829.

treu¹ gedenkend
I W v Goethe

10².

An Stieler.

10. Apr. 1829.

Diesmal, mein Theuerster, vermelde nur eiligst, dass von Ihrer Majestät dem Könige ein allergnädigstes Schreiben von Rom, unterm 26. März bei mir eingelangt, worin Höchstdieselben voraussetzen, dass die mir bestimmte Copie des wohlgerathnen Portraits schon bei mir eingelangt sey. Deshalb wäre es gar wohl gethan, wenn Sie die Absendung beförderten. Das von Heygendorfsche Bild könnte nachkommen. Tausend Grüsse und Wünsche! Mehr füge nicht hinzu, damit das Blatt nicht liegen bleibe.

Weimar
den 10. April
1829.

treu³ ergeben
I W v Goethe

¹ Von hier an eigenhändig.

² Oktavbogen, eine Seite beschrieben, dictirt; Unterschrift eigenhändig.

³ Von hier an eigenhändig.

II¹.*An Stieler.*

26. Juni 1829.

Ew. Wohlgeb.

Habe mit Vergnügen zu vermelden dass gestern den 25. d. M. das sehnlich erwartete Bild glücklich angekommen; für meine Kinder und Dr. Eckermann würde sich eher ziemen dankbar zu vermelden wie es in unserm Kreise vergnüglich aufgenommen worden, ich aber von meiner Seite kann so viel sagen: mir ist dabey das Gefühl: es müsse der treffliche Künstler ein wahrhaftes Wohlwollen gegen mich, und eine herzliche Erinnerung an seinen hiesigen Aufenthalt mitgenommen haben, um diese Nachbildung mit solcher liebevollen Zärtlichkeit auszustatten.

Legen Sie Ihro Majestät meine unverbrüchliche dankbare Anhänglichkeit an schicklicher Stunde zu Füßen. Wenn wir Höchstdemselben, geleitet durch die gnädigst mitgetheilten Gedichte, auf Schritten und Tritten des Lebens bescheidenlich folgen dürfen, so haben wir mit wahren Jubel, auf seiner letzten Reise, unter den Seinigen uns an ihn angedrängt.

Die Frage wegen der Erscheinung des Hellblauen und anderer Farben in der Dämmerung war schon einmal zwischen mir und Boisserée ventilirt; ich erinnere mich dass er mit meiner Auslegung nicht zufrieden war. Ich suche die damals gewechselten Papiere wieder auf, denke die Sache wohl noch einmal durch, und vermelde das Weitere. Denken Sie mein bey jeder Farben Harmonie, so komm ich Ihnen niemals von der Seite.

Veranlassen Sie Herrn Nickel das Instrument wenn es fertig ist, nur alsobald abzuschicken; mit Gläsern bin ich versehen und weiss dass es eine chicanose Sache ist sie zu bereiten, weil ihr Gelingen von Zufälligkeiten abhängt.

¹ Quartbogen, 3 Seiten beschrieben, dictirt. Unterschrift eigenhändig. Das Siegel ist schwarz. Adresse: Des Herrn / Hofmaler Stieler / Wohlgebornen / nach / München / frank

Die Rechnung wie er sie sendet soll alsobald bezahlt werden. Die Gläser wenn sie noch gelingen sollten schicke der werthe Mann allenfalls nach.

Das Bild der Frau von Heygendorf habe noch nicht gesehen; es wird auch unvollendet einen theuren Beweis Ihres Kunstverdienstes abgeben. Erhalten Sie mir ein höchst schätzbares Andenken und bleiben des Meinigen, so wie einer vollkommenen Hochschätzung und wahrhaften Antheils für immer versichert. Ihrer werthen Lebensgefährtin und den lieben Kindern meine besten und herzlichsten Grüsse.

Weimar
den 26. Juni
1829.

Treu¹ den Treuen ewiglich
I. W v Goethe

12².

An Stieler.

28. Juli 1829.

Indem ich Nachstehendes³ absende, ergreife die Gelegenheit eine Bemerkung mitzutheilen, welche mir diese Tage gar freundlich entgegen kam; ich fand nämlich daß man für eine bedeutende Gabe erst nach einiger Zeit würdig danken könne. Das Bild welches Ihro Majestät Gnade und Ihrer Sorgfalt zu danken habe, wächst jetzo, da es in den Zimmern meiner Tochter aufgehängt ist, gleichsam an Werth, indem sich jedermann daran erfreut und die Meinigen es als ein Capital ansehen können, von dem sie, für ewige Zeiten, für sich und andere die erfreulichsten Zinsen an Erinnerung Wohlbehagen und Dankbarkeit zu gewinnen im Fall seyn werden.

Das Bild der Frau von Heygendorf, wie man Ihnen gewiss schon gemeldet hat, ist nicht mit geringerer Theilnahme empfangen worden. Ich behielt es einige Tage im Hause, zu meiner und der nächsten Freunde grösster Ver-

¹ Von hier ab eigenhändig.

² Quartbogen, $3\frac{1}{2}$ Seiten beschrieben; dictirt, Unterschrift eigenhändig. Adresse: Des Herrn/Hofmaler Stieler/Wohlgebornen/nach/München/frank

³ d. h. die drei letzten Absätze.

gnüchlichkeit, doch wurden die Wallfahrten dazu in dem Grade häufig, dass ich das herrliche Kunstwerk, obwohl ungern, ins Museum senden und einer öffentlichen Beschauung widmen musste. Wir wollen es wie es ist gerne gelten lassen, denn es bleibt eine glückliche Conception und eine vollkommen gleiche harmonische Ausführung. Auch für dieses Denkmal Ihres hiesigen erfolgreichen Aufenthaltes danke zum allerschönsten.

Die vielfachsten Grüsse von den Meinigen und Nächsten hab' ich zu entrichten; mich bitte überall wie es sich schicken und ziemen will bestens zu empfehlen. H. Dr. Gruithuisen bitte besonders für die Sendung seiner reichhaltigen Hefte zu danken, man wird dadurch wär es auch mit Widerwillen in die Höhen, Tiefen und Breiten der Natur genöthigt.

Wäre Herr von Martius zu bewegen, dass er einen längst an ihn ergangenen Wunsch erfüllen möchte, so wünschte ich ihm auch bestens empfohlen zu seyn.

H. Rauch den Sie das Glück haben zu besitzen, lassen Sie nicht ohne das freundlichste Wort von mir

Weimar den 28. Jul. dem¹ treu anhänglichen
1829. J W v Goethe.

So² eben vernehme von H. Geh. R. von Müller, dass ich von Herrn von Klenze eine angenehme Sendung zu erwarten habe, danken Sie vorläufig auf das Verbindlichste; alles ist mir höchst willkommen was mich mit der grossen Thätigkeit Münchens einigermassen in Bezug setzt.

Mit Vergnügen habe zu vermelden dass das optische Instrument glücklich angelangt ist und von der künstlerischen Sorgfalt des Verfertigers das beste Zeugniß giebt. Es ist nicht allein in der Hauptsache dem früheren vollkommen gleich, sondern es sind auch die angebrachten

¹ Von hier ab eigenhändig.

² Das Folgende bis »Bezug setzt« am Rand.

Veränderungen wahrhafte Verbesserungen. Die Eleganz der Arbeit ist lobenswürdig, indem sie nur das Nothwendige in ein besseres Licht setzt.

Auch waren alle Theile sorgfältig in der Kiste befestigt und die einzelnen Leistchen, ausser dem Leim, mit Stiftchen versehen; nur bey den abgeschärften Stücken, welche den Spiegel trugen, hatte man sich auf die Haltbarkeit des Leims verlassen und die Stiftchen nicht angewendet, ein solches Leistchen jedoch war abgesprungen und der Spiegel heruntergefallen, deshalb denn auch, da vor der Eröffnung, in dem Kasten etwas klapperte, man einigermaßen in Sorgen war.

Glücklicherweise jedoch ist durch diesen Zufall nicht der mindeste Schade geschehen, nichts ist verbogen, oder angerieben worden, und ich würde davon gar keine Meldung thun, wenn ich nicht überzeugt wäre, dass dem sorgfältigen Künstler selbst durch diese Bemerkung einiger Gefalle geschähe. Da weder Brief noch Rechnung beylag, so wartete ich eine kurze Zeit, wünsche aber durch Gegenwärtiges zu erfahren, wie viel ich für diese schöne Arbeit schuldig geworden, welches alsobald abzutragen bereit bin.

[Die vorstehenden Briefe an Stieler waren ihrem Wortlaute nach bisher unbekannt. Auszüge aus denselben und Mittheilungen aus Stielers Tagebüchern gab Hermann Marggraff in seinen unmittelbar nach Stielers Tode geschriebenen Aufsätzen, die er mit vielen aus dem persönlichen Umgange mit dem Künstler geschöpften lebendigen Zügen bereichert hatte, »Zur Erinnerung an Joseph Stieler und seine Zeit« (Abendblatt zur »Neuen Münchener Zeitung« 1858). Als ich im Jahre 1884 hörte, dass der leider nun auch verstorbene Dichter Karl Stieler eine Biographie seines Vaters vorbereite, wandte ich mich an ihn mit der Bitte, das Weimar betreffende Capitel seines Buches nebst den vollständigen Goethe-Briefen mir für das Jahrbuch zu überlassen. Ich erhielt von dem Dichter eine halbe Zusage. Nach dessen Tode fand sich, dass sowohl jenes Kapitel als das ganze Buch nur in durchaus unfertigem Zustande vorlag. Aber auf meine wiederholte Bitte, erhielt ich von einem andern Sohne des verstorbenen Malers, Herrn Eugen Stieler, Vorsitzendem der deutschen Kunstgenossenschaft in München, wenigstens die Briefe im Original

zugestellt und durfte eine Copie derselben anfertigen und zur Veröffentlichung vorbereiten. Einige Stücke der Briefe, nach den vorhererwähnten Marggraffschen Artikeln, sind bei Strehlke II, S. 303 gedruckt, daselbst auch einige Bemerkungen über den Maler und seinen Aufenthalt in Weimar. Über das von Stieler im Auftrage des Königs Ludwig I. von Baiern gemalte Bild Goethes, eines der bekanntesten und am häufigsten reproducirten, vgl. Rollett, Goethe-Bildnisse, S. 251—257. Über Stieler sprach sich Goethe sehr anerkennend in Briefen an Zelter und in seinen Gesprächen aus.

Zur Erklärung der Briefe ist nur wenig Einzelne zu bemerken. Viele der erwähnten Personen sind bekannt genug und bedürfen keiner biographischen Notizen: Boisserée, Cornelius, Rauch, Martius. Nur die Briefe an den Letztgenannten sind bisher nicht völlig gedruckt; die bisher veröffentlichten von beiden Seiten gewechselten (Naturwissensch. Corresp. II, 335—367) gehen nur von 1823—27, können also zur Erklärung des oben (S. 139) erwähnten nicht benutzt werden. Vielleicht wünschte Goethe auch an unserer Stelle das, was ihn Eckermann 27. Juni 1830 aussprechen lässt, »dass er sein neuentdecktes Urphänomen mit entschiedener Kühnheit durchführte und dass er die Courage hätte, ein Factum als Gesetz auszusprechen, ohne die Bestätigung allzusehr in Weitem zu suchen«. — Für die Verhandlungen mit Boisserée über das Hellblaue vgl. Briefw. mit Boisserée S. 182. 187. 188 (aus dem Jahre 1817). — Unter den übrigen erwähnten Personen ist J. C. Dillis zu nennen, Maler und Radirer 1779—1856, schon seit seinem zehnten Jahre in München, wo er bis zu seinem Tode blieb. Seine Blüthezeit als Künstler fällt in die zwanziger Jahre (vgl. A. D. B. V, 226—229). Über Franz P. v. Gruithuisen, 1774—1852, den originellen Astronomen, der u. A. Vorschläge über eine Correspondenz mit den Mondbewohnern machte, vgl. A. D. B. X, S. 6 fg. Die Hefte, für die sich Goethe bedankt, sind wohl dessen »Analekten für Erd- und Himmelskunde« (7 Hefte, 1828—1831). Über die persönliche Bekanntschaft mit Gruithuisen vgl. Goethes Brief an Nees v. Esenbeck 13. Nov. 1825 (Naturwissenschaftl. Corresp. II, 135). Briefe von ihm an Goethe vor und nach der persönlichen Bekanntschaft a. a. O. I, 171—174, die Antworten Goethes sind bisher nicht bekannt. Bevor Goethe den merkwürdigen Mann kennen gelernt, hatte er sich nicht immer gerade zart über ihn ausgedrückt (Kanzler Müllers Unterhaltungen S. 84); später erklärt er sich sehr unverblümt gegen eine satirische Behandlung, die »der gute Gruithuisen« erlitten habe (Naturw. Corresp. II, 150 vgl. dazu 154). — Über die Augsburger Hefte zur Witterung weiss ich nichts zu sagen; die Münchener lithographirten Blätter sind wohl die Fortsetzung der Hefte, über

welche in dem Aufsatz: »Über Lithographie und lithographirte Blätter« (Über Kunst und Alterthum III, 2 S. 97—136) ausführlich gehandelt wird. — Die »fünfte Lieferung der Werke« d. h. die letzten 10 Bände der A. l. H.; die »erneuten, ja neuen Bändchen« sind diejenigen, welche die »Annalen, Achilleis, Pandora«, vielleicht auch die Kunstaufsätze enthalten.
L. G.]

13.

An F. S. Voigt.

21. März 1830.

Ew. Wohlgeboren,

übersende hiebey eine Anzahl fremder Sämereyen mit dem Wunsch dass sich darunter etwas Neues und Bedeutendes finden möge; die wissenschaftlichen Namen werden freylich erst künftig anzuklären seyn. Mich hat besonders die Kernschaale mit einem Dorn in Verwundrung gesetzt. Seltsam genug, dass in der Pflanzenwelt alle Formen unter allen Bedingungen zum Vorschein kommen; darin besteht ja aber auch die Qual der wörtlichen Beschreibung und näheren Bestimmung.

Ich habe diese Sämereyen von Frau v. Pogwisch nur unter der Bedingung erhalten, dass sie sich die Hälfte der davon gewonnenen Pflanzen vorbehielt; wie dieses zu leisten sey, wird die Folge zeigen.

Sie werden die Güte haben, auch in diesem Sinne auf die Pflege beykommender Samen Ihre Aufmerksamkeit zu richten.

Die autorisirte Quittung erhalten Dieselben gleich beym Eintritt des nächsten Vierteljahres. Nach dem Tode des Rentamtmanns möchte ich nicht gern die alte Kasse noch verschreiben. Wie mir denn durchaus angenehm und belehrend bleiben wird Sie diesen Sommer öfters bey mir zu sehen

Mit den besten Wünschen und Empfehlungen

Ew. Wohlgeboren¹Weimar den
21. März 1830ergebenster Diener
J. W. v Goethe¹ Von hier an eigenhändig.

14.

*Fragment*¹.

Mein Leben geb ich her, ich geb's im Felde,
Zu edlem Zweck, mit Ehre nicht umschlungen²
Dem Netz der Schlechten. So sind wir getrennt.
Ihr gabt mir das³ Asyl und auch in diesem
Stellt er mir nach und also bin ich ihm
Nichts weiter schuldig. Offenbarem Feinde
Bin offenbarer Feind. Und was euch nutzt
Das fördr'e ich frey in meinem freyen, eignen,
Entschiednen Sinne, wie der brave Mann
Gerechter Sache sich verpfändet

So

Alle Übersetzungen sind tastende Versuche

¹ Manuscript von Goethe eigenhändig, Fragment. Lateinische Schrift. Aus Schelling's Besitz, dessen Name rechts am Rande eigenhändig. In meinem Besitz. A. C.

² Neben der zweiten Zeile am Rande rechts, in Bleistift von Goethe's Hand: Das entschied den Riss.

³ *Mein*, mit Bleistift darüber.





III. FÜNFUNDREISSIG
GESCHÄFTSBRIEFE VON GOETHE AN
FR. FROMMANN
AUS DEN JAHREN 1816—1824.
MITGETHEILT VON
H. FROMMANN.¹

I.

Ew. Wohlgeboren

habe leider seit langer Zeit weder gesehen noch auch schriftlich etwas von denselben gehört. Ich ergreife daher die Gelegenheit, Sie wieder einmal freundlichst zu begrüßen, indem ich unseres kleinen Geschäfts mit wenigem gedenke.

Ich sende hier abermals etwas Msct. und bitte um möglichst genaue Nachricht, wie weit wir, dieses mit eingerechnet, in der Bogenzahl gelangen könnten. Da wir den Umschlag, welcher nunmehr fertig ist, wohl am besten hier in der Nähe des Künstlers und unter dessen Aufsicht und Nachhülfe drucken lassen, so wollte anfragen, was für eine Art Papier wir dazu nehmen sollen und ob Sie mir davon ein Muster schicken können. Es müßte stark genug seyn, daß man nicht nöthig hätte, die Decke zu füttern. Geheftet wünscht ich sodann das Heftchen recht sauber, damit es die Leser eine Weile benutzen könnten eh' es auseinander fiel, auch hätten Sie die Gefälligkeit mir anzuzeigen, wie viel Abdrücke nöthig sind.

Noch setz ich die Bemerkung hinzu, daß wir ein freundliches nicht allzu dunkles Papier nehmen und auf einigen bessern Exemplaren die Lichter aufhohen wollen.

¹ [Als Ergänzung zu diesen Mittheilungen vgl. unten (Chronik) den Aufsatz des Herausgebers ders. über F. J. Frommann. L. G.]

Haben Sie sonst noch etwas zu bemerken, so bitte mir es mitzuthemen, damit ich mich darnach richten und das Nöthige einleiten kann.

Mich denenselben und den lieben Ihrigen angelegentlichst empfehend

Weimar den 27^{ten} Januar 1816. G.

Einige Berliner Nova lege bei zur gefälligen Betrachtung.

2.

Ew. Wohlgeboren

erhalten hierbei *Aus meinem Leben* zweyter Abtheilung, Erster Band. Den früheren Zusatz »Wahrheit und Dichtung« können wir diesmal entbehren, da der Inhalt dieser Bogen nur allzu wahr ist. Möchten Sie bald zu drucken anfangen, damit wir vor einer allenfallsigen Sommerreise schon recht im Gang wären. Die Revision schicken Sie an Freund Riemer, wie ich denn auch ersuche, einen Ueberschlag gefällig machen zu lassen, wie viel das Mscpt. an gedruckten Bogen ausgeben werde. Der Kupferdrucker behauptet seine Schuldigkeit gethan zu haben. Freylich haben die Abdrücke auch nicht die mindeste Zeit sich einigermaßen auf dem Papier zu befestigen. Hat man nicht in solchen Fällen ein Mittel, durch Wärme eine schnellere Trocknung zu bewirken? Auf alle Fälle würde ich rathen mit dem Binden inne zu halten und auf irgend eine Weise zu denken, wie diesem Anstand abzuhelfen ist. Auf einige Wochen früher oder später kommt es bei dieser Erscheinung nicht an, denn sie ist zwar bestimmt auf die Zeit nicht aber auf den Tag zu wirken. Wäre das Wetter nicht gar zu schlimm, so hätte ich schon das Vergnügen gehabt Sie und die werthen Ihrigen persönlich zu begrüßen. In solcher Hoffnung

Ergebenst

Weimar den 13^{ten} März 1816. Goethe.

3.

Ew. Wohlgeboren

sende den ersten Bogen mit Dank zurück. Das Werkchen wird sich so recht gut ausnehmen. Mögen Sie pag. 13, sowie durchaus, die Zahlen in Buchstaben verwandeln, so wird es besser seyn. Das Datum über jedem Brief behielte seine Arabische Zahl. Wegen dem Beginnen eines neuen Briefs könnte man festsetzen, daß wenn der vorhergehende Brief auf der Seite mit weniger als 11 Zeilen endigt, so finge man auf derselben Seite einen neuen an, überschritte er jene Zahl und also die Hälfte der Seite, so ginge man mit dem neuen Brief auf die folgende. Noch eins bemerke ich: es kommen öfters

Absätze vor ohne Datum, zwischen diese würde nur ein Strich gesetzt und bis zu einem neuen Datum also continuirt.

Wär es möglich daß bis gegen Ende der nächsten Woche noch ein Bogen herüberkäme, so würde es mir angenehm sein. Sonnabend den 20^{ten} d. gedenke ich von hier ins Bad zu reisen und zwar nach Baden am Rhein, wohin mich Cotta dringend einlädt, dort seh ich ja wohl auch nach und nach die Aus- hängebogen.

Da übrigens bei dem Abdruck dieses Werks manches Bedenken vorkommt, so wäre es gut, Sie schickten den Revisionsbogen nebst Msct. an Herrn Bibliotheks Secretär *Kräuter*, von dessen Hand das Ganze geschrieben und welcher mit dem Gegenstand und meinen Absichten genau bekannt ist. Ein paar Augen mehr machen das Geschäft sicherer. Wollten Sie selbigem auch zugleich ein Verzeichniß Ihrer Hieroglyphen senden, welche bei Correkturen und Revisionen angewendet werden, so würde gegenwärtigen und künftigen Unternehmungen dadurch manches Förderniß zu Theil werden. Ich sende den Anfang des Mscts. zurück, damit alles beysammen bleibe. Auch folgt Venedig.

Haben Sie die Güte das Ganze nach Ihrer Weise roth durchfoliiren zu lassen. Bei den jetzigen Absätzen könnte eine Verwirrung entftehen. Vielleicht auch haben Sie Zeit diese Abtheilung durchzulesen und mir vor meiner Abreise noch einige Bemerkungen zu machen. Das ganze Msct. erhalten Sie, eh ich weggehe.

Ueberhaupt aber seh ich nicht, warum man nach alter böser Gewohnheit von seinen Freunden nichts hören soll, wenn man sich von ihnen entfernt. Mögen Sie mir von Zeit zu Zeit einige Nachricht geben von den Fortschritten des Abdrucks, von Ihrem und der lieben Ihrigen Befinden, auch allenfalls was in Jena vorgeht; so wollt ich mich dagegen auch gern vernehmen lassen. Die Briefe, an die Gebrüder Boisserée in Heidelberg adressirt, würden mich überall, wo ich mich auch hinwende, treffen und könnte dadurch der Hoffnung leben, daß mein Andenken in Ihrem Kreise immer lebendig bliebe.

ergebenft

Weimar den 13^{ten} July 1816.

Goethe

4.

Ew. Wohlgeboren

Sendung begrüßt mich freundlich bey meiner Ankunft, ich wünsche nunmehr bald meinen Besuch in Jena abstaten zu können. Anbey sende den Schluß des Römischen Aufenthaltes, welcher freylich auch vielleicht nur drei Bogen betragen kann.

Leider ist das Nächste, was hierauf folgt, der Weg nach Neapel und der erste Aufenthalt daselbst, noch nicht in Ordnung, sonst hätte ich davon auch noch soviel als nöthig gesendet. Ich bin jetzt nicht im Stande die Redaktion vorzunehmen. Ich hatte von hinten hervor gearbeitet um mir mehr Luft zur Vollendung zu machen. Es wird nun also nichts übrig bleiben, als diesen Band etwas schwächer zu lassen als die übrigen, weshalb ich denn mit Herrn Cotta zu conferiren bitte.

Ich lege den Brief von Moor und Winter bey, vielleicht könnte man Herrn Vogel in Leipzig an den Auftrag erinnern. Manches andere erspare zu mündlicher Unterhaltung.

Mich Ihnen und den lieben Ihrigen angelegentlichst
empfehlend

Weimar den 14^{ten} September 1816.

Goethe

5.

Ew. Wohlgeboren

haben mir durch die Hoffnung Sie hier zu sehn viel Vergnügen gemacht. Mögen Sie solche bald erfüllen. Msct. wird die nächste Woche in ziemlicher Masse abgegeben werden können. Zu Mittag nehmen Sie mit uns vorlieb. Mögen Sie Sonnabends zu Fidelio bleiben, so steht ein Nachtquartier zu Diensten.

Empfehlen Sie mich den werthen Ihrigen und erhalten mir ein geneigtes Andenken

ergebenst

Weimar den 4^{ten} Novr. 1816

Goethe.

6.

Ew. Wohlgeboren

gehoffter Besuch hat uns nicht erfreut, auch ist mir das Vergnügen nicht geworden Sie in Jena besuchen zu können. Deshalb sende den Anfang des zweiten Rhein und Maynhefts, mit der Bitte, den Druck bald möglichst zu beginnen. Über 100 Blätter dieser Hand und Art liegen bereit. Doch muß ich bitten, daß Sie uns eine Revision herüber schicken, der Schreiber ist gar zu unachtsam, sodaß durch ihn kein reines Msct. zu erhalten ist, weil er immer neue Fehler in die Abschriften hineinbringt. Auch sind der Eigennahmen gar zu viel, welche sehr verzeihliche Irrthümer verursachen können. Haben Sie bei der Durchsicht noch irgend etwas zu erinnern, so haben Sie die Gefälligkeit es mir mitzuthemen.

Bey mir sind indeß so manche angenehme Dinge angekommen, daß es mich recht verdrießt, sie nicht bei Bischoffs aufstellen zu können, um mich doch auch wieder einmal an der Theilnahme Jenaischer Freunde zu erquicken. Sie werden

mir zugeftehen daß gewiße Zeiten doch gar zu schön waren, als daß man Verzicht darauf thun sollte, etwas Ähnliches wieder erscheinen zu sehen.

Immer eine baldige persönliche Zusammenkunft hoffend empfehl ich mich Ihnen und den werthen Ihrigen zum aller Besten.

*Weimar d 26 Novr.
1816.*

ergebenft

Goethe.

Mögten Sie mir wohl anzeigen, wie viel allenfalls Blätter dieses Manuscripts auf einen gedruckten Bogen gehen?

7.

Nach Ew. Wohlgeboren Anleitung habe noch einige Artikel dazwischen geschoben. Das Arrangement des letzten halben Bogens in diesem Sinne lege bey. Die Skizze des absurden Bildes käme auf die letzte Seite. Hat die Officin nicht ein Rähmchen das ein Bischen schmucker ist, man hat ja so artige Perlenfäbchen u. d. g. Die Kupferabdrucke sollen mit dem Postwagen folgen.

Da es mir jetzt unmöglich ist, auf irgend etwas meine Gedanken ernstlich zu concentriren, so schlage vor, daß wir gleich am dritten Rhein & Maynheft anfangen, wozu schon Manuscript parat liegt. Wenn wir ja auch nur einige Bogen vorwärts kommen, so haben wir soviel Vorsprung und können zu Michael gewiß wieder ein Stück herausgeben. Einige freie Sommermonate helfen sodann wohl zu manchem wünschenswerthen Uebrigen.

Mich bestens empfehend und bei heiterem Himmel mich immer wieder in Ihre Nachbarschaft sehnend. Allen Lieben viele Grüße. Hat sich Herr Dr. Gries nicht über die Recension in den Heidelberger Jahrbüchern gefreut? Ich war gewissermaßen böse, daß mir der Recensent wegnahm, was ich über den Magus¹ zu sagen hatte, dann war ich wieder vergnügt, daß es Andere giebt, die das Verdienst des Originals u. der Uebersetzung ansehen wie ich.

Wenn man sich bereiten muß vom Schauplatz abzutreten, so ist das schönste Gefühl, daß unsere Ueberzeugungen in Anderen fortleben. Man kann die Deutsche Nation recht lieb haben, denn wenn man ihr Zeit läßt so kommt sie immer aufs Rechte.

Mit den besten Wünschen

*Weimar den 18^{ten} März
1817.*

Goethe.

¹ Calderon.

8.

Ew. Wohlgeboren erhalten hierbei:

1000 Abdrücke des Umrisses von Rochus,
1000 desgl. vom Umschlag.

Der Umriss wird gegen das Titelblatt übergeheftet. Auch folgt Manuscript welches nach unserer gefrigen Unterredung bitte bald setzen zu lassen, damit bei meinem Hierseyn der Druck in Gang komme, gegenwärtiges Manuscript wird nicht viel gegen einen Bogen betragen, ich habe aber in den zweiten zu füllen manches zur Einleitung schickliches.

Die Seite wird mit römischen Zahlen bezeichnet, künftig aber die Hefte durch paginirt. Die Tittel bitte noch zu überlegen, vielleicht sprechen wir noch darüber, ehe sie beginnen. Die Revision des Schlusses erbitte mir, sobald es bis dahin ist.

Für die gefrigen schönen Stunden danke ich zum allerbesten. Oberbaudirektor Coudray hat mich gestern überrascht, Sie erlauben mir, daß ich ihn Ihrem lieben Kreise zuführe.

Mich bestens empfehend u. einen Abdruck der begonnenen Metamorphose der Pflanzen erbittend

Jena den 24^{ten} März
1817.

G.

9.

Ew. Wohlgeboren

würden unsere Vorsätze gar sehr fördern, wenn Sie beikommendes so schnell als möglich absetzen ließen. Unser ganzes Heft *Morphologie* und *Compagnie* bedürfte nur noch weniger Columnen Ausfüllung und es wäre doch vergnüglich, wenn wir das Heft noch vor Johanni in die Welt schickten.

Anderem würde Raum. Und ich fürchte sehr, dazu Muse zu finden da leichtsinniges Wandeln auf feuchtem Grund und Boden mir ein Uebel am Fuße zugezogen hat, da ich dann wenigstens auf einige Zeit mich besonderem Fleiße widmen kann. Mich den werthen Ihrigen bestens empfehend

Jena den 26^{ten} May
1817

G.

Ein vollständiges Exemplar der Sechs respective Acht Bogen *Morphologie* erbitte mir, da die Aushängebogen sich durch einzelne Mittheilungen zerstreut haben.

10.

Besitzen Ew. Wohlgeboren die vorige Tübinger Ausgabe meiner Werke in 13 Bänden, so erbäte mir einen der letzten Theile, in welchem die kleinen Notizen über Italien stehen. Zugleich bitte um die Erlaubniß heute nach Ihrem und

der werthen Ihrigen Befinden fragen zu dürfen, da mir gestern das Vergnügen nicht ward, Sie zu Hause anzutreffen.

Mit den besten Wünschen

Jena d 6^{ten} July
1817.

Goethe.

11.

Könnten Ew. Wohlgeboren es einrichten, daß der Probebogen vom Divan diese acht Tage gesetzt würde, so geschehe mir ein großer Gefallen, weil ich wahrscheinlich im Laufe der nächsten Woche nach Weimar zu gehen veranlaßt bin. Bei dem ersten heitern Tage lasse anfragen obs gefällig wäre auf der Zinne¹ einige Morgenstunden zuzubringen. Eine vortreffliche Arbeit von der guten Seidler daselbst zu sehen.

Jena den 12^{ten} Februar
1818

ergebenst

Goethe.

12.

Zu freundlichem Abschied und Hoffnung baldigen Wiedersehens, beiliegendes zur gefälligen Vertheilung.

Jena d. 21^{en} Februar 1818.

G.

13.

Ew. Wohlgeboren

erhalten zugleich mit dem Gegenwärtigen, oder doch bald darauf, durch den Bibliotheks- und Museumschreiber Färber die Abschrift von den sechs ersten Bogen des dritten Heftes Kunst und Alterthum; haben Sie die Güte solche baldigt nach Wien zu schicken, denn Herr von Cotta in seinem letzten Briefe sagt: daß wenn auch nur ein Theil des Msct. bey der Censur eingereicht würde, dadurch schon dem Nachdrucker das Handwerk gelegt sey. Uebrigens wird fleißig fortgeschrieben und das übrige Msct. kann auch bald abgehn.

Hier in Weimar bin ich wiederholten Festlichkeiten nicht entgangen, wobey ich mir gestehn muß, daß unsere Leutchen ihren Aufzug sehr lobenswerth vollbracht haben.

Mich bestens empfehend in Hoffnung baldigen Wiedersehens

ergebenst

Weimar d. 27^{ten} Februar
1818.

Goethe.

14.

Ew. Wohlgeboren

erhalten abermals einen Theil des Manuskripts, das fehlende Drittehalb Bogen betragende, ist zunächst versprochen worden.

¹ Erkerzimmer der Tanne?

Auch wünschte zu wissen, wann der Druck des zweiten Hefts der Morphologie angefangen werden könnte, damit ich mich wegen einem kurzen Aufenthalt in Weimar danach richten könnte.

Sodann sende ein merkwürdiges Manuscript, welches wir in demselben Format, wie es liegt, Seite für Seite wünschen abdrucken zu lassen. Die dazu gehörigen seltsamen Schriftzeichen sind deßhalb in Holz geschnitten worden. Es hat damit Zeit bis nach der Messe: doch wünschte vorher noch einen Uberschlag der Kosten.

Mit den besten Wünschen und Empfehlungen.
Kupferstecher Müller wird erinnert und resp. beauftragt
ergebenft
Jena d 25^{ten} Maerz Goethe.
1818.

15.

Ew. Wohlgeboren

erhalten hierbei den Anfang des nächsten Stückes *Kunst und Alterthum*, es könnte ein Schutztitel vorausgehen mit der Aufschrift *Bildende Kunst*, auch würde ich rathen den Haupttitel mit der Bezeichnung *zweiten* Band gleich vorausgehen ließe (zu lassen?), damit ihn zuletzt nicht nöthig hätte. Die Morphologie würde ich rathen ohne alle Titel fortzusetzen, die Bogen- und Seitenzahl giebt Anleitung genug. Es wird mir sehr angenehm seyn, wenn diese Dinge bald in Bewegung kämen, da sie schon viele Jahre sich ruhig verhielten.

Darf ich noch einen Wunsch äußern, so ist es der: daß ich wünsche jenen Aufsatz¹ über das Turnwesen einzusehen. Wobey ich versichere, daß ich nur meine eigene Erbauung und Belehrung zur Absicht habe. Zu Myrons Kuh kommt ein Kupfer, welches dann auch wohl auf dem Tittel anzumerken wäre. Doch darüber werde ich mich so wie über manches andere mit Meister² Johann seiner Zeit besprechen.

Mit den besten Wünschen und Empfehlungen
ergebenft
Jena d. 31^{ten} Maerz Goethe.
1818

16.

Ew. Wohlgeboren

mit den theuren Ihrigen hätte bei meiner Durchreise sehr gern zu begrüßen gewünscht, doch ich behalte mir es vor bei einem längeren Aufenthalte, und frage gegen-

¹ Reformvorschläge von F. J. Frommann, an den Berliner Turnrath gerichtet.

² Joh. Wesselhöft, F's Schwager u. Mitbesitzer der Druckerei.

wärtig nur an: wie es bequem und gefällig wäre unsere vorseyenden Arbeiten nach und nach zu fördern.

Vor allen Dingen würde das Msct. zu den letzten drei Bogen von Kunst und Alterthum übersenden, das dazu gehörige Kupfer ist fertig und wird durch Müller abgedruckt. Zur Decke wollen wir die Platte von nun an nicht weiter benutzen, Sie haben vielmehr die Gefälligkeit für einen gedruckten Umschlag zu sorgen.

Der Titel zur Heilsberger Inschrift ist auch fertig und gutgerathen, ich lege einen Probedruck bey. Haben Sie die Gefälligkeit soviel von dem Papier herüberzusenden, worauf der von Hammersche Brief gedruckt ist, als nöthig ist, um für die sämmtlichen Exemplare den Titel zu erhalten.

Vom Divan erbitte mir die Aushängebogen 13 & 14; das noch nöthige Manuskript zum 15^{ten} erfolgt nächstens. Mit den Noten und Zusätzen fangen wir einen neuen Bogen an. Was zur Morphologie gehört und sonst, erfolgen die Sendungen wie eine gewisse Masse Msct. beysammen ist, damit Sie Ihre Einrichtung danach machen können; und so wird sich denn nach und nach das seit acht Wochen Versäumte nachholen lassen. Möge ich bei meinem nächsten Aufenthalt in Jena Sie und die theuren Ihrigen wohl und vergnügt antreffen. Zu erzählen giebt es Manches, auch bin ich so glücklich gewesen von Kunst und Alterthümern und Naturprodukten mehreres Bedeutende zu gewinnen, zu dessen Genuß ich Sie wohl allerseits einmal hierher einladen möchte.

Hat der liebe Sohn seine Stelle in Hamburg angetreten und was hat sich sonst in Ihrem Kreise Freundliches ereignet? worüber mir einige Nachricht erbitte

ergebenst

Weimar d. 19 Septbr. 1818

Goethe

17.

Meinen bei schneller Entfernung versäumten Abschiedsgruß an Ew. Wohlgeboren und die werthen Ihrigen bringe hierdurch nach und danke schönstens für Alles Gute und Liebe, was Sie mir erwiesen. Möge es möglich werden bald wieder zurückzukehren.

Anbey folgt ein Abdruck des Titelblatts zum Divan, dem ich Beifall wünsche, die übrigen werden nun auch gefördert.

Was die nöthige Sendung nach Wien betrifft, ist mir folgendes begegangen wodurch das Geschäft abgekürzt werden könnte. Das Msct zum Divan ist diesmal noch recht brauchbar; wollten Sie mir sodann ein Exemplar des Divans schicken, so würde die Druckfehler verbessern und in Wien würde man eine völlig reinliche Ausgabe veranstalten.

Da der Umschlag diesmal in der Druckerei besorgt wird,

so könnte man die drei leeren Seiten, wie es bei der Morphologie geschehen, zu Notizen verwenden, die ich Ew. Wohlgeboren übersenden werde.

Soeben kommt Ihr werther Brief mit der Heilsberger Inschrift, worüber mir gefällig die Rechnung erbitte, ein Dutzend Abdrücke des Titels sollen alsobald erfolgen. Die Alphabete wünschte herüber, um solche an Großherz. Bibliothek zu verwahren.

Auch lege einen Abdruck des Titelkupfers von: Kunst und Alterthum bey; es wird vorgeheftet. Von demselben sind 1400 Abdrücke Montag d. 12^{ten} Oktober an Herrn Wesselhöft abgegangen, woselbst sie sich dann wohl vorfinden werden.

Der ich mich beftens empfehle und recht wohl zu leben wünsche

ergebenft

Weimar d. 14 Novbr.
1818.

Goethe

18.

Ew. Wohlgeboren

musste so lange ohne Nachricht von mir lassen; nunmehr da nach so bewegten und glücklichen Tagen Alles in sein gewohntes Gleis zurückgekehrt, frage zuvörderft an, wie es mit unserm Umschlag stehe? Könnte folgende Notiz noch darauf gesetzt werden, so würde es Herrn von Cotta angenehm sein.

Die Darstellung des Eleusinischen Festes, von Herrn Wagner, deren in gegenwärtigem Hefte gedacht ist, hat die Cottaische Buchhandlung in Verlag genommen und wird dieses bedeutende Kupferwerk Ostern 1819 in Handel bringen.

Der ich mich beftens empfehle und nichts mehr wünsche als Sie mit den werthen Ihrigen bald nach dem Neuen-Jahre im besten Wohlseyn anzutreffen; dessen Eintritt sowie die vorhergehenden Feyertage mögen gesegnet seyn!

Weimar d. 22^{en} Dcbr.
1818.

ergebenft

Goethe.

Nachschrift. Soeben erhalte Ihre freundlichen Worte, die ich dankbar erwiedere. Freylich wäre es uns sehr angenehm gewesen, Sie hier zu sehen. Das Fest ist zu aller Zufriedenheit gefeyert worden.

Die Korrektur des Divans besorge vor allererst. Die große Zerstreuung hat mich abgehalten auf etwas zu sinnen, das schicklich die leeren Seiten des Umschlags einnehmen könnte. Indessen kann das Vorstehende nach Cottas Wunsch darau Platz finden.

Wollten Sie mir nun auch eine Druckprobe der Schrift senden, wie der prosaische Nachtrag zum Divan gedruckt werden könnte, so würde bald Msct. zu einigen Bogen schicken, damit nur ein Anfang gemacht würde.

Diese Wochen haben mich sehr retardirt und wer weiß was zum Neuen-Jahre bevorsteht.

Die Calender sollen dieses Jahr vor mir stehen und mich auf Reisen begleiten; möchten viele Tage darin mit dem Jenaischen Zeichen bemerkt werden.

Die den Aufzug erläuternden Gedichte hoffe nächstens mittheilen zu können.

Ein Exemplar Programm liegt bey.

Mit den aufrichtigsten Wünschen

W. d. 23 Dcbr. 1818.

G.

19.

Ew. Wohlgeboren

erhalten hierbey nur wenige Manuskriptblätter des Schlusses. Die Tabelle wäre ohnehin nach der gedruckten wieder abzdrukken, weil von derselben keine reinliche Abschrift vorhanden ist und sie nicht gut wieder ins Concept zu schreiben wäre. Für die übersendeten Exemplare *Kunst und Alterthum* danke zum schönsten und erbitte mir das morphologische Heft sobald es beendigt ist.

Gern will ich gestehen, daß ich mich auch in die freye Luft sehne, und, nach der Weimarischen Ueberwinterung, wohl auch einen Jenaischen Frühlingshauch mit Ihnen und den lieben Ihrigen genießen möchte. Empfehlen Sie mich bestens und bleiben meiner eingedenk.

Weimar
den 7^{ten} Febr.
1820.

ergebenft

Goethe.

20.

Ew. Wohlgeboren

das verlangte Manuskript hierbey übersendend bemerke vorläufig, daß wie mein in die Druckerey gegebenes Manuskript zur Naturlehre abgesetzt ist, wir alsdann eine kurze Pause machen werden. Die Ankunft Serenissimi weckt so manche Geschäfte auf, die bis jetzt ruhen konnten, doch soll auf alle Fälle der Ueberrest im Laufe des nächsten Monats in Ihren Händen seyn.

Dem lieben Familien-Kreise mich schönsten empfehlend

Jena den 27^{ten} August.
1820.

ergebenft

Goethe.

21.

Ew. Wohlgeboren

erhalten hierbei für etwa zwey Bogen
Manuskript um den Druck nach Bequemlichkeit anzufangen.

Zugleich wollte fragen ob es Ihnen und den theuren Ihrigen
nicht gefällig wäre Sonnabend oder Sonntag einige Nachmittags-
stunden bey mir zuzubringen; es giebt so manche Dinge die
ich vorzeigen möchte, die aber nicht wohl transportabel sind.

Mich zum Besten empfehend

Jena
d. 13 Septbr.
1820.

ergebenft
Goethe.

22.

Ew. Wohlgeboren

erhalten dankbar für den gefrigen
angenehmen Besuch einiges kleine Gebildete, was vor den gef-
rigen großen Blättern nicht zur Erscheinung kam. Ferner
die Anzeige der neuen Augengläser; nicht weniger das Manus-
kript Morphologie bis zu Ende; das Concept zum Umschlag
ist in die Druckerey, nicht weniger der letzte Revisionsbogen.
Die Kupferabdrücke werden auch bald anlangen, da sie aber
ganz frisch sind, wird man wohl thun sie für einige Zeit dem
Becker anzuvertrauen; auch bitte dem Buchbinder zu bemerken,
daß die Velinexemplare nicht beschnitten werden.

Mit den besten Wünschen für Ihre nächste Reise
und die Zurückbleibenden

Jena
den 4^{ten} Octobr.
1820.

ergebenft
Goethe.

23.

Ew. Wohlgeboren

für freundliche Zuschrift und Sendung
schönstens dankend u. die erhaltenen 8 Velinpapier
12 Schreibpapier

Morphologie p. p. 1—3 quittirend vermelde, daß auf erhaltenen
Brief des Herrn v. Cotta, welcher den Abdruck der Wander-
jahre billigt, sogleich einen ziemlichen Theil des Manuskripts
in Ordnung gebracht, wie denn etwa zu zwölf gedruckten Bogen
vorräthig liegen mag. Das Ganze möchte wohl über dreysig
Bogen betragen; der Anfang kann nach Belieben geschehen.
Die Revision von Bogen 4 Kunst und Alterthum folgt zugleich
zurück, die beiden folgenden erwarte und an fernerm Manus-
kript soll es nicht fehlen.

Hofrath Meyer ist angekommen, sehr zufrieden von seinem
Berliner Aufenthalt, voll Verwunderung über dortige Kunst-

schätze und Kunstthätigkeit; davon wird dann manches zur Sprache kommen.

Die Meinigen hab ich wohl angetroffen und gar manche häusliche Bequemlichkeit gefunden, doch vermisse die Aussicht auf die Berge und gute Nachbarschaft.

Nochmals den aufrichtigsten Dank für alles Liebe und Gute.

Der Unfall unserer verehrten Herzogin hat uns in große Bestürzung versetzt; doch ist ihr Befinden den Umständen nach sehr leidlich. Zu geneigtem Andenken mich bestens empfehlend.

Weimar d. 11 Novbr.

ergebenft

1820.

J. W. v. Goethe.

24.

Ew. Wohlgeboren

sende anbey den 7^{ten} Revisionsbogen zurück, wo ich die weiß gebliebenen Räume mit einigen Zusätzen geschmückt habe. Zugleich folgt auch der Anfang des Mscts zu den Wanderjahren, wobei bemerke daß wir mit den Kapiteln nur alsdann auf die neue Seite gehen, wenn der Text auf der vorhergehenden bis über die Hälfte herunterreicht. Vor allen Dingen aber bitte, die Irrgänge des Wanderers, sofern sie noch nicht bekannt seyn sollten, Ihrem werthen Familienkreise in diesen Winterabenden einzuführen.

Neue Lettern und schönes Papier werden mir sehr willkommen seyn.

Mich zu geneigtem Andenken bestens empfehlend

Weimar d 9ⁿ Decbr.

ergebenft

1820.

Goethe

25.

Ew. Wohlgeboren

habe abermals meinen besten Dank abzufatten, daß Sie jeden meiner Tage des folgenden Jahres mit Ihrem freundlichen Andenken begleiten wollen; möge Ihnen und den lieben Ihrigen alles Vortheilhafte begegnen und jedes Unternommene glücklich gelingen. Ich wünsche, daß auch mir abermals vergönnt sey die schönen Monate in Ihrer freundlichen Nähe zuzubringen.

Die Retardation des Drucks der Wanderjahre macht mich einigermaßen besorgt, da ich meine Badereise diesmal auch wieder früh anzutreten gedenke.

Wird jedoch die Einleitung getroffen, daß die uns bevorstehenden Vier und dreißig Bogen binnen den nächsten vier Monaten abgedruckt werden können, so sollen mich die neuen Lettern von dem ersten Revisionsbogen gar freundlich anlächeln.

Mich zu geneigtem Andenken empfehlend

Weimar den

28 Decbr.

1820.

ergebenft

J. W. v. Goethe

26.

Ew. Wohlgeboren

muß doch auch wieder einmal wenigstens schriftlich besuchen und in Hoffnung baldigen Wiedersehens zu dem eintretenden Frühlingswetter Glück wünschen. Hierzu ergreif ich die Gelegenheit, daß ich für Beförderung des Drucks den schönsten Dank zu sagen habe, auch die Bemerkung nicht unterlassen darf, daß eine erfreuliche Correkteit bisher immer zugenommen, wie die hierbey zurückkehrenden beyden Bogen ausweisen, woran ich Ihres lieben Sohnes Theilnahme zu erkennen glaube. Zugleich übersende das abgedruckte Manuscript von fol. 1 bis 110 incl. nicht weniger neues von fol. 175 — 217 incl. Vielleicht dient einiges darin Ihrem werthen Kreise zu freundlicher Unterhaltung und geneigter Erinnerung an den Schreibenden, welchen aber- und abermals zum besten empfehle. Wozu noch den Wunsch füge zu erfahren, wie weit nach ohngefährtem Ueberschlag das Mscrpt. in unsere Bogenzahl reichen möge.

Weimar
den 16ⁿ März
1821.

ergebenft

J. W v. Goethe

27.

Ew. Wohlgeboren

sende mein Exemplar des 26. Revisionsbogens, die Retardation desselben kann ich mir nicht recht erklären. Daß der Beschleunigung wegen, die letzten Bogen sowohl der Wanderjahre als Kunst und Alterthum drüben revidirt werden, bin auch sehr wohl zufrieden. Sie werden gewiß die größte Sorgfalt anempfehlen. Zum Roman folgt noch nächstens zwey Bogen Manuscript. Titel und Einleitung verlangen einen halben Bogen. Etwas Manuscript zum neuen Kunst und Alterthum kann ich Sonntags mitgeben und freue mich das Sonstige zu besprechen. An unserem Familientische werden Sie sehr willkommen seyn. Wie ich denn auch sehr vergnügt bin daß das Bildniß gut aufgenommen worden; bey solcher Versendung wird mir immer bange, weil man gerade den besten Freunden durch dergleichen Surrogate am wenigsten genug thut.

Möge Ihnen auch in dieser Meßepoche Alles zum Besten gelingen, dem Wanderer Glück auf die Reise und den besten Empfang, den werthen Ihrigen persönlich und in effigie bestens empfohlen zu sein wünschend

Weimar
d. 3. May
1821.

ergebenft

J. W v. Goethe

28.

Ew. Wohlgeboren

sowie die werthen Ihrigen werden verzeihen, wenn ich einen wiederholten Besuch noch nicht abgestattet, die regnigen Abende halten mich wider meinen Willen zu Hause. Nun aber wollte ich anfragen, ob es nicht gefällig wäre vor Ihrer Abreise die Einleitung zu treffen, daß an der Morphologie etc. der Druck fortgesetzt werde; drey Bogen Manuskript sind vorhanden. Ich wünsche diese Fortsetzung bei meinem hiesigen Aufenthalte um so mehr, als dabei mit dem Metteur en page einiges zu verabreden ist. Auch frage an: ob die Tafeln zur Farbenlehre welche nächstens eingehen werden etwa Herrn Wesselhöft zusenden soll? Hierbey folgen denn auch Probedrucke und Manuskript zu einem Hefte welches nächstens herauskommen wird, gefälliger Einsicht anheim gegeben.

Mit den besten Wünschen und Empfehlungen

Jena d. 4 Octbr.
1821.

ergebenst
Goethe.

29.

Ew. Wohlgeboren

schönstens begrüßend übersende die beyden letzten Revisionsbogen sowie auch Mscript zum Umschlag, welches Sie beliebig, wie es sich am besten schicken will abdrucken lassen. Zugleich vermelde, daß wir den Druck eines neuen Bandes aus meinem Leben ungesäumt anfangen können; es würde seyn *der zweyten Abtheilung 5^r Theil*. Ein rascher Druck wäre zu wünschen; an Manuskript und beschleunigter Revision sollte es nicht fehlen.

Kenilworth folgt mit dem schönsten Danke zurück, es ist gewiß in seiner Art ein fürtreffliches Werk; auch liegt das Mskript. von K. u. A. bey.

Heitere Feyertage und ein frohes neues Jahr herzlich anwünschend und mich zu wohlwollendem Andenken bestens empfehend.

Weimar
d. 14 Decbr.
1821.

ergebenst
J. Wv. Goethe.

30.

Ew. Wohlgeboren

erhalten hierbey abermals eine Sendung

nämlich:

- 1, der Bogen 17 vom Feldzuge
 - 2, der Bogen Aa zur Naturwissenschaft, beyde revidirt.
 - 3, Manuskript zum Feldzuge von fol. 172—192 incl.
- wobey zugleich vermelde daß vorerst von dem Manuskript schwächere Sendungen eingehen werden.

- 4, sodann abgedrucktes Manuskript zur Naturwissenschaft von fol. 1—Ende; zu sehen fol. 331. des Gedruckten.

Der ich zu gleicher Zeit, Ihrem werthen Kreise das Beste wünschend, vermelden kann, daß Ihr Sohn in Frankfurt bey Willemers recht gerne gesehen und von dorthier das Beste auf ihn Bezügliche zu vernehmen ist. Gedenken Sie meiner freundlichst und lassen uns hoffen, daß uns das beschleunigte Frühjahr nächstens zusammen führen werde.

Weimar
d. 13 Febr.
1822.

ergebenft
J. Wv. Goethe

31.

Ew. Wohlgeboren

übersende, dankbar für alles bisher Erhaltene, etwas Manuskript wornach der letzte Bogen wohl einzurichten seyn möchte; die Blätter 14. 15. 16 würden erst abgedruckt, sodann nähme man von Eignes und Angeeignetes soviel als nöthig ist, bis zur Stelle wo Manzonis Ode mit neuer Seite eintreten kann. Und so empfehl ich diesen Abschluß zu geneigter Aufmerksamkeit. Den auf den Umschlag zu druckenden Inhalt sende nächstens, wie denn auch die Revision des Bogens 10 beyliegt.

Mögen wir beyderseits mit den Unsrigen viele gute glückliche Tage in den Kalendern zu bezeichnen haben, für deren frühzeitige Mittheilung ich abermals den schönsten Dank entrichte.

Weimar d. 11. Decbr.
1822.

ergebenft
J. Wv. Goethe

32.

Ew. Wohlgeboren

vermelde zuerst, dankbarlich anerkennend, daß die mir zugesagten Hefte glücklich angekommen; sodann erhalten dieselben:

- 1, die beyden Titel des nächsten Heftes von Kunst und Alterthum u. Text zu ungefähr den ersten Bogen, in Hoffnung daß der Inhalt auch Sie und die theuren Ihrigen interessiren werde; sodann liegt
- 2, die Schwerdgeburtsche quittirte Rechnung bey; mögen Sie mir den Betrag auf der fahrenden Post unfrankirt übersenden, so wird auch dieses abgethan seyn.

Die unerwartete und mehr als billig anhaltende Kälte suche durch freywillige Gefangenschaft in meinem Zimmer einigermaßen zu besänftigen, wohin minder frostige Freunde manchmal einen Besuch wagen.

Die Ungleichheit der Temperatur hat mich oft an Herrn Wesselhoeft denken machen, dessen Talent, eine Gleichheit hierin einzuleiten, so vorzüglich ist; um desto mehr thut es mir leid die lieben Ihrigen von den Unbilden der Zeit angegriffen zu wissen. Grüßen Sie solche zum allerschönsten und erhalten mir bis auf fröhliches Wiedersehn ein geneigtes Andenken.

*Weimar d. 29 Jenner
1823.*

ergebenft

J. W. v. Goethe.

33.

Ew. Wohlgeboren

letztes Schreiben erschöpft das ganze bisherige Vornehmen und ich habe daher in beykommender Sendung nur geringes nachzuholen.

- a, die beyden Revis. Bog. von G. u. H. Naturwissenschaft,
- b, der Umschlag,
- c, Ein Gedicht für die letzten beyden Columnen, Titel und zwey Strophen auf die erste Seite, zwey Strophen auf die zweyte Seite zu bringen.
- d, von b und c Revision an Herrn Professor Riemer.

Was mir von Kunst und Alterthum noch zukommt, sowie auch von Morphologie und Naturwissenschaft, haben Sie die Güte, sowie schon verabredet unter meiner Adresse hierher zu senden.

Glück und Gedeihen den Heimischen und Wandernden in Hoffnung fröhlichen Wiedersehns und unwandelbarer wechselseitiger Freundschaft.

*Weimar
den 25 Juny
1823.*

ergebenft

J. W. v. Goethe.

34.

Ew. Wohlgeboren

empfangen den besten Dank für die neulich übersendeten Exemplare von Kunst und Alterthum IV. 3 wie ich denn zugleich die geneigte Aufmerksamkeit für die laufenden Hefte zu schätzen weiß.

An Madame Frommann gleichfalls herzlichen Dank für die mitgetheilten Bände, die ich freylich etwas lange verwahrt, aber auch daraus die interessanteste Unterhaltung bey meiner Wiedergenesung gezogen. In dem Kästchen befindet sich Wielands Bild von der Bibliothek, welches Demoiselle Steinhardt gewünscht; ich übersende es der sorgfältigen Freundin,

welche die Gefälligkeit haben wird, dessen Benutzung zu leiten und seine Erhaltung zu beachten.

Mich zu fortdauerndem wohlwollenden Andenken angelegentlichst ¹

Weimar
d 6 März
1824.

ergebenst

J. W. v. Goethe

35.

Ew. Wohlgeboren

nimmt sich gegenwärtiges zu überreichen die Freyheit der Maler Schmoller, der nach erfter hiesiger Anleitung, durch höchste Unterstützung viertelhalb Jahre in Antwerpen studirend zugebracht und daselbst vorzügliche Fähigkeit im Portraitiren erworben.

Er wird einige Zeit in Jena verweilen und dem ertheilten Auftrag gemäß die hochgeschätzten Personen welche mit mir durch Geschäftsverhältnisse, wissenschaftlichen Bezug und freundschaftliche Theilnahme verknüpft und verbunden sind, theils in Oel, theils in Kreidezeichnungen mit gefälliger Einwilligung darzustellen, deshalb er denn auch Ew. Wohlgeboren ersuchen wird ihm einige Stunden zu diesem Zweck zu gönnen und seine künstlerischen Bemühungen geneigt zu fördern.

Hierdurch wird denn auch mir eine besondere Theilnahme erwiesen, da ich als dessen Vorgesetzter über dessen Fortschritte zu wachen habe und zu Prüfung derselben mehrere Nachbildungen vorzüglicher mitlebender Männer unter höchster Genehmigung zu sammeln im Begriff bin.

Mich zu geneigtem Andenken angelegentlichst empfehend

d 9 April.
Weimar
1824.

ergebenst

J. W. v. Goethe

¹ ft des Superlativ eigenhändig von Goethe hereinkorrigirt.



